

Le Samedi

VOL. X. No 40
MONTREAL, 4 MARS 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

UN SPORT CANADIEN



FRÈRE ET SŒUR

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 4 MARS 1899

PRIÈRE DIX NEUF CENT



La petite Noëlle Finesse. — O, Seigneur ! Si vous voulez bien me pardonner toutes les choses mauvaises que j'ai faites, je vous pardonnerai toutes celles que vous me faites à moi.

Un Concours Original

Le SAMEDI a décidé d'ouvrir, entre tous ses lecteurs et abonnés, un concours d'une nouvelle nature, bien propre, croyons-nous, à trouver le chemin du cœur des mères canadiennes.

Mais d'abord, une question.

Est-il rien de plus gracieux qu'un petit enfant ?

Chacun, nous le pensons, a déjà répondu affirmativement. Mais il y a des degrés dans le charme, même dans celui qu'exerce les petits enfants ! C'est pourquoi nous avons résolu d'inviter toutes les mères à nous faire parvenir le portrait de leur plus joli bébé et de faire choisir par le public — *vox populi vox Dei* — parmi tous les portraits qui seront soumis à son appréciation, les quatre qui lui sembleront réunir le plus de qualités esthétiques.

A cet effet, nous allons ouvrir un concours par portraits, entre tous les bébés âgés de 3 mois à 2 ans, concours dont notre prochain numéro indiquera les conditions et pour lequel des prix importants, en argent, seront affectés aux quatre qui réuniront le plus grand nombre de suffrages.

Le montant de ces prix sera déposé par nous dans une de nos banques canadiennes et il sera attribué aux vainqueurs par le public lui-même.

Lecteurs et lectrices, avertissez vos amis de ce gracieux concours, et vous qui avez le bonheur de posséder de jolis enfants, préparez vous.

Au prochain numéro pour les conditions du concours.

LE SAMEDI.

TRAHI PAR SA CHANCE

Baudeau. — Comment ont-il reconnu le prisonnier.

Paudeau. — Par un trèfle à quatre feuilles qu'il portait pour la chance.

PARI IN EXTREMIS

Deux parieurs enragés faisaient ensemble la traversée de l'Atlantique à bord d'un paquebot de la compagnie ***. Depuis le départ, les deux copains n'avaient cessé de parier à propos de tout et à propos de rien. Le cinquième jour du voyage, la chaudière du paquebot fit explosion, et nos deux parieurs s'étant rencontrés dans l'espace, l'un dit à l'autre :

— Je parie \$1, Jack, que je vais monter plus haut que toi.

PAS LA MÊME DIFFICULTÉ

Un jeune nigaud, qui désirait porter le joug matrimonial, ne pouvait se décider à faire la demande en mariage à celle qu'il avait choisie, tellement grande était sa timidité.

Comme il faisait part à son père de cette difficulté, celui-ci lui dit :

— Comment, grosse bête, mais ça n'est pas difficile. Il a bien fallu que moi, qui n'est pourtant pas bien malin, ni instruit, je fasse cette demande à ta mère !

— Ah, poupa, ça n'est pas la même chose, répondit le nigaud ; tu as épousé maman, toi ; mais moi, c'est à une étrangère qu'il faut que je parle !

L'UTILITÉ DES RICHESSES

Un peintre eut un duel.

La balle du pistolet de son adversaire vint s'amortir sur un écu de cinq francs contenu dans la poche de son gilet.

Ce fait, rapporté au café de Madrid devant quelques amis du peintre, amena la phrase suivante sur les lèvres de l'un d'eux, bohème de la plus belle eau : " J'aurais été tué, moi ! "

EXCELLENT MOYEN

Un chasseur déjeunant avec ses amis dans une auberge de village, leur fit connaître le moyen de boire du café exempt de toute falsification.

Se faisant apporter par l'aubergiste toute la chicorée qui se trouvait dans l'établissement, il la paya puis la jeta dans le feu.

— Maintenant, dit-il au cabaretier, faites nous du café !

ÇA DEVAIT ÊTRE ÇA

L'annonceur (furieux). — Voyons, monsieur, que voulez vous dire en annonçant la naissance de mon 10^e fils sous le titre " Événement malheureux " ?

L'éditeur. — Excusez, monsieur, je n'avais pas remarqué cela ; cela doit être une erreur du contremaître, car, vous savez, il est marié lui aussi.

AUX COURSES

Le tapeur. — Mon petit Beaufilet, il faut absolument que tu me prête cinq piastres ; si je gagne, je te les rendrai.

Le tapé (hésitant). — Mais, si tu perds ?

Le tapeur. — Bah ! pour cinq piastres, j'en mourrai pas.

PAS CELA !

La dame charitable (au tramp qui lui demande à manger). — Mais ne pouvez-vous, en cherchant un peu, trouver rien à faire ?

Le tramp (tristement). — Rien, madame, excepté de l'ouvrage.

QUAND ON FAIT CE QU'ON PEUT

Patient. — Oh, docteur, si je pouvais seulement mourir...

Docteur (sèchement). — Je fais de mon mieux pour vous, monsieur.

UNE VRAIE CHANCE



Tommy. — Veux-tu un cigare, Joe ? J'en ai eu une boîte pour mon jour de l'an.

Joe (incrédule). — Vrai ?

Tommy. — Oui, que j'te dis. Maman en avait donné une boîte à papa et il l'a mise derrière le bois, dans le hangard.

ELLE PENSAIT A L'AVENIR



Grand'mama Jumbo. — Est-ce que li bible li dit qu'il n'y aua plus de maïages au ciel !

Le révérend Sambo. — Cétainement, sœu Jumbo !

Grand'mama Jumbo. — Alos, je dois douté scieusement de li bible...

Le révérend Sambo (scandalisé). — O, sœu Jumbo !

Grand'mama Jumbo. — Oui. La semaine déniée une faiseuse d'hooscopes m'a dit que j'aurais quate mais ; je n'en ai eu que to's à veni jusqu'à aujourd'hui, et je ne vois cétainement pas comment je vais avoi li quatième, à moins que je l'ai au ciel !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DDXXV

NEVERMORE

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'automne
Faisait voler la grive à travers l'air atone,
Et le soleil dardait un rayon monotone
Sur le bois jaunissant où la bise détone.

Nous étions seul à seule et marchions en rêvant,
Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent.
Soudain, tournant vers moi son regard émouvant :
" Quel fut ton plus beau jour ? " fit sa voix d'or vivant.

Sa voix douce et sonore, au frais timbre angélique.
Un sourire discret lui donna la réplique,
Et je baisai sa main blanche, dévotement.

— Ah ! les premières fleurs, qu'elles sont parfumées !
Et qu'il bruit avec un murmure charmant
Le premier " oui " qui sort de lèvres bien-aimées !

PAUL VERLAINE.

INSTANTANÉS AFRICAINS

LXXVII

SUR LA CÔTE D'IVOIRE

Le soir descend sur la grande lagune aride, triste, la lagune africaine.

Le soleil, rasant et incendiant les eaux immobiles, n'est plus, déjà,
qu'un énorme disque déformé, sans chaleur, sans éclat et d'un rouge
de feu. Il semble grimacer derrière les brunes vapeurs en dérive à l'occi-
dent.

La côte, brûlante le jour, du Golfe de Guinée, s'appête à respirer.
C'est, après ce jour torride, l'approche de l'heure fraîche où le silence
brusquement se fait.

Ibis, grues, flamants roses, marabouts goîtreux aux crânes pelés, tous
les oiseaux pêcheurs piaillant et cacophonant, se rassemblent sur les
grèves, au fond des anses, avant de prendre leur vol, pour la nuit, vers
les abris touffus des hauts palétuviers.

Mais le soleil, comme un bloc de métal incandescent, vient de s'enfon-
cer, brusquement, dans la mer violette.

Sur l'étroite et mince langue de sable, chevelue de brousse enchevêtrée,
frôlée d'un côté par la nappe dormante de la lagune, martellée de l'autre
par les lourdes volutes de l'Océan, de légères fumées s'élèvent. Ces
fumées proviennent des cases de Grand Lahou, un des entrepôts d'huile
de palme de la Côte d'Ivoire.

Et des étoiles s'allument au firmament, piquant, dans l'abîme sombre
de la mer sans fin, toute une éblouissante parure de diamants.

Dans l'air calme, un léger bruit, répercuté par la mer.

C'est un refrain monotone, bizarrement cadencé, volant sur l'étendue
morne des eaux ! C'est le chant des payeurs noirs du pays de Crou !

Bientôt le chant s'accroît et une longue et étroite pirogue glisse,
rapide et par bonds rythmés, laissant après elle un sillage houleux.

Elle semble voler vers un îlot désert, dôme obscur de verdure isolé sur
les flots du Golf, où de grands fromagers se dressent, d'un jet puissant,
emmêlant le fouilli de leurs branches aux palmiers élancés et à la trame
flottante des lianes.

Mais l'eau, phosphorescente près de la côte, s'ouvre sous les pagaies en
rayures de métal en fusion.

Les noirs rameurs se taisent au moment d'aborder et la sonorité des
bois évapore au loin la dernière note de leur monotone chanson.

L'embarcation file, en mourant sur son aire et aborde l'îlot à la noire
et colossale silhouette.

La nuit est descendue, intense, sur la grande lagune aride, triste, la
lagune africaine.

SILVIO

UN DRAME EN VINGT-CINQ LETTRES

Dans le dernier numéro du SAMEDI, nous publions un poème d'une syllabe en
quatorze mots, voici aujourd'hui une autre fantaisie.

PERSONNAGES :

LE PRINCE ENAULT.
IJIKA, esclave grecque.
PECQU, abbé mitré.

HUE,
VÉE,
IXE,
IGREC,

Gardes du corps du prince.

La scène se passe au XVI^e siècle, dans le château du prince Enault.

Scène I^{re}

LE PRINCE ENAULT, L'ABBÉ PECQU

Au lever du rideau le prince et l'abbé discutent avec violence, dans la salle
d'armes du château.

Le prince. — A B C D !

L'abbé, avec un geste ironique. — E... F...

Le prince, décrochant une arme à la panoplie. — G H.

(L'abbé se retire.)

Scène II

Le prince. Ijika entre précipitamment. L'abbé est resté derrière une draperie
qui le cache imparfaitement.

Le prince, tendrement. — I J K !

Ijika, même jeu. — L M N O.

Le prince qui, tout à coup, s'aperçoit de la présence de l'abbé — P Q R
S T ! (Appelant ses gardes) U... V... X... Y... (Les gardes accourent).

Le prince leur désigne l'abbé et, faisant le geste de lui couper le cou. —
Z.....

(La tête de l'abbé et le rideau tombent)

CALCHAS.

HEUREUSE CUISINIÈRE !

Bouleau. — Depuis combien de temps votre cuisinière est-elle avec vous ?

Rouleau. — Elle est dans la deuxième année de son règne.

SIMPLE COMPARAISON



Pat. — Vois-tu, Mike, ma femme se plaint de ce que je ne suis plus aussi atten-
tionné vis-à-vis d'elle comme avant notre mariage.

Mike. — Pourquoi ne lui dis-tu pas qu'un homme qui a pris un char électrique ne
court plus après.

CES ANNONCES MATRIMONIALES



—Oui, monsieur, c'est moi-même ! Je suis la jeune personne au cœur débordant d'affection et qui cherche une âme sœur... un époux, enfin !

LES CERISES DU CURÉ

L'abbé Robert, grand et beau vieillard de près de soixante-dix ans, était bien le meilleur homme qui fût au monde. Curé depuis de longues années, d'un village assez important de la Normandie, on peut dire qu'il était l'ami autant que le pasteur du petit monde laborieux qui l'entourait. Avec lui, pas de sermons mystiques auxquels les paysans ne comprennent goutte, mais simplement de bonnes leçons de morale, d'indulgences observations, exprimées dans un langage clair et familier. Aussi tous aimaient à l'entendre, et nul n'hésitait à recourir à ses sages conseils dans les situations difficiles.

Un jour c'était quelqu'un de ses paroissiens qui lui disait, montrant son champ inondé :

—Hélas ! M. le curé, v'là not' récolte perdue si ce temps continue. Ne direz-vous point des prières pour appeler le retour du soleil ?

—Certainement, répondait-il, et ce sera de grand cœur... Mais ne croyez-vous pas qu'il y ait quelque autre chose à faire ? Drainez votre champ ; Dieu, mon ami, veut bien nous aider, mais il veut aussi qu'on s'aide soi-même.

Une autre fois c'était une mère dont l'enfant était malade et qui se désolait.

—Voyons, ma fille, lui disait-il, il y a mieux à faire qu'à se lamenter. Voilà une pommade dont vous frictionnerez le cher petit ; des herbes dont vous lui ferez une tisane. Couchez-le et tenez-le chaudement. Dieu fera le reste.

Et quand, l'un son champ devenu plus fécond, l'autre, son enfant revenu à la santé, ils venaient remercier l'excellent pasteur.

—Eh bien ! disait-il, vous, mon ami, si votre récolte est plus abondante, soyez secourable au pauvre ; vous, ma fille, si votre enfant vit, élevez-le dans la pratique du bien, et vous serez tous les deux bénis de Dieu et de son serviteur.

Il n'était guère riche, l'abbé Robert ; mais nul malheureux ne se présentait au presbytère sans qu'il le fit asseoir à sa table, et cela au grand déplaisir de sa vieille bonne Gertrude, laquelle, à son service depuis plus de trente ans et qui avait son franc parler, ne cessait de répéter :

M. le curé a bien tort. Tous ces vagabonds sont des fainéants qui exploitent sa bonté.

—Vous, Gertrude ! Vous exagérez certainement.

—Toujours pour le moins huit sur dix.

—Eh bien ! il y en a donc deux qui ont droit à ma charité. Dans l'impossibilité de les distinguer les uns des autres, ne vaut-il pas mieux faire l'aumône à qui ne la mérite pas que de la refuser à qui la mérite ?

—Bon, bon !... Mais aussi vous encouragez la paresse.

—Allons, concluait le prêtre avec un fin sourire, mettons, si vous le voulez, Gertrude, que je suis complice... et n'en parlons plus. Cela est affaire entre Dieu et moi.

Gertrude n'insistait pas ; mais mal satisfaite on l'entendait marmotter :

—Oh ! avec ce raisonnement-là !...

Ce qui n'empêchait pas, car elle était bonne au fond, qu'en l'absence de son maître elle n'eût toujours une miche de pain et une tranche de viande à donner à qui venait tendre la main... Mais cela n'allait jamais sans de sévères paroles. S'il était jeune : Que ne travaillait-il ?... S'il était vieux : Que n'avait-il amassé pour sa vieillesse ? On peut dire que c'était plus la bonne que le prêtre qui sermonnait.

Or, un tantôt de juin, dans son jardin attenant au presbytère, l'abbé Robert lisait à l'ombre d'une tonnelle, non son bréviaire qu'il savait par cœur, mais une revue scientifique à laquelle il était abonné. La religion, avait-il coutume de dire, la religion est sœur de la science ; si l'une console et fait espérer, l'autre, utilement appliquée, apporte à nos misères le soulagement et quelquefois le remède. Partant de ce principe, il mettait Pasteur au même rang que saint Augustin... encore ne savons-nous pas trop s'il ne mettait l'un un peu au-dessus de l'autre.

Comme il s'absorbait dans sa lecture, les éclats de deux voix parties du point du jardin qui bordait la route lui firent soudain lever la tête ; l'une grondeuse, la voix de Gertrude, il ne pouvait s'y tromper, l'autre plaintive, celle d'un enfant.

Ne pouvant voir ce qui se passait à cause des massifs de verdure qui gênaient la vue, le curé appela :

—Gertrude ? Qu'y a-t-il ?

Il ne tarda guère à le savoir : presque aussitôt Gertrude apparaissait, poussant assez rudement devant elle un garçonnet d'une huitaine d'années, qui répétait en pleurant :

—Non, madame, j'en ai pas pris.

Mais la sévère dame ne semblait pas seulement l'entendre.

—Monsieur le curé, dit-elle, voilà un polisson que j'ai surpris volant vos cerises !

À ces paroles accusatrices, le visage du bon prêtre avait soudain pris une expression de tristesse ; il lui était toujours pénible d'avoir à réprimander les enfants, qu'il aimait, au contraire, à caresser et appeler à lui par de douces paroles. Celui-là semblait bien misérable avec sa chemise de toile grossière et son mauvais pantalon retenu par une seule bretelle, la tête et les pieds nus. Pourtant ses traits intelligents et sa mine timide n'annonçaient pas le vice. Mais puisqu'il y avait eu faute, la sévérité s'imposait.

—Voyons, dit-il à l'enfant, pourquoi es-tu entré ici ?

En présence du prêtre, dont la bonté était bien connue de tous, le coupable s'était un peu rassuré ; mais sa confusion n'avait fait qu'augmenter. Il répéta timidement :

—M. le curé, j'en ai pas pris !

—Parbleu ? croyez-le, dit Gertrude. Il tirait les branches uniquement pour voir les cerises de plus près.

—Je voulais en cueillir seulement cinq ou six pour ma petite sœur...

—Ah ! c'était pour ta petite sœur ? fit le curé... Et quel âge a-t-elle ?

—Elle a cinq ans, M. le curé... Alors comme nous passions elle m'a dit : Je veux des cerises... Et quand j'ai vu qu'elle allait pleurer, je suis passé à travers la haie pour aller lui en chercher... Parce qu'elle vient d'être bien malade et le médecin a dit comme ça qu'il ne fallait pas la contrarier...

—Où est-elle ?

—Elle est dehors qui m'attend de l'autre côté du chemin.

—Eh bien ! va la chercher et amène la moi.

—Oh ! M. le curé, vous ne la gronderez pas !... ça la ferait pleurer, et je l'aime tant, ma petite Jenny !...

—Non, non ; ne crains rien.

PAS DE RIVALES



Le jeune Tommy (à son ami Joe).—Voyons, Joe, avoue que c'est là une beauté, l'idéale beauté que chaque homme ne trouve qu'une fois dans son existence. Regardez-là ! Elle n'a pas de rivales quand elle patine. Tu ne sera pas étonné, n'est-ce pas, que j'ai perdu la tête en la voyant et que je l'adore.

NOUVEL APPAREIL DE SAUVETAGE



I
Oncle et tante Penoute (qui étaient au 18e étage d'un hôtel de Chicago).—Je me demande un peu ce qu'ils ont à crier comme ça !...

II
...Ciel ! Le feu ! Qu'est-ce que nous allons devenir ?...

Et se levant, l'excellent homme alla lui-même ouvrir la porte à claire-voie, par où sortit l'enfant.

—Voilà de beaux sentiments ! fit-il en revenant s'asseoir. Et dans ses yeux brilla une larme d'attendrissement.

—Oh ! avec ce raisonnement-là ! marmotta Gertrude, qui se détourna pour cacher une larme, elle aussi, qu'elle n'avouait pas.

Elle reprit ;

—Il va se sauver et se moquera de nous.

—Non, Gertrude ; cet enfant a un accent de franchise qui ne saurait tromper.

En effet, déjà l'enfant revenait portant dans ses bras une fillette blonde, toute frêle et toute pâlotte. La crainte se lisait dans ses grands yeux bleus étonnés tandis que ses petits bras nus entouraient, bien serrés, le



III
Oncle Penoute.—Ah, une idée, Josephite : tu vas te servir de ta crinoline comme d'un ballon, pour descendre !...



IV
...Allons, garde ton sang froid et embarque sur la fenêtre... là...



V
...Ça y est... nous descendons, Josephite !...
(Une voix qui semble tomber du ciel).—Cramponne-toi, Penoute !...

cou de son frère comme pour mieux s'en faire une protection. Le garçonnet la mit à terre, debout devant le curé ; celui-ci l'attira doucement par la main.

—Dis-moi, fit-il de cette voix caressante qui rassure tout de suite les petits, dis-moi, mignonne, tu aimes donc bien les cerises ?

—Oh ! oui ! répondit la fillette déjà remise de sa frayeur inconsciente ; c'est bon, les cerises !

—Et tu as demandé à ton frère de t'en donner ?

—Oui, monsieur...

—Mais ces cerises-là ne sont pas à ton papa.

La petite ouvrit ses yeux plus grands encore ; elle ne comprenait plus. Cette différence du "tien" et du "mien" n'existait pas pour sa jeune intelligence. Ce qu'elle crut comprendre cependant, c'est qu'on lui refusait ces beaux fruits rouges qui la tentaient... et sa bouche eût une petite lippe comme si elle allait pleurer.

—Allons, allons, il ne faut pas pleurer, dit bien vite le vieillard. Si ce n'est pas à ton papa, c'est à moi, et je veux bien t'en donner.

Ce disant il se leva, et, tenant toujours la fillette par la main, à petits pas, il la conduisit jusqu'au cerisier tout couvert de ces perles vermeilles qui scintillaient au soleil. Le garçonnet et la vieille Gertrude les avaient suivis, l'un heureux de voir maintenant sourire sa chère petite sœur, l'autre grondeuse comme toujours, et marmottant son éternel refrain :

—Oh ! avec ce raisonnement-là !

Alors ce fut une scène à la fois drôle et touchante : le curé avait réuni dans les menottes de la fillette les deux coins de son petit tablier, dans lequel il se mit à jeter des cerises qu'il cueillait... et Gertrude... eh bien ! Gertrude faisait de même, grondant cependant toujours et plus que jamais.

—Oui, c'est bien vilain, cela ! disait-elle... Pas celles-là, M. le curé ; elles ne sont pas assez mûres... d'escalader pour voler des fruits !... Tenez, celles-ci qui sont bien rouges... Et ceux qui maraudent... Là-haut, elles sont superbes !... On les met en prison !... Ah ! mais !

La blonde petite avait son tablier plein.

Le digne prêtre conduisit les deux enfants jusqu'à la petite porte du jardin et là dit à la fillette qui riait de plaisir en la baisant au front :

—Te voilà contente, n'est-ce pas ?... Allons, va, ma mignonne.

Le frère murmura timidement :

—Merci bien, M. le curé... pour ma petite sœur et pour moi.

—Bien, mon enfant... Mais écoute : une autre fois si tu passes, et que ta petite sœur te demande encore quelques fruits de mon jardin, viens frapper à ma porte et dis le moi. Alors je vous en donnerai à tous deux ; mais n'essaie plus de me les prendre. Me le promets-tu ?

—Oh ! oui, M. le curé.

—C'est bien. Cette fois je ne t'en donne pas parce que tu as fait mal. La blondinette leva ses yeux sur le vieillard :

—Monsieur, dit-elle, veux-tu que je lui en donne, moi, à mon frère ?

—Oui, oui... Adieu, mes enfants.

Les enfants s'éloignèrent et le bon prêtre rentra s'asseoir sous sa tonnelle.

—Eh bien ! Gertrude, ai-je été assez sévère ? Je crois avoir trouvé un bon moyen pour qu'on ne me prenne plus mes fruits.

—Parbleu ! le résultat sera toujours le même : qu'on vous les vole ou que vous les donniez, vous serez toujours privé de dessert.

—Comptes-tu pour rien la satisfaction de faire des heureux ! Le sourire des enfants est une bénédiction de Dieu. Cela ne vaut-il pas bien quelques cerises ou quelques poires ?

Mais la vieille dame ne désarmait jamais. Elle regagna sa cuisine, répétant une fois encore :

—Oh ! avec ce raisonnement-là !...

DENIS LANGAT.

SANS DOUTE

Premier philosophe.—Qu'est-ce qui pousse l'homme au mariage ?

Second philosophe.—Les filles, sans doute.

GRAVE PRÉOCCUPATION

Premier explorateur (avec enthousiasme).—Hourrah ! Encore deux jours de marche, et le Pôle Nord est atteint.

Deuxième explorateur.—Oui ; mais le temps est précieux. Nous ferions mieux de retourner maintenant, autrement nous serions obligé de biffer quelques conférences sur nos programmes.

SURTOUT LÀ

On disait devant Godiveau, céli-bataire ultra-endurci :

—Je ne comprends pas qu'un homme se laisse mener par une femme...

Et Godiveau de répondre :

—Surtout au mariage.

IMPOSSIBILITÉ

Mme Lasoie.—Quoi ! Vous avez déjà perdu votre nouvelle servante ?

Mme Brochée.—Oui, elle est partie.

Mme Lasoie.—Et à quelle heure ?

Mme Brochée.—Ça, je ne pourrais le dire juste, car elle a emporté ma montre.

SON PRÉFÉRÉ

Eugène.—Quel est ton écrivain favori, ma chère ?

Laure.—Mon mari. C'est lui qui signe tous mes chèques.

PAS ÉTONNANT

Le client.—Il fait aussi chaud dans votre bureau que dans un four de boulanger !

Le marchand.—Peut-être bien, mais vous savez que c'est ici que je fais mon pain quotidien.



VI
...Et c'est de cette façon que descendaient, dans une apothéose de flamme et de fumée, oncle et tante Penoute, montrant, aux Chicagoyens épatés, que ce n'était pas déjà un moyen si bête de s'échapper du feu.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

EXACTEMENT ÇA !



Le monsieur bien — Bonté du ciel ! voilà un cigare importé que j'ai payé vingt-cinq centins ! Il sent aussi mauvais que du tabac en feuilles à cinq cents la livre !

LA QUINZAINE SCIENTIFIQUE

Chez les ultra-violet. — Les rayons Roetgen et la clef de l'énigme. — Plus d'espionnage grâce au quartz. — Le radio-conducteur Branly et la télégraphie sans fils. — Un voleur d'âmes ou la science française pas encore en faillite. — Triomphe du silicium sur le gaz. — La bûche électrique, voilà l'avenir ! — Instantanés sous-marins et photographes pour poissons. — La soie artificielle ou nos vêtements en tissu explosible. — La nourriture des becs Auër, c'est l'oxyde de thorium. — Attention à vos sables, Brésiliens ! — Orphée vs. M. Cornish. — Un oiseau collectionneur. — Chèvres danseuses et araignées mélomanes. — Un violoncelliste pour phoques, S. V. P. — Pauvres singes, cruels Italiens !



VOLET, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge, tel est l'alexandrin, bien connu des étudiants, indiquant l'ordre dans lequel se classent les rayons lumineux que décompose le prisme.

A première vue, le spectre solaire a bien l'air de commencer au rouge pour finir au violet, mais ceux qui ont poussé un peu plus loin les expériences spectroscopiques savent que ce n'est qu'une très fallacieuse illusion, que la gamme s'étend beaucoup plus loin, mais que violet et rouge sont les limites extrêmes de la visibilité pour l'œil humain. Même, les rayons que nous ne voyons pas présentent un intérêt bien supérieur à celui des rayons visibles.

L'infrarouge, c'est le domaine des rayons calorifiques.

L'ultra violet, celui des rayons chimiques, dont nous allons nous occuper aujourd'hui, car c'est grâce à eux, qui coopèrent déjà aux merveilles de la photographie, que vont nous être révélées bien d'autres surprises.

Ne nous en étonnons pas trop, cependant, vu leur proche parenté avec les fameux rayons X, cette stupéfiante découverte du docteur Roetgen.

Une des singularités distinguant les ultra-violets, c'est qu'ils ne peuvent traverser la plus mince plaque de verre ; en revanche, ils possèdent la propriété de provoquer des décharges électriques, à n'importe quelle distance comprise dans la limite de visibilité d'une lampe à arc.

Et voilà la clef de l'énigme !

Prenez une lampe électrique à arc dont le faisceau de rayons soit orienté exactement vers le point où se trouve installé le poste récepteur.

C'est ainsi qu'on agirait dans le cas de télégraphie optique par signaux lumineux, avec cette différence que les lentilles à employer doivent être en quartz, se laissant traverser, sans protestations, par les rayons ultra-violets, alors que le verre s'y refuse absolument.

Les rayons projetés arrivent, dans ce cas, à destination avec leur spectre intégral et il suffira d'interposer une plaque de verre sur le trajet du faisceau et de manœuvrer cette plaque de façon à produire des interrup-

tions synchroniques, courtes ou longues, constituant l'alphabet Morse ou tel autre adopté.

Les rayons actifs, les ultra-violets, sont arrêtés à chaque interposition du verre, tandis que les autres continuent leur course, ne trahissant en aucune façon ces interruptions et rendant nul tout espionnage.

Chaque fois qu'au poste récepteur parviendront des rayons ultra violet, il jaillira de l'appareil disposé à cet effet, une ou plusieurs étincelles.

Chaque fois que la lame de verre aura été interposée au poste d'envoi, la lumière reçue sera sans action.

A présent, sous le flux d'ondes électriques provoqué, à distance, par les pulsations de la lumière ultra-violette, ondes s'irradiant concentriquement autour du poste récepteur, placez un ou plusieurs "radio-conducteurs Branly" et tous les curieux phénomènes de la télégraphie "herzienne", sans fils, vont se reproduire à volonté.

Un radio conducteur Branly c'est, tout simplement, un petit tube de cristal ou d'ivoire à demi-plein de limaille d'argent ou de nickel et intercalé dans un courant électrique. A l'état normal rien ne passe, la limaille étant ultra isolante ; mais qu'une onde vienne à frapper le tube et le circuit immédiatement se ferme, agit sur une sonnerie, un téléphone, un clavier imprimeur, etc., donnant, en un mot, tous les signaux phoniques ou optiques qu'on voudra.

Voilà la communication établie, en temps de guerre, sans fils ni aucun organe apparent, avec le plus impénétrable secret.

Impossible à l'ennemi de deviner, dans ce pinceau de lumière blanche sillonnant l'espace, la modification qu'y introduit la lame de verre interposée, laquelle se borne à lui dérober, si je puis m'exprimer ainsi, son "âme" ultra-violette.

C'est à la science française, qui ne me paraît pas encore être sur la route de la faillite, représentée qu'elle est, en l'espèce, par Mr Branly, que revient l'honneur de cette étonnante découverte.

* * *

Voici encore une récente invention, la bûche électrique de Mr Le Roy, ingénieur civil à Paris, qui pourra, à bref délai, bouleverser nos habitudes. Cet appareil peu encombrant, devenant, sous le passage d'un courant électrique, un véritable foyer, consiste en une règle de silicium cristallisé, de quatre pouces de longueur, placée dans un tube de verre où le vide a été opéré. Il est réuni, par ses deux extrémités, aux fils amenant le courant.

Un plus ou moins grand nombre de ces "bûches" constitue un appareil de chauffage, fourneau, four ou poêle, d'une intensité proportionnelle au nombre des éléments employés, mais d'une extrême efficacité.

SANS RÉPLIQUE



Elle. — Si vous insistez pour le savoir, je vais vous le dire. Il y a deux raisons pour lesquelles je vous ai refusé et vous refuserai toujours.

Lui. — Lesquelles, mademoiselle ?

Elle. — Vous... d'abord, et un autre homme... ensuite...

LES PREMIÈRES ARMES DE PAT



I

—Pat, dit le client, débouchez-moi donc une bouteille de champagne ? Du Montebello extra-dry, n'est-ce pas (et il se remet à lire son SAMEDI).

Pat (à part).—Débouchez du champagne ! c'est ça qui ne doit pas être com- mode !

Le silicium offre, en effet, une très grande résistance au courant et par conséquent s'échauffe vite et fort. Pas d'odeur, une extrême propreté, pas de danger d'incendie, très simple mise en action, voilà, espérons-le, ce qui, dans un temps prochain, nous permettra de remercier la Compagnie du Gaz de ses coûteux appareils, empuantissant nos maisons et ne nous donnant qu'une chaleur très contestable.

* * *

L'instantané, en matière de photographie sous marine, voilà qui n'est pas banal !

Grâce aux nouveaux procédés mis en œuvre par Mr Louis Boutan, les rayons solaires ont donné des résultats étonnants ; l'établissement d'une lampe électrique spéciale et l'emploi d'une source puissante de lumière, permettront, dorénavant, d'opérer à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit et à une profondeur quelconque.

Jusqu'à ce jour ce n'était qu'à une très petite profondeur que des vues posées, exigeant le concours de la lumière solaire et une demi-heure d'exposition, avaient été péniblement obtenues. Il fallait, pour mettre en place l'appareil rudimentaire jusqu'alors employé, l'intervention d'un scaphandrier, des miroirs réflecteurs, etc., tout un coûteux et encombrant bagage. Le fond de l'eau était toujours plus ou moins en mouvement, les images obtenues laissaient beaucoup à désirer sous le rapport de la netteté et il ne fallait, en aucun cas, songer à surprendre messieurs les poissons que paisiblement endormis.

Voici, avec l'appareil Boutan, ce qu'on a pu obtenir :

Des bandes nombreuses de poissons ont été photographiées à l'aide d'instantanés sans retouches, à deux mètres de l'objectif et sous une épaisseur d'eau de trois mètres, sans autre lumière que celle fournie gratuitement par l'astre du jour. Un écran blanc, devant lequel on jetait des amorces, aidait à amener les "sujets" dans le champ de l'objectif. La netteté des épreuves est parfaite, car on peut, à la loupe, compter les écailles des poissons.

Un scaphandrier se détachant sur un fond d'algues à quatre mètres de distance et trois mètres de profondeur, a donné une image aussi nette que l'aurait été une épreuve prise à terre.

Un plongeur, pris au moment où il apparaît devant le champ de l'objectif est la meilleure preuve de l'instantanéité de l'appareil. Avec une source de lumière électrique, placée au niveau de l'appareil lui-même, celui-ci peut être immergé à une profondeur limitée seulement par la pression extérieure de l'air.

La manœuvre est opérée par un scaphandrier ou automatiquement du navire lui-même.

Un simple objectif anastigmat symétrique de Darlot est installé sur une chambre contenant six plaques sensibles de dix-huit par vingt-quatre, se manœuvrant aussi automatiquement.

A bientôt la nouvelle profession de photographe en fonds sous-marins, la divulgation de la mystérieuse flore et de la non moins mystérieuse faune qu'ils renferment !

* * *

Il y a une quinzaine d'années, un sériciculteur Français, Mr de Chardonnet, entreprenait des essais, couronnés de succès, pour remplacer la soie par un produit moins cher et ce, en appelant à son aide la cellulose nitrée. Après pas mal de tâtonnements, cet inventeur a réussi à produire la soie en faisant passer, sous pression et dans une filière capillaire, une solution éthéro-alcoolique de cellulose.

Le jet solide, extrêmement fin, se solidifiait, à sa sortie, dans un courant d'eau froide. Soumise ensuite à une série de traitements ayant pour but de lui enlever sa nature explosive, la soie artificielle, qui n'est en somme que du fulminate, peut être soumise à tous les usages du précieux produit dont elle est l'ingénieux succédané.

On a, depuis quelques années, substitué à la solidification par l'eau le filage à sec ; puis, en plongeant les fils obtenus dans une solution concentrée de sulfure d'ammonium, enlevé l'acide nitrique les rendant inflammables.

On obtient 50% d'économie sur la soie des cocons, avec le procédé de Chardonnet, mais le nouveau produit se teint moins facilement.

En Angleterre vient d'apparaître le "king cotton", lequel, prétend-t-on, peut remplacer complètement la soie. Le procédé de fabrication consiste à communiquer au coton, par une action mécanique combinée avec une opération chimique, un brillant qui semble devoir résister à tous agents destructeurs. Ce n'est évidemment pas de la soie que l'on obtient, mais un produit s'en rapprochant suffisamment pour permettre la fabrication d'étoffes d'ameublement et de tenture d'un bel aspect.

Somme toute, tentative très digne d'attention.

* * *

Qui ne connaît la lumière d'incandescence produite à l'aide des becs Auër ?

On sait que la belle découverte du docteur Suédois consiste à faire traverser, par la flamme d'une source quelconque d'éclairage, une chemise en tissu imbibé d'un corps susceptible de donner un très vif éclat à la flamme.

La chemise du système Auër joue le même rôle, dans notre éclairage domestique, que le baton de chaux de la lumière oxy-hydrique employée pour les projections théâtrales, et c'est généralement aux oxydes de lanthane, de dydium, de cérium et de thorium qu'on s'adresse.

Ce dernier produit est communément mélangé avec les phosphates de divers métaux rares et forme un composé connu sous le nom de manazite.

Hors, depuis plusieurs années, l'on constatait que les sables de Prado, sur le littoral de l'Etat de Bahia, étaient fort recherchés, comme lest de retour, par les navires européens. On apprit qu'il se faisait même des chargements entiers de ces sables et cela surprit, à bon droit, les esprits observateurs. On crut, d'abord, que les sables enlevés étaient aurifères, ce que pouvait faire supposer leur grand poids spécifique, mais l'analyse prouva qu'il n'en était rien. Voulant éclaircir la question, le gouvernement Brésilien adressa des spécimens de ces sables au docteur Girard, l'éminent directeur du Laboratoire Municipal de Paris, lequel fit savoir aux intéressés la très grande valeur de ces sables contenant de 2 à 20% d'oxyde de thorium.

Au dessus de 2%, l'extraction de ce précieux oxyde est rémunératrice !

Le gouvernement Brésilien a frappé d'un fort droit d'exportation les sables de Prado, trouvant ainsi une nouvelle source de richesse grâce aux progrès de la science.

LOUIS PERRON.

CŒUR D'OR

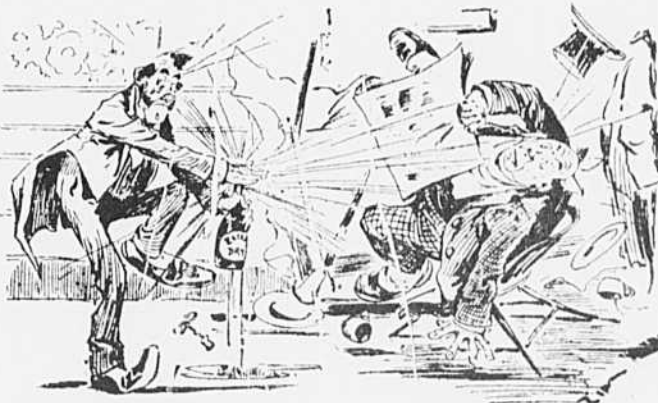
Tommy.—Maman, veux-tu que je donne à ce mendiant ce que j'ai dans ma banque ?

Maman (émue).—Mais, mon chéri, veux-tu donc lui remettre tout l'argent que t'a donné ton oncle Ernest ? Il y avait plus d'une piastre.

Tommy.—Mais j'en ai dépensé, maman.

Maman.—Ah ! Et combien te reste-t-il, alors ?

Tommy.—Il me reste une pièce de dix cents ; mais le confiseur dit qu'elle ne vaut rien.



III

...ir... (ici le bouchon saute violemment.) Ah, sapristi... M'sieu... (psiff... psiff...) Le client (inondé).—Voyons... Pat... voyons... j'ai dit extra-dry.

AH QU'IL EST BON D'ÊTRE ACROBATE!



I
L'acrobate. — Je n'ai jamais mis de patins de ma vie, mais on peut toujours essayer...



II
...Pas solide sur les jambes! Allons-y des mains, et...



III
...quand on a les doigts gelés... comme cela!

DOUX PROJETS

(Pour le "SAMEDI")

Quand le printemps, la riante verdure
Tantôt viendront,
Quand les oiseaux, chantres de la nature,
Regagneront,
D'un lesté vol, dans l'épaisse ramée,
Leurs nids soyeux;
Dans le bosquet, là-bas, ma bien-aimée.
Allons joyeux,
Ouvrant nos cœurs à la douce espérance,
Allons causer
Et jurons-nous éternelle constance
En un baiser.

Pleins de tendresse,
En ce beau jour,
Chantons l'amour,
Ce petit dieu mutin qui chasse la tristesse.

Nous nous dirons: "Je t'aime", et notre âme, à ce mot,
Vibrera de bonheur; et vers les plus beaux rêves,

Montréal, 7 février 1899.

Humblement à Mademoiselle X...
Notre esprit éperdu s'envolant aussitôt,
Rendra courts les moments, fera les heures brèves.

Dans le feuillage,
Nous imitant,
L'oiseau galant
A sa belle dira: "Je t'aime", en son langage.

D'un lesté pas, de dessous la ramée,
Partons joyeux;
Voici venir la nuit, ma bien-aimée,
Partons tous deux.
Nous reviendrons, le cœur plein d'espérance,
Encore causer
Et nous promettrons éternelle constance,
En un baiser.
Quand les oiseaux, chantres de la nature,
S'éveilleront,
Quand le printemps, la riante verdure
Tantôt renaîtront.

J. E. GAUTHIER.

PAS DE ROUSPETANCE

Monsieur Dupotard est un être absolument inoffensif et qui, comme on le dit vulgairement, ne ferait pas de mal à une punaise, si ce n'est en cas de légitime défense. Hors, c'est ce cas qui a amené l'infortuné Dupotard devant la justice de son pays sous le délit de port d'armes prohibées, etc.

Effectivement, par ce temps d'attaques nocturnes à main armée où les rues des villes sont souvent moins sûres que la jungle indienne ou la Pampa d'Amérique, quel est l'homme prudent qui, ayant à sortir le soir, ne se munit pas d'une arme quelconque?

Mais revenons à ce qui concerne Dupotard, c'est à dire à sa comparution devant le juge d'instruction chargé d'éclaircir l'affaire de la bande de "Montsoursis".

—Témoin, dites moi ce que vous savez sur l'agression nocturne dont vous prétendez avoir été l'objet.

—Comment, je prétends...

—Allons, pas de digressions et dites moi exactement tout!

—Voilà... J'habite depuis deux ans une maison de la Place Denfert-Rochereau et... depuis les arrestations nombreuses qui ont été faites dans ces parages, les personnes trouvées assassinées un peu partout, j'avoue que, le soir, si je suis forcé de sortir, j'ai un peu peur...

Hier, vers minuit et demi, je revenais de chez Concarneau, un vieil ami, chez lequel j'avais été fumer un cigare en faisant une partie d'échecs. J'allais traverser le pont de Tolbiac quand, soudain, et sans que j'ai pu me rendre compte d'où ils sortaient, je suis entouré par quatre hommes à

mines patibulaires, armés de gourdin et, qui me crient: "Allons, ouste, ta bourse, ta montre, ton portefeuille... ou ta peau." Mettez-vous à ma place, monsieur le juge. Je tire mon revolver que je portais tout armé dans la poche de mon pardessus et... je tire les six coups... pan... pan... pan... J'en ai, je crois, blessé un, celui qui était le plus près de moi, et les malfaiteurs disparurent en jurant, emportant le blessé.

—En effet... la descente de justice, qui a été faite sur les lieux, a fait constater qu'il y avait une mare de sang à cet endroit.

Savez-vous, monsieur, que ce que vous avez fait là est grave, très grave...

—Permettez...

—Vous n'avez pas craint de vous substituer à la justice!

—Mais, monsieur...

—A quoi donc serviraient les juges, monsieur, les agents de police, les gendarmes, et monsieur Deibler si chacun, comme vous, se faisait justice lui-même?

—Mais, monsieur, quand!

—Nous ne sommes pas en Amérique, monsieur; nous ne sommes pas dans le pays où règne la loi de Lynch!... Non! entendez-vous? Nous sommes dans un pays civilisé, où la justice veille.

—Mais enfin, permettez...

—Il n'y a pas de permettez, témoin... Vous avouez avoir tiré avec préméditation?

—Mais parfaitement, sur quatre bandits armés qui me demandaient ma bourse ou ma peau!

—Cela ne fait rien à l'affaire. Ces malfaiteurs, si toutefois malfaiteurs il y a, tomberont, tôt ou tard, sous le glaive de la justice... qui veille, monsieur, au repos des honnêtes gens et n'admet pas que personne, entendez-vous, ne se mêle de lui indiquer ce qu'elle a à faire.

—Mais, monsieur le juge, il fallait donc...

—Vous serez d'abord poursuivi pour port d'armes prohibées!

—Et, pendant ce temps, ceux qui m'auraient si bien assassiné sont libres...

—Libres, pas pour longtemps, je vous l'ai dit... Mais vous, je vous tiens et je ne vous lâche pas! Gendarmes, emmenez le prévenu en prison.

Ici le très infortuné Dupotard pousse des hurlements et veut résister.

Les gardes, rigides.—Allons, allons, les menottes et en route... Et pas de rouspétance, hein?

PARISIEN.

LA LOGIQUE DE TOMMY

Le père (qui vient d'infliger une correction à son fils, et désire lui bien graver la leçon dans l'esprit).—Dis-moi maintenant pourquoi je t'ai puni?

Tommy (7 ans).—C'est cela: tu m'as battu et maintenant tu ne te rappelles plus pourquoi.

AH QU'IL EST BON D'ÊTRE ACROBATE — (Suite et fin)



IV
...quand on a été contorsioniste au Parc Sohmer...



V
...et avec quelque succès, encore...



VI
...on peut arriver à patiner correctement.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 4 MARS 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIERE PARTIE

Les Deux Sœurs

XXV — LA LETTRE D'ADRIENNE

(Suite)



Elle semblait réfléchir...

"Il essaya de balbutier quelques mots, mais brusquement, et sur le même ton plein d'autorité, mon père l'interrompit :

"—Je croyais vous avoir dit, une fois pour toutes, que vous pouviez avoir toute confiance en moi, reprit-il.

"Certes, je conçois que cette opiniâtre résistance de ma fille... que cette opiniâtre et folle résistance d'Adrienne finisse par vous exaspérer, et je comprends toute votre impatience.

"Mais ce qui doit vous rassurer et vous donner l'espoir d'en triompher bientôt, c'est qu'elle m'exaspère non moins que vous, et que, non moins que vous, j'ai hâte de voir ma fille se rendre enfin à mon désir, de voir ma fille enfin m'obéir.

"Jusqu'à présent, ajouta-t-il, j'espérais qu'elle finirait par entendre raison et par revenir à de plus justes sentiments à votre égard. Mais puisque, malheureusement, il n'en est rien... puisqu'elle vous fait toujours le même méprisant accueil et qu'elle persiste de plus en plus énergiquement dans son refus, je vais aviser, et ainsi que je vous le disais il n'y a qu'un instant, cette situation aussi pénible pour moi que pour vous changera bientôt..."

"En prononçant ces dernières paroles, la voix de mon père avait pris un tel accent de dureté, un tel accent de menace, que je tressaillis de la tête aux pieds.

"Mais la façon surtout dont il avait appuyé sur ces trois mots : "Je vais aviser," m'avait fait courir un frisson dans tout le corps.

"Et je restais encore toute tremblante, quand, d'une voix très sourde, d'une voix très rauque, il reprit plus vivement :

"—J'aime Adrienne... celle-là est bien ma fille,

"Oui, j'aurais encore pour elle certaines faiblesses que je n'aurais pour personne..."

"Mais cependant, pas plus que vous, je n'ai oublié sa conduite à la mairie... pas plus que vous, je n'ai digéré ce mortel affront... cet affront qui ne vous atteignait pas seulement... mais qui m'atteignait également... qui m'atteignait aussi, moi son père..."

"Mais cependant je suis las de la voir s'entêter dans ce refus qui m'humilie... archi-las de la voir méconnaître mon autorité... Et, pour qu'enfin elle la reconnaisse... pour qu'enfin elle devienne la fille respectueuse de ma volonté... la fille docile qu'elle doit être, je serais capable de tout... vous m'entendez bien, comte ? capable de tout !..."

"Et son visage avait pris une si sinistre expression que je tressaillis encore.

"—Autrefois, reprit-il, l'accent de plus en plus sombre, on avait les couvents pour mater les filles rebelles... Mais moi j'ai mieux ! Moi j'ai le château de Morgoff !..."

"Je venais de me redresser.

"Le château de Morgoff !

"Et, retenant de plus en plus mon souffle, j'écoutais avec une anxiété croissante.

"—Le château de Morgoff est assez grand pour deux ! ajouta-t-il avec un sourire de plus en plus sinistre. Oui ! oui ! qu'Adrienne ne me pousse pas à bout... qu'Adrienne y prenne garde !... car, aussi vrai que je m'appelle le baron de Chance!, je l'envoie là-bas rejoindre la folle !... je l'envoie là-bas rejoindre Yvonne !..."

"Yvonne !

"J'ai failli pousser un cri.

"Le rêve de Maurice se réalisait donc encore, et je ne m'étais donc pas trompée.

"C'était donc bien du château de Morgoff que ma pauvre sœur, prisonnière, séquestrée, retranchée du monde des vivants, en vain appelait à son aide... en vain criait au secours !..."

"Et alors ce fut une joie qui me rendit toute pâle, une joie folle qui, pendant quelques secondes, m'emplit le cœur.

"Car, sans songer aux obstacles que l'on pourrait rencontrer pour la délivrer, sans réfléchir aux mille difficultés que l'on aurait à surmonter quand on voudrait arriver jusqu'à elle, je voyais déjà Yvonne enlevée de sa lugubre prison, ou plutôt de sa tombe... Yvonne arrachée des mains de mon père et du comte de Guérande... Yvonne soustraite à ses bourreaux... libre enfin !... sauvé enfin !..."

"Et je n'étais pas encore remise de la violente émotion que je venais d'éprouver, que la voix douce, que la voix hypocrite du comte de Guérande s'éleva :

"—Enfermer Mlle Adrienne au château de Morgoff ! s'écria-t-il. La jeter entre ces sombres murs dont moi-même j'ai gardé une véritable épouvante !... Y pensez-vous, monsieur le baron !

"—Oui, j'y pense ! répondit avec force mon père. Oui, Adrienne pliera ou, je vous le jure sur l'honneur, elle ira rejoindre Yvonne !

"—Non ! non ! s'écria l'infâme de Guérande avec son accent le plus faux, car, dans ce cas-là, je serais le premier à vous demander grâce pour elle ; car, dans ce cas-là, je serais le premier à vous demander de ne pas la torturer ainsi pour moi..."

"—Vous ?

"—Oui, moi, monsieur le baron, moi qui, pour rien au monde, ne voudrais avoir sur la conscience les larmes, le désespoir, les douleurs de cette enfant.

"—Vous, mon cher, vous n'auriez qu'à vous taire ! fit brutalement mon père..."

"—Baron !

"—Oui, vous n'auriez qu'à vous taire, car, dans ce cas-là, ce serait à moi seul qu'il appartiendrait d'avoir le souci de ma dignité... car moi seul serais juge de la conduite que je dois tenir envers ma fille..."

"—Vous me faites frémir pour elle !" soupira l'odieux de Guérande.

"—Vraiment ? Je ne vous savais pas si sensible ! fit ironiquement le baron.

"Mais passons à autre chose et parlons enfin de ce qui vous amène, ajouta-t-il brusquement. Car j'ai reçu la lettre où vous m'annoncez votre visite pour aujourd'hui, et dans laquelle vous faisiez allusion à un service que vous aviez à me demander... De quel service s'agit-il ?

"Et le regard curieux de mon père venait de se fixer sur le comte qui, pendant quelques secondes, parut hésiter.

"Enfin, doucement et avec un sourire :

"—Monsieur le baron, répondit-il, ne disiez-vous pas tout à l'heure qu'il y avait place pour deux au château de Morgoff ?..."

(1) Commence dans le numéro du 24 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES

FEMMES PALES ET FAIBLES

—Oui, fit vivement M. de Chancel, qui parut de plus en plus étonné.

—Eh bien, monsieur le baron, reprit de Guérande avec son sinistre sourire, je l'avais déjà pensé comme vous, car le service auquel je faisais allusion dans ma lettre d'hier et que je viens vous prier de me rendre aujourd'hui, ce service, c'est de vouloir bien me prêter le château de Morgoff...

—Mon père venait d'avoir un brusque mouvement.

—Vous prêter le château de Morgoff ! s'écria-t-il en regardant le comte dans les yeux. Pourquoi ?... Est-ce que, par hasard, vous avez aussi quelqu'un qui vous gêne ?

—Qui me gêne n'est pas précisément le mot, mais j'ai quelqu'un que je ne serais pas fâché de faire disparaître pendant quelque temps... quelqu'un à qui je ne serais pas fâché d'offrir, là-bas, la même hospitalité que vous offrez à Yvonne...

—Et c'était l'infâme de Guérande qui, cette fois, regardait très fixement mon père, comme s'il guettait anxieusement la réponse que celui-ci allait lui faire.

—Quand à moi, monsieur le comte, je n'ai pas besoin de vous dire combien j'étais saisie par les étranges paroles que je venais d'entendre.

—Qu'est-ce que cela voulait dire ?

—Quelle était donc la personne que ce misérable cherchait à faire disparaître ?

—Quel était donc l'intérêt qui le guidait ?...

—Quel était donc le but de ce nouveau crime que ce monstre, si froidement, si tranquillement préméditait ?

—Oh ! ce n'était plus seulement de l'aversion, ce n'était plus seulement du dégoût que m'inspirait en ce moment l'homme dont j'avais failli devenir aussi la victime, mais c'était de l'horreur, mais c'était de l'effroi !...

—Et cette horreur, cet effroi allaient grandir encore !

—Car le comte venait de reprendre la parole, et bien qu'il ne parlât que très bas, si bas que l'on aurait pu croire qu'il avait peur que quelqu'un pût l'entendre, j'avais cependant compris qu'il s'agissait d'un enfant...

—Oui, c'était un enfant que ce bourreau rêvait de martyriser !... Oui, c'était un pauvre enfant que cet être immonde rêvait d'arracher à sa mère !...

—Et, de plus en plus pâle, de plus en plus frissonnante, je l'écoutais... je l'épiais...

—Car peut-être allait-il nommer cet enfant qu'un si grand danger menaçait ?... car peut-être allait-il faire connaître la malheureuse mère à qui il réservait une si horrible douleur, une si affreuse torture ?

—Mais, penché presque à l'oreille de mon père, il parlait maintenant plus bas encore...

—Impossible de rien entendre !

—Impossible de saisir une seule phrase !

—Pourtant, tout à coup, je tressaillis.

—Il me semblait que le comte de Guérande venait de prononcer votre nom... Il me semblait qu'il venait de dire : "... chez le comte de Belleruche !... cette femme est son amie..."

—Et le visage de mon père venait, soudain, de se contracter si horriblement, que je fus de plus en plus convaincue que je ne m'étais pas trompée... de plus en plus convaincue que j'avais bien entendu...

—Oui, pensai-je, si son visage à pris tout à coup cette effrayante expression de colère... cette effrayante expression de haine, c'est que le comte de Guérande vient bien de prononcer le nom de celui qu'il exécute... le nom du comte de Belleruche !

—Et comme je venais d'avoir cette pensée, je me redressai d'un bond, comme si j'avais reçu un grand coup en pleine poitrine.

—Car deux noms, malgré moi, avaient jailli de mes lèvres :

—Suzanne !... Clotilde !

—Clotilde, en effet, n'était-elle pas chez vous à Fontenay !... Clotilde, en effet, n'était-elle pas votre amie ?... Et n'avait-elle pas une enfant : Suzanne !

—Mais cela me paraissait quelque chose de si étrange, de si extraordinaire, de si invraisemblable que j'hésitais encore pourtant, ne sachant plus que croire.

—Mais si je voulais tâcher d'en savoir plus long, je n'avais pas le temps de réfléchir davantage.

—Alors, toute mon attention concentrée sur le comte de Guérande et sur mon père, et ne perdant aucun de leurs gestes, aucune expression de leurs visages, de nouveau je prêtai l'oreille...

—Mais j'étais depuis quelques minutes sous le coup d'une si violente émotion que, parfois, je ne pouvais m'empêcher de porter les deux mains à mon cœur comme si j'allais étouffer...

—Toujours d'une voix si sourde, que je n'entendais plus aucun son s'échapper de ses lèvres, le comte de Guérande, qui avait encore rapproché son fauteuil de celui de mon père, parlait, parlait... les yeux allumés de convoitise, et s'interrompait quelquefois pour rire

d'un petit rire de triomphe... d'un petit rire qui me faisait passer de nouveaux frissons dans les veines...

—Et ce qui ramenait ma pensée vers vous, c'est-à-dire vers Clotilde, c'est-à-dire vers cette infortunée amie que j'ai laissée si pleine de vie, si pleine d'espoir la dernière fois que je l'ai vue, et que la tombe attend demain !... c'est que le visage de mon père, qui m'était apparu si sombre et si menaçant quelques instants auparavant, et quand j'avais cru saisir au passage le nom de Belleruche... c'est que son visage, à mesure que le comte parlait, non seulement s'éclaircissait, mais encore devenait de plus en plus radieux, mais encore de plus en plus rayonnait d'une joie hideuse et sauvage.

—Cette femme est riche, très riche, plusieurs fois millionnaire ! s'écria tout à coup le comte que l'attitude de mon père évidemment encourageait. Le seul moyen d'en venir à bout, c'est ce que je viens de vous dire... Et maintenant que vous connaissez mon plan, qu'en dites-vous ?

—L'idée est bonne...

—Et pas le moindre risque à courir !

—Oh ! pas le moindre risque !

—Et mon père hochait lentement la tête.

—J'en réponds ! dit avec force de Guérande.

—Voilà ce que l'on ne peut pas savoir...

—Qui pourrions-nous craindre ?

—La mère d'abord...

—Peuh !

—La mère qui ne se laissera pas ainsi voler son enfant... la mère qui criera...

—Elle criera dans le désert ! fit avec un sang-froid effrayant l'ignoble de Guérande.

—Puis, l'autre... son ami !... dit mon père qui eut un frémissement dans la voix. Oh ! celui-là est dangereux... très dangereux !

—Bah ! ricana le comte en haussant les épaules.

—Celui-là a des relations et des influences... celui-là est une puissance...

—Je le sais.

—Or, s'il arrivait à avoir des soupçons sur vous, prenez garde !

—Possible ! ricana de Guérande, mais permettez-moi de vous faire remarquer que des soupçons ne lui suffiraient pas et qu'il lui faudrait aussi des preuves... Et ces preuves, il ne les aurait pas... et ces preuves, il ne les trouverait pas !...

—Et comme mon père venait de faire un geste pour l'interrompre :

—Pardonnez-moi, monsieur le baron ! s'écria le comte. Je devine ce que vous allez me dire et quelle objection vous allez me faire... Vous allez me dire que la petite, une fois libre, ne manquera pas de parler et de nous accuser... Mais alors, ajouta-t-il avec plus de force, je vous répondrai qu'elle parlera trop tard et que c'est sa mère elle-même... oui, sa mère, qui, pour éviter un scandale, aura tout intérêt à la faire taire...

—Puis il y eut un silence de quelques secondes.

—Mon père semblait réfléchir.

—Peut-être venait-il de songer aux responsabilités qu'il pouvait encourir, car il finit par dire :

—Oh ! je ne vous parle pas pour moi, car, quoi qu'il arrive, vous savez bien que je m'en tirerai toujours... Par conséquent, puisque vous êtes aussi sûr de vous...

—Absolument sûr !

—Prenez donc le château de Morgoff...

—Merci, baron ! s'écria de Guérande, radieux. Oh ! je savais bien que je pourrais compter sur vous... Merci !

—Mais il vous faut un mot pour Korrigan...

—Korrigan ?

—C'est le maître valet de là bas...

—Ah ! oui, je m'en souviens...

—Je vais vous le donner...

—Et sortant d'un des tiroirs de son bureau une feuille de papier à ses armes, mon père écrivit rapidement quelques lignes.

—Puis, sa lettre achevée, il reprit :

—C'est à peine si Korrigan et sa femme, la vieille Micheline, comprennent quelques mots de français... Je suis donc obligé de leur écrire dans leur langue, c'est-à-dire en bas-breton... Mais je vais vous traduire ce patois-là... Ecoutez, voici ce que je leur dis...

—Et mon père, se penchant à son tour vers le comte, lui traduisit les quelques lignes qu'il venait d'écrire. Mais sa voix était si sourde et si rapide qu'il me fut impossible d'en saisir le moindre mot.

—Tout ce que je puis dire, c'est que l'affreux de Guérande paraissait de plus en plus content, de plus en plus enchanté.

—Il prit la lettre que mon père venait de cacheter, puis se levant vivement :

—Au revoir, baron, dit-il en lui tendant la main. Je pense que l'affaire se fera très prochainement... peut-être même demain... Je resterai donc quelques jours sans vous voir... Mais comptez que je n'oublierai pas, dès mon retour, de venir vous remercier encore...

—Bonne chance !... Et rapportez-moi des nouvelles d'Yvonne répondit mon père avec un sourire qui me fit frémir.

—Oh ! celle-là ne nous inquiète plus ! fit de Guérande, qui sourit également d'un sourire atroce. Mais c'est Adrienne qui me désole. Adrienne qui me désespère... Un pareil entêtement !... Une si audacieuse résistance à votre volonté !

—Oh ! Adrienne... Adrienne me lasse... me lasse trop ! s'écria mon père, l'œil flamboyant, la voix tremblante de colère.

—Revoyez-la donc, reprit le comte. Plaidez encore ma cause... Trouvez d'autres arguments... Tâchez enfin de me donner à mon retour de meilleures nouvelles... Oh ! vous comblerez mon vœu le plus cher !...

—Oh ! le lâche !... Oh ! le misérable !

Chacune de ces paroles m'avait fait pâlir de colère, car je le comprenais bien, il ne parlait ainsi que pour aviver encore la rancune de mon père, que pour l'exciter davantage encore contre moi !

—Trouvez d'autres arguments", avait-il dit.

Le sens de ces mots était clair.

C'était dire au baron : "Soyez encore plus dur, plus brutal, s'il le faut, mais, coûte que coûte, il faut en finir... mais, coûte que coûte, il faut que vous me livriez Adrienne !"

Aussi cet homme avait-il, depuis longtemps déjà, pris congé de mon père... depuis longtemps déjà avait-il quitté l'hôtel, que je croyais l'entendre encore.

—Ah ! bandit, m'écriai-je malgré moi, tout, plutôt que d'avoir la honte d'être à toi !... oui, tous les supplices, toutes les tortures... la mort même ! plutôt que de te céder... plutôt que de t'appartenir !...

Mais, brusquement, ma colère tomba.

Je ne pensais plus maintenant qu'au sinistre entretien qui venait d'avoir lieu entre ces deux hommes... je ne pensais plus qu'à cette malheureuse enfant que cet infâme de Guérande préméditait d'enlever toute vivante comme ma pauvre sœur, comme ma pauvre Yvonne, au château de Morgoff.

Et les yeux pleins de larmes, le cœur oppressé par une immense angoisse, ma pensée ne pouvait plus une seule minute, une seule seconde, se détourner de cette enfant.

—A cette heure, me disais-je, elle joue, elle rit, elle est heureuse sans doute, la pauvre petite !... A cette heure, sa pauvre mère qui l'adore, la presse avec ivresse dans ses bras et la couvre de baisers ! Et bientôt quel terrible réveil !... quel coup de foudre !... quel horrible événement !...

Ah ! pauvre mère !

Ah ! pauvre enfant !

Et, soudain, je tressaillis.

Ces deux noms qui, tout à l'heure, avaient jailli de mes lèvres, je venais de les murmurer encore :

—Suzanne !... Clotilde !...

Etait-ce bien d'elles, de ces deux créatures qui avaient été si malheureuses et que j'aimais tant, qu'il s'agissait ?

Etait-ce bien d'elles que le comte de Guérande avait voulu parler ?

Car, ainsi que je vous l'ai dit, je n'en étais pas bien sûre.

Il m'avait bien semblé que le comte avait prononcé votre nom... le nom du comte de Belleruche, et qu'à ce moment-là le visage de mon père avait aussitôt changé, mais je n'en étais pas certaine et je n'aurais rien pu affirmer, rien pu certifier...

J'avais pu mal entendre et me tromper... J'avais pu aussi, sous le coup de cette idée-là, trouver au visage si sombre de mon père une expression que peut-être il n'avait pas.

Voilà ce que je me disais... ce que, dans mon incertitude, j'étais obligée de me dire.

Et puis aussi, comment admettre qu'il pût s'agir de Clotilde quand jamais — du moins devant moi — celle-ci n'avait prononcé le nom du comte, quand ils avaient vécu d'une existence si différente qu'ils n'avaient jamais dû se rencontrer, quand enfin tout pouvait me faire croire qu'ils ne se connaissaient pas ?

Mais j'avais beau me dire tout cela, mais j'avais beau me faire toutes ces objections, je n'en éprouvais pas moins une très profonde inquiétude, une immense angoisse qui ne faisait que grandir et dont je souffrais de plus en plus.

C'était comme une voix intérieure qui me criait à chaque instant :

— Cours à Fontenay !... Cours vers Clotilde !... et sauve-la !... sauve son enfant !...

Et cette voix parlait si haut et devenait si impérieuse que je résolus d'accourir ici...

Mais, hélas ! ne suis-je pas prisonnière de mon père, comme Yvonne l'est au château de Morgoff !

Mais, hélas ! depuis que j'ai refusé d'épouser le comte de Guérande ne m'est-il pas défendu de sortir, défendu même — chose impie ! — d'aller prier sur la tombe de ma mère !

Aussi, comme je me disposais à franchir le seuil de ma chambre, vis-je tout à coup le baron surgir en face de moi.

— Vous sortez ? me dit-il la voix très brusque. Où allez-vous ?

Et, tout en me parlant, il fixait sur moi ce regard si froid, ce regard si dur qui toujours m'épouvante.

— Où allez-vous ? reprit-il, la voix plus brève encore, en s'apercevant que je restais tout interdite.

Alors je trouvai je ne sais plus quel prétexte, je ne sais plus quelle raison, mais ce fut à peine s'il me laissa achever.

— C'est bien ! fit-il avec un petit ricanement ironique. Restez chez vous !

Et il avait accompagné ces paroles d'un geste si plein d'autorité, d'un geste dont je venais de me sentir si profondément humiliée, que je fus sur le point de lui crier :

— Vous me traitez comme Yvonne !... vous me traitez comme ma sœur !... Mais je ne suis pas encore séquestrée, comme elle, au château de Morgoff !...

Mais heureusement que j'eus la force de retenir à temps ces paroles imprudentes...

Et je restai seule... seule et folle de douleur, folle d'angoisse, folle de désespoir !

Car si je ne m'étais point trompée et si j'avais bien compris ce qu'avait dit le comte de Guérande... si c'étaient bien Clotilde et sa petite Suzanne qui étaient menacées, j'allais donc laisser se commettre un tel crime, s'accomplir un pareil forfait !

Oh ! non, cela n'était pas possible !... non, cela ne se pouvait pas !

Non, non, au risque de me tromper, je ne pouvais pas ne pas obéir à mes pressentiments... je ne pouvais pas rester sourde à cette voix que de plus en plus j'entendais, qui de plus en plus me criait :

— Mais va donc !... sauve Clotilde !... sauve Suzanne !... Hâte-toi !... hâte-toi !... car c'était bien d'elles que parlait ce monstre !

Et quand il aurait fallu agir, je ne pouvais que pleurer, que me désespérer !

Car s'il m'était impossible de franchir les murs de l'hôtel, il m'était également impossible de vous écrire.

Tous nos domestiques, depuis la rupture de mon mariage, sont les âmes damnées de mon père.

Tous me surveillent, m'épient, me guettent, m'espionnent comme de véritables geôliers...

Me confier à l'un d'eux, quelle folie !

Autant aurait valu prendre pour confident le baron de Chancel !

Et cependant le temps passait... Les heures s'écoulaient !... Et j'entendais toujours ces mots de l'abominable de Guérande :

— Je pense que l'affaire se fera très prochainement... peut-être même demain !...

Demain !... Comme c'était tôt, mon Dieu !...

Et, toute la nuit, je ne pus fermer les yeux... Tout éveillée, j'avais les cauchemars les plus affreux, les plus horribles... J'avais sans cesse Clotilde et Suzanne devant les yeux... ; je voyais l'enfant, éperdue, se débattre follement, désespérément entre les bras du comte... ; j'entendais les cris de la mère, folle aussi, hurlante de désespoir...

Et ce que j'éprouvais alors, ce n'était pas de l'angoisse, ce n'était pas de la terreur, c'était une souffrance inouïe, une souffrance qu'aucun mot ne pourrait définir.

Oh ! cette nuit-là, monsieur le comte, comptera dans ma vie, je vous le jure !...

Aussi, quand le jour parut, j'étais presque aussi défaite que notre pauvre Clotilde l'est maintenant.

J'avais les yeux étincelants de fièvre et c'était à peine si je pouvais me tenir debout.

Et toujours, toujours pendant cette journée, qui fut aussi terrible pour moi que l'atroce nuit que je venais de passer, toujours ma pensée se reportait à Fontenay-sous-Bois...

Et, pleine d'effroi, pleine d'épouvante, je m'interrogeais...

Que se passait-il ?

Le comte de Guérande avait-il réussi à commettre son crime ?

La petite Suzanne était-elle encore près de vous, près de sa mère, ou bien déjà là-bas, en route pour aller partager la captivité d'Yvonne... en route pour voir se refermer sur elle les lourdes portes du château de Morgoff ?

Assise dans ma chambre, je ne quittais plus des yeux la pendule, comptant chaque seconde...

Oh ! pour avoir une heure devant moi, rien qu'une heure, rien que le temps d'accourir ici, que n'aurais-je pas donné !...

Et, folle que j'étais, je cherchais encore le moyen de fuir, comme si je ne savais pas que toute fuite était impossible !

Pourtant un espoir me restait... un espoir qui, parfois, me faisait battre le cœur de joie.

Peut-être mon père allait-il sortir, me laisser seule ?... Oh ! alors comme je m'évadera !... comme je profiterais de ces quelques instants de liberté pour soulager enfin mon cœur de la mortelle angoisse qui l'oppressait !...

Mais, chose étrange, et par une incroyable fatalité, toute cette journée-là mon père ne bougea pas.

Et de plus en plus fiévreuse, de plus en plus anxieuse, je ne pouvais m'empêcher de pleurer, quand, brusquement, il entra.

"J'aurais voulu refouler mes larmes et lui montrer un visage impassible, mais j'avais le cœur si gros qu'il me fut, au contraire impossible de le voir sans éclater en sanglots.

"Très étonné, il me regarda un moment sans rien dire; puis, enfin, de sa voix toujours très brève :

"—Qu'avez-vous donc ? me demanda-t-il, et pourquoi pleurez-vous ainsi ?

"Pendant une seconde, je fus sur le point de lui crier mon désespoir, sur le point de lui crier :

"—Mon père, ne vous faites pas le complice du comte de Guérande !... Mon père, ne vous associez pas à l'infamie de cet homme ! Mon père, ne prêtez pas la main aux sinistres projets de ce misérable !... Mon père, ne chargez pas votre conscience de ce crime épouvantable !... Grâce pour cette femme !... Grâce pour cette enfant !..."

"Mais ne savais-je pas qu'il ne m'aurait pas entendue ?

"Mais ne savais-je pas que ni mes prières ni mes larmes n'auraient pu le toucher ?

"Et, sans répondre, je baissai la tête, je cachai mon front dans mes mains.

"—Voilà qui est étrange ! reprit-il plus doucement. D'où peut venir une pareille douleur ? Qui peut vous causer un si grand désespoir ?... Vous êtes donc bien malheureuse ?

"Puis, comme je ne répondais pas, comme je n'aurais pu répondre :

"—Si vous souffrez, à qui la faute ? ajouta-t-il ; à qui pouvez-vous vous en prendre, si ce n'est à vous-même... si ce n'est à ce fol entêtement qui m'exaspère et que je ne puis comprendre ?...

"Oh ! j'en conviens, je ne vous rends pas toujours la vie très douce, et vous ne trouvez pas en moi un père des plus tendres !...

"Mais, encore une fois, qui pouvez-vous accuser ?... Vous !... et vous seule !... et rien que vous !... Oui, vous qui n'auriez qu'un mot à dire pour que votre vie change en une seconde, et pour que votre existence soit aussi heureuse et aussi brillante qu'elle est triste et monotone....

"Mais rien ! ni mes conseils ni mes ordres n'ont pu vous faire céder, n'ont pu vous faire exaucer mes désirs....

"Mais non ! vous vous dressez toujours en face de moi comme une fille rebelle... comme un enfant qui ne tient aucun compte de l'autorité de son père.

"Et vous voudriez que l'on vous plaigne !... Eh bien ! moi, je ne vous plains pas, et cependant si dur et si inflexible que je puisse vous paraître, j'ai une sincère affection pour vous....

"Mais j'ai aussi ma dignité, si vous avez votre orgueil !...

"Mais mon devoir, c'est d'assurer votre avenir comme je l'entends et comme mon expérience de la vie me le commande.

"Et voilà pourquoi vous aurez beau pleurer, beau épuiser toutes vos larmes, vous ne serez pas moins forcée de m'obéir... pas moins forcée d'accepter celui que je vous destine... pas moins forcée, enfin, d'agréer pour époux M. le comte de Guérande !

"Mais il parlait encore que je m'étais déjà dressée d'un bond.

"Et hors de moi, livide, la voix vibrante :

"—Oh ! cela ne l'espérez pas de moi, lui criai-je, ne l'espérez jamais ! jamais !

"Epouser le comte de Guérande, ce misérable !... Epouser cet homme, dont l'approche seule me fait frémir !... cet homme dont je ne puis même prononcer le nom sans dégoût !... Oh ! non, encore une fois et quoi qu'il arrive, n'espérez pas que je puisse être vile à ce point... ne l'espérez jamais !... jamais !

"L'œil de mon père flamboya, ses poings se crispèrent, il devint à son tour horriblement pâle, et je crus qu'il allait se jeter sur moi.

"Cependant il se contint, puis, la voix très sourde et toute tremblante :

"—Oh ! ne discutons pas... je ne discute plus ! dit-il. Mais c'est ce que nous verrons... c'est ce que nous verrons bientôt ! Oui, bientôt nous verrons si je n'ai pas trouvé le moyen de briser votre résistance insensée... le moyen de vous faire plier enfin !

"Et le regard de plus en plus furieux, de plus en plus étincelant, il sortit brusquement, après m'avoir encore menacée d'un geste.

"—Allons ! me dis-je, déjà résignée d'avance, voilà encore des jours plus durs, des jours plus tristes qui se préparent pour moi !...

"Aussi quel ne fut pas mon étonnement quand je le vis de nouveau venir vers moi ce matin.

"Je m'attendais à l'entendre me parler d'une voix brutale, et je prenais déjà mon parti d'une nouvelle scène de violence, d'une nouvelle scène où il allait encore m'accabler de ses reproches, quand je m'aperçus, au contraire, que son visage n'avait plus la même expression que la veille, cette expression de colère et de menace que j'étais habituée à lui voir presque chaque jour et qui, malgré tout, me faisait toujours trembler.

"Et ma surprise redoubla encore quand, après m'avoir considérée pendant un instant, il me dit d'un ton très doux, après avoir haussé légèrement les épaules :

"—Vous avez encore pleuré !... C'est votre faute, je vous le répète... C'est votre mauvaise tête qui prolonge entre nous ce

malentendu... Mais je n'insiste pas, car je ne suis pas venu pour vous parler de cela... Je suis venu tout simplement pour vous dire qu'une affaire très importante me retiendra dehors toute la journée. Or, comme vous me manifestiez hier le désir de sortir... vous êtes libre....

"Et tout cela avait été dit avec une voix si douce, un accent si bienveillant, que tout mon cœur se fondit et que je tombai dans ses bras.

"—Ah ! si vous étiez toujours ainsi pour moi, combien je serais heureuse ! m'écriai-je en l'embrassant.

"Il faut m'obéir ! répondit-il, en paraissant aussi très ému. Mais ! chut !... Où allez-vous ?... que m'avez-vous dit hier ?... Je ne m'en souviens plus... Au cimetière, sans doute ?

"Oui, mon père, répondis-je en rougissant de mentir.

"Vers votre mère ?... Eh bien ! allez... allez donc...."

"Puis, sur un ton qui me fit tressaillir :

"—Oui, vous ferez bien... Oui, priez pour elle ! ajouta-t-il tandis que tout son visage se contractait.

"—Et je n'avais pas eu le temps de lui répondre que, déjà, il était hors de la chambre.

"Et le bruit de sa voiture s'entendait encore que je franchissais à mon tour la porte de l'hôtel.

"J'avais trouvé dans la cour mon coupé tout attelé, mais m'était-il possible de m'en servir ?... mais pouvais-je commettre l'imprudence de mettre mon cocher dans le secret de la visite que j'allais faire ?

"D'ailleurs, ce n'était pas la première fois que, même pour de très longues courses, je préférais sortir à pied, et je savais bien qu'en ayant l'air de me passer une fois de plus cette fantaisie, je ne pouvais éveiller aucun soupçon....

"Je m'éloignai donc d'un pas rapide ; puis, à la première station de voitures que je rencontrai, je sautai dans un fiacre en donnant votre adresse.

"Mes premières pensées ne furent d'abord que pour la petite Suzanne et la pauvre Clotilde....

"Oh ! oui, je ne me m'étais pas trompée !... Oui, de plus en plus, j'avais le pressentiment que c'était bien d'elles que l'infâme de Guérande avait voulu parler !...

"Mais déjà deux jours s'étaient écoulés depuis que j'avais entendu les menaçantes paroles du comte !... Deux jours !... N'allais-je pas arriver trop tard !... N'allais-je pas trouver la petite Suzanne déjà enlevée... la petite Suzanne déjà partie pour le château de Morgoff !....

"Et le cocher avait beau cingler ses chevaux, il me semblait que la voiture n'avancait pas et que je n'arriverais jamais....

"Et j'étais si impatiente et si fiévreuse qu'oubliant toute prudence, je mis la tête à la portière.

"Car l'air me manquait... j'étouffais....

"Et machinalement, je venais de jeter un coup d'œil derrière moi, quand je demeurai toute surprise, ou plutôt toute saisie.

"A environ trente ou quarante mètres de ma voiture, un autre fiacre courait... et je ne sais pourquoi je ne pus m'empêcher de tressaillir, comme si, dans ce fiacre, dont les stores étaient baissés, j'avais deviné quelqu'un qui se cachait, quelqu'un qui m'espionnait.

"Et le souvenir de mon père me revenant brusquement, je frémis.

"En me disant que j'étais libre de sortir, m'avait-il donc tendu un piège ?

"En se montrant si doux et si bienveillant, n'avait-il donc voulu qu'endormir ma méfiance ?

"Etait-ce lui qui me suivait ?

"Et, de plus en plus saisie, de plus en plus pâle, je sentais que mon cœur avait cessé de battre.

"Et c'était plus fort que moi, à chaque instant je remettais la tête à la portière... à chaque minute je jetais encore derrière moi des regards pleins d'effroi....

"Le fiacre aux stores baissés... le fiacre mystérieux roulait toujours derrière nous, semblant régler sa marche sur la nôtre....

"Parfois, pourtant, j'essayais de me rassurer... Parfois je me disais : "Quelle étrange idée viens-tu d'avoir !... Il y n'a, dans cette rencontre avec cette voiture qui semble te suivre, qu'une simple coïncidence... Tout à l'heure elle disparaîtra, et tu seras toute honteuse d'avoir eu une peur pareille pour si peu de chose...."

"Mais j'avais beau me dire cela... beau vouloir me persuader que mon père n'était pas assez lâche pour me tendre un tel piège, assez vil pour m'espionner ainsi, je n'en restais pas moins pleine d'inquiétude, pleine d'angoisse....

"Et, malgré moi, je m'interrogeais.

"Que faire ?

"Si je rebroussais chemin ? — Si, au lieu d'aller à Fontenay, je donnais au cocher l'ordre de se rendre au cimetière Montparnasse ?

"Mais alors c'était une autre torture que j'éprouvais, une autre angoisse qui s'emparait de moi....

"—Et Clotilde !... et Suzanne ! me disais-je. Si tu ne t'es pas trompée... si ce sont bien elles qui doivent devenir la proie de

ce misérable, tu aurais donc le courage de les abandonner !... Tu serais donc assez lâche pour ne pas les avertir, c'est-à-dire pour ne pas les sauver !...

— Oh ! non, ne fais pas cela, Adrienne !... Oh ! non, quoi qu'il puisse arriver... quels que soient les risques que tu puisses courir, ne te prépare pas ce remords... ne te condamne pas à cette honte !

— Et, toute tremblante toujours à la pensée que j'étais peut-être suivie, peut-être espionnée, mais fermement résolue cependant à aller jusqu'au bout, je venais encore de regarder par la portière, quand je ne puis retenir un cri... un cri de surprise et de joie....

— Nous étions à Fontenay, et le fiacre mystérieux avait disparu !

— Derrière nous, la route restait déserte !

— Enfin !

— Folle que tu étais ! pensai-je en respirant longuement. Tu vois bien que tu avais tort de t'effrayer ainsi... Ce fiacre suivait à peu près le même chemin que toi, voilà tout.

— Et maintenant je n'avais pas d'autre crainte, plus d'autre appréhension que celle de voir se réaliser mes sinistres pressentiments à l'égard de Clotilde et de Suzanne....

— Roulant toujours très rapidement, ma voiture venait de passer devant la maison de santé.

— Les yeux luisants et plus livides que des spectres, quelques folles m'apparurent cramponnées aux barreaux de la grille, et le nom de ma pauvre sœur, que j'avais tant de fois trouvée dans la même attitude, s'échappa soudain de mes lèvres.

— Yvonne !... Yvonne !... Ma chère Yvonne ! murmurai-je, tandis que je ne pouvais m'empêcher de frissonner et que mes yeux s'emplissaient de larmes.

— Mais ce ne fut là qu'une vision d'une seconde... Déjà la voiture venait de s'engager dans le chemin qui conduit à votre villa.... déjà j'apercevais les gros arbres du parc... Et, moins d'une minute après, j'y pénétrais.

— Mais j'étais sous le coup d'une si violente émotion que c'était à peine si j'osais avancer.

— Mon Dieu, que vais-je apprendre !

— Telle était la pensée qui ne me quittait plus.

— Aussi, après avoir fait, anxieuse et pleine de peur, une cinquantaine de pas, je m'arrêtai....

— Je cherchais des yeux Clotilde, et je ne la voyais pas !

— Je prêtai l'oreille, guettant le rire si frais, le rire si sonore de la petite Suzanne, et son rire, je ne l'entendais pas !

— Et c'était comme une immense lâcheté qui m'envahissait, qui me paralysait....

— Je n'osais plus faire un pas, et je cherchais encore... et j'écoutais toujours....

— Mais rien !... Autour de moi le silence le plus profond... un silence qui me faisait trembler tant il me paraissait lugubre....

— Tout à coup, pourtant, le bruit d'un pas se fit entendre, et comme je venais de me remettre à marcher du côté de la maison, je me trouvai au tournant d'une allée, en face de Pierre.

— Mademoiselle vient pour voir M. le comte ? me dit-il d'une voix si grave que mes appréhensions redoublèrent.

— Oui, Pierre.

— M. le comte est absent, mais si mademoiselle veut bien l'attendre, peut-être ne tardera-t-il pas à rentrer....

— Merci, dis-je. Mais Mme Clotilde... mais la petite Suzanne ?... Elles sont bien ici, n'est-ce pas ?... Je puis bien les voir ?

— Et je n'avais pas achevé, que j'eus un cri sourd.

— Pierre s'était brusquement redressé, puis était resté immobile, évitant mon regard.

— Mme Clotilde ? finit-il par balbutier. Ah ! oui, mademoiselle, ne sait pas... Mme Clotilde... la petite Suzanne....

— Eh bien ! lui criai-je, en voyant qu'il détournait la tête.

— La petite Suzanne n'est plus ici, mademoiselle....

— Plus ici !

— Perdue !

— Suzanne !

— Et sa mère... Mme Clotilde....

— Où est-elle ?... Parlez donc !

— Là !... Morte !

— Morte !

— Oh ! taisez-vous !... Et si voulez la voir....

— Oui, Pierre... Oui, la voir !... Oh ! c'est donc vrai !... Clotilde....

— Venez !...

— Puis, m'ayant fait signe de le suivre, il marcha rapidement devant moi.

— L'horrible nouvelle que je venais d'apprendre m'avait remplie d'épouvante, remplie de vertige.

— Morte, Clotilde !

— Et je croyais encore faire, tout éveillée, un rêve affreux, quand Pierre, ayant ouvert une porte, je sentis tout mon sang se glacer dans mes veines.

— Clotilde était devant moi, rigide et glacée... Sous la tremblante

clarté des cierges, son visage m'apparaissait d'une pâleur effrayante...

— Hélas ! j'étais venue trop tard !... Le crime était commis !... Le bandit de Guérande avait tué notre pauvre amie !

— Et, la gorge pleine de sanglots et de plus en plus épouvantée, je tombai à genoux devant elle, je priai pour cette martyre....

— Car c'était bien, je n'en pouvais douter, l'enlèvement de sa fille, la disparition de son enfant qui l'avait soudain frondroyée.

— Et cette pensée était pour moi une véritable torture, un véritable supplice... Cette pensée m'emplissait de remords comme si j'avais été la complice de ce crime atroce.

— Pourquoi n'as-tu pas parlé ? me disais-je en courbant la tête malgré moi, comme si j'avais été coupable ; comme si au lieu d'avoir été la prisonnière de mon père, j'avais été libre d'accourir, libre d'agir....

— Mais une autre pensée du moins me console un peu : c'est que, s'il m'a été impossible de venir au secours de la petite Suzanne, je vous aurai donné le moyen de la retrouver... c'est que, s'il m'a été impossible de sauver Clotilde, je vous aurai donné le moyen de la venger.

— Adieu, monsieur le comte. Je vous dis "adieu" et non "au revoir", car mes mauvais pressentiments me reprennent... Si, tout à l'heure, je ne m'étais point trompée !... si j'avais été espionnée et suivie !... si mon père savait que je suis venue chez vous !...

— Oh ! je tremble !... Oui, adieu !... Mais, de loin comme de près, je serai toujours fière de me dire votre amie....

Et la jeune fille signa : "ADRIENNE DE CHANCEL."

Puis, sa lettre glissée dans une enveloppe, elle écrivit rapidement la suscription :

"Pour Monsieur le comte de Belleruche," et se leva.

— Maurice ! dit-elle.

— Tante ?

— Je te laisse cette lettre pour M. le comte....

— Bien, tante.

— Et maintenant, embrasse-moi... embrasse-moi, encore, mon cher petit Maurice ! ajouta la jeune fille en serrant avec force l'enfant dans ses bras. Adieu !... Adieu !

— Adieu ?... Pourquoi me dis-tu adieu ? s'écria le fils d'Yvonne qui venait de tressaillir. Et pourquoi me regardes-tu si longuement, si tristement ?... Et pourquoi pleures-tu quand tu m'embrasses ?... Oh ! je veux tout savoir... il faut tout me dire... Est-ce que tu ne reviendras pas ?...

— Si, Maurice, si, je reviendrai....

— Bien vrai ?

— Je te le jure !

Mais l'enfant, tout saisi, l'enfant, dont les yeux venaient de s'emplir de nouvelles larmes, secoua brusquement la tête.

— Oh ! non, tu me caches quelque chose... tu me fais peur ! reprit-il en se cramponnant à Adrienne. Adieu !... Tu viens de me dire adieu !... Et ta voix tremblait ! Et tu avais des larmes dans les yeux !...

— Tu t'es trompé....

— Oh ! ne mens pas, tante ! Tiens ! tu pleures encore !... tu ne peux pas me parler sans pleurer !... Qu'est-ce donc ?... Pourquoi souffres-tu ?... Oh ! parle, parle, petite tante, je t'en supplie !...

— C'est à cause d'elle, fit la jeune fille d'une voix sourde.

— A cause de Mme Clotilde ?

— Oui, mon enfant, oui, voilà pourquoi je suis si triste... pourquoi je ne puis m'empêcher de pleurer....

— Oh ! tu l'aimais bien et elle t'aimait bien aussi, c'est vrai ! dit vivement le petit Maurice. Mais, à présent, ce n'est pas à cause d'elle que tu pleures, je le sens bien....

Puis, après un court silence :

— C'est à cause de lui, n'est-ce pas ? ajouta-t-il à voix très basse.

— De lui ?

— De grand-père ?

Adrienne avait tressailli.

— Oh ! tu vois bien !... tu vois bien que j'ai deviné ! s'écria l'enfant avec l'accent de la plus profonde douleur. Oh ! oui, c'est lui qui te rend malheureuse aussi... malheureuse comme l'était ma mère !... Oui, c'est lui qui sait peut-être que tu me revois... qui sait peut-être que tu m'aimes et qui ne le veut pas !

De lourds sanglots venaient de l'interrompre, et c'était en vain que la jeune fille, qui s'était accroupie devant lui et qui, de nouveau, le serrait dans ses bras, cherchait à le calmer, à le consoler.

— Non, non, mon petit Maurice, ne crois pas cela... Non, rien ne pourrait me séparer de toi... rien au monde, je te le jure !

— Oh ! lui le pourrait ! s'écria l'enfant d'une voix déchirante. Et peut-être même à cette heure, sais-tu déjà que tu ne reviendras plus... que je ne te reverrai plus !...

— Maurice !

— Et voilà, sans doute, ce que tu viens d'écrire à M. de Belleruche... Tu lui fais tes adieux !... Et si, tout à l'heure, tu me serais avec tant de force contre ton cœur... si tu me donnais de si

Longs baisers et si mes joues étaient mouillées de tes larmes, c'était pour me dire aussi adieu à mon tour !...

— Non ! non !... ne sanglote pas ainsi !... Je t'en supplie !...

— Oh ! tiens, vois-tu, je voudrais être mort !

— Maurice !

— Je voudrais être resté là-bas, sur la route où Pierre et Louis m'ont ramassé !... Car du moins je n'endurerais plus tout ce que j'endure... je ne souffrirais plus tout ce que je souffre !...

— Et ta mère, Maurice ! s'écria Adrienne. Pense à ta mère !...

— Ma mère ! fit vivement l'enfant d'une voix sombre, tandis que son regard étincelait. C'est lui aussi qui me l'a prise !... c'est à cause de lui aussi que je n'en ai plus !...

— Ma mère ! c'est lui qui me l'a volée et qui me l'a tuée !... Lui et l'autre !... lui et cet homme que je hais bien aussi !

Et ses petits poings crispés, la face toute blanche, il avait dit ces derniers mots avec un tel accent qu'Adrienne n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

— Orphelin !... je suis orphelin ! reprit-il vivement et avec plus en plus d'amertume. Ma mère est folle... ma mère a oublié jusqu'à mon nom... et si je la revoyais et que je cours à elle, au lieu de me répondre à mes caresses, elle me repousserait comme elle m'a déjà repoussé, et elle me crierait encore ces mots qui m'ont tant fait de mal :

— Je ne te connais pas !... Qui donc es-tu ?

— Mon enfant !... mon enfant ! supplia Adrienne. Ne te décourage pas... espère toujours !...

— Et mon père est un misérable, poursuivit-il en devenant plus pâle encore, un bandit qui nous a volé tout notre bonheur et toute notre joie !...

Et, cachant brusquement sa tête dans ses mains, il eut un cri si poignant, si déchirant, qu'Adrienne en pâlit d'effroi.

Elle se jeta sur lui, l'accabla encore de ses baisers et de ses caresses ; puis, lui essuyant doucement son visage tout inondé de larmes :

— Maurice, dit-elle, la voix très sourde, toute tremblante ; Maurice, rappelle-toi les dernières paroles que ma sœur, que ta pauvre mère t'adressait le jour où elle a failli mourir... le jour où, après avoir ôté ma robe blanche de mariée, cette robe que d'autres portent avec tant de bonheur et que je portais, moi, avec tant de tristesse, je vous ai retrouvés dans votre petite chambre de la rue Montmartre !...

Ne te disait-elle pas, dans ce dernier adieu qu'elle croyait te faire, — c'est toi qui me l'a répété : "Quoi qu'il arrive, sois toujours loyal et courageux ?"

— Oui, tante, fit le fils d'Yvonne entre deux sanglots.

— Eh bien ! mon enfant ! eh bien ! mon petit Maurice, c'est le moment d'avoir du courage... le moment d'être fort... le moment de t'élever au-dessus de ton âge !...

— Oh ! je sais bien ce que tu me répondras, ajouta plus vivement la jeune fille en s'apercevant qu'il venait de faire un mouvement pour l'interrompre. Tu me diras que jusqu'à présent tu as toujours suivi ce conseil, que jusqu'à présent tu as toujours obéi à ta mère, mais qu'aujourd'hui, tu es à bout de force parce que tu es à bout d'espérance !...

— Oui, c'est vrai ! c'est vrai ! s'écria douloureusement l'enfant.

— Eh bien ! mon petit Maurice, c'est ce qu'il ne faut pas... Comme je te le disais tout à l'heure, il faut toujours espérer... toujours croire en des jours plus beaux... en un meilleur... Et si je pouvais te parler de moi !...

— Tu souffres aussi ! s'écria-t-il en lui jetant ses bras autour du cou.

— Oh ! oui, je souffre aussi cruellement, je te le jure ! dit la jeune fille avec un long soupir. Je souffre d'abord à cause de ma sœur que j'aime... de ma pauvre sœur si malheureuse et si terriblement éprouvée... Mais j'ai aussi d'autres chagrins, d'autres peines, d'autres douleurs !...

— Dis-les-moi, je te consolerais ! s'écria naïvement l'enfant.

— Non, tu ne pourrais rien pour moi... Et bien, cependant, à mes heures les plus douloureuses... dans mes moments les plus sombres... je ne veux pas encore désespérer... je ne veux pas encore douter de la justice de Dieu... je ne veux pas encore croire qu'un jour ne viendra pas où, dans la joie d'une existence nouvelle, je pourrai oublier le passé et être heureuse enfin !

— Espère donc... espère comme moi, et sèche tes yeux... Ton Adrienne que tu aimes !...

— Oh ! oui, de toute mon âme !...

— Et qui t'adore !...

— Chère tante !... Oh ! ce mot là me rend toute ma force, tout mon courage !

— Ton Adrienne ne t'oubliera pas... ne t'abandonnera pas... Allons, encore un baiser, et je me sauve !... C'est l'heure !...

Et pendant un long moment, la jeune fille et l'enfant restèrent encore dans les bras l'un de l'autre.

Enfin, se dégageant :

— Au revoir !... au revoir, Maurice !... A bientôt ! lui cria-t-elle pour achever de le rassurer.

Puis, comme un éclair, elle disparut.

Mais avant de partir, elle voulut revoir une dernière fois celle qui avait été son amie... elle voulut dire un suprême, un éternel adieu à Clotilde.

Elle rentra donc dans la chambre où Mme François priait en gardant la mère de Suzanne... Doucement, elle s'avança vers le lit, se pencha sur celle qu'elle croyait morte, et, posant ses lèvres sur son front qui avait la froideur du marbre :

— Adieu, amie !... adieu !... adieu ! murmura-t-elle. Je ne pourrai t'accompagner à ta dernière demeure, mais ma pensée ira souvent vers toi... mais ton souvenir restera toujours dans mon cœur... Et cette profonde affection que j'avais pour toi, je la porterai sur elle que je tâcherai d'aimer davantage encore... je la porterai sur ta chère petite Suzanne, que j'essaierai de consoler... sur ta chère petite Suzanne pour qui je deviendrai une sœur aînée... une sœur dévouée, je t'en fais ici le serment !... Adieu !... Dors en paix !

Et, sans dire un mot, la jeune fille serra longuement la main de Mme François, puis sortit.

Deux minutes après, le fiacre qui l'avait amenée reprenait, dans un galop rapide, le chemin de Paris.

Toute brisée d'émotion, Adrienne s'était blottie dans un coin, et les bras croisés, la tête tombée sur la poitrine, elle songeait !...

Elle songeait à Clotilde si livide, à Clotilde si saisissante avec cet étrange regard qui semblait vous suivre !...

Elle songeait à la petite Suzanne qui, à cette heure, se débattait entre les mains de l'infâme de Guérande... à la petite Suzanne qui, bientôt, allait hurler de désespoir et de terreur, là-bas, entre les sombres murailles du sinistre château de Morgoff !...

Elle songeait enfin à Maurice, un autre petit martyr aussi... à Maurice, dont la navrante douleur lui avait fait tant de mal.

Puis, soudain, elle frissonna.

Son regard venait par hasard, de se porter sur la route et elle avait reconnu l'endroit où, tout à l'heure, le fiacre qui avait semblé la suivre, le fiacre qui lui avait paru si mystérieux s'était tout à coup éclipé.

Et alors, dans l'appréhension de son retour, elle se mit à trembler comme une feuille.

— Si c'était lui !... si c'était lui ! se disait-elle en voyant passer devant ses yeux le visage si sombre et si terrible du baron de Chancel.

Et, par un mouvement instinctif, elle venait de se pencher à la portière et de sonder la route derrière elle.

Pourquoi une peur plus grande venait-elle tout à coup de la saisir ?

Pourquoi éprouvait-elle tout à coup, comme si un grand danger la menaçait, cet affreux serrement de cœur qui l'empêchait de respirer ?

Elle n'aurait pu le dire, mais c'était un insurmontable effroi qui, de plus en plus, s'emparait d'elle quand brusquement, elle se rejeta en arrière, toute blême, les yeux pleins d'effroi.

Au tournant d'une rue, et surgissant soudain comme s'il avait guetté son passage, le fiacre mystérieux venait de reparaitre !

Et, comme tout à l'heure, il courait derrière elle !... Et, comme tout à l'heure, il suivait le même chemin qu'elle !...

Adrienne s'était laissée tomber sur les coussins, plus blanche qu'une morte... Un nuage lui passa devant les yeux... Elle crut qu'elle allait s'évanouir !...

— Oh ! non, ce n'était pas là une simple coïncidence, un simple hasard, une rencontre !...

Non ! non ! il y avait bien, dans cette voiture aux allures si étranges, dans cette voiture qu'elle venait de retrouver courant encore sur ces traces, quelqu'un qui l'avait épiée, quelqu'un qui l'avait espionnée !...

Le baron de Chancel !

Oui, c'était lui !... ce ne pouvait être que lui !...

Et la jeune fille frémissait à la pensée de ce qui allait se passer quand elle rentrerait à l'hôtel qu'ils se retrouveraient tous les deux face à face !...

Que lui dirait-elle ?

Comment se défendrait-elle ?

Mentir ?

Elle ne le pourrait même pas !

Car il savait tout !... car, au premier mot qu'elle voudrait dire, il lui crierait :

— Vous sortez de chez mon ennemi !... de chez l'homme que je hais et que j'exècre le plus au monde !... vous sortez de chez le comte de Belleruche !

Et alors, que n'aurait-elle pas à craindre de sa colère !... que n'aurait-elle pas à redouter de sa fureur !

Cependant la voiture d'Adrienne roulait toujours très rapidement !...

Et l'autre aussi toujours roulait... toujours la suivait !...

Pour vous guérir, fortifier et garantir contre les maladies de poitrine, etc.,

Prenez le VIN DE PIN PARFUMÉ

Célèbre Produit Français couronné par l'Académie de Paris et toutes les Grandes Expositions.

Pendant ce temps, on se rapprochait de l'avenue Gabriel, c'est-à-dire de l'hôtel du baron.

La station où la jeune fille devait s'arrêter n'était plus qu'à quelques minutes de là...

Dans quelques minutes, il lui faudrait descendre... et descendre quand le fiacre mystérieux passerait si près d'elle qu'il la frôlerait!

La tête perdue, pleine de terreur, redoutant de voir son père surgir en face d'elle à ce moment-là, Adrienne se demandait avec angoisse ce qu'elle devait faire, si elle ne devait pas continuer sa course dans l'espoir que cette voiture qui s'attachait à ses pas l'abandonnerait enfin, quand, voulant l'épier encore, elle ne la vit plus!

Alors, Adrienne respira...

Un doute lui vint qui la remplait de joie... Il lui sembla que son père n'aurait pas ainsi renoncé à sa poursuite, et qu'il eût été jusqu'au bout avec elle enfin de pouvoir mieux la confondre...

Et sa voiture s'étant enfin arrêtée, ce fut le cœur un peu moins lourd qu'elle prit le chemin de l'hôtel.

Pourtant, comme elle en approchait... comme elle n'avait plus que quelques pas à faire pour entrer dans la cour, une nouvelle défaillance la saisit, et elle sentit son front pâlir, ses genoux trembler.

La cour était déserte... l'hôtel profondément silencieux...

Toute chancelante, elle arriva enfin chez elle...

Elle se laissa tomber dans un fauteuil et tâcha de se remettre.

— Comme je suis défaite! murmura-t-elle en s'apercevant par hasard dans une glace.

Et, pendant quelques minutes, elle demeura immobile, l'oreille tendue, guettant si elle n'entendait rien... comme c'était toujours le même lourd silence autour d'elle:

— Il n'est pas encore rentré, pensa-t-elle.

Mais, soudain, elle fut debout d'un bond.

La porte venait de s'ouvrir avec une extrême violence, et livide, les yeux flamboyants, terrible, le baron de Chancel s'était dressé sur le seuil.

— Misérable!... Misérable! cria-t-il la voix étranglée. D'où venez-vous?

Et rugissant de colère, fou de rage, il allait se ruer sur sa fille, lorsqu'il recula, tout saisi.

Un cri déchirant avait retenti, et plus froide qu'un cadavre, évanouie, morte peut-être, Adrienne s'était abattue à ses pieds!

XXVII. — L'HORRIBLE ÉTREINTE

Toute cette journée-là, le marquis de Prades l'avait passée à Paris, et ce n'était que fort avant dans la nuit qu'il avait enfin regagné sa maison de Fontenay-sous-Bois.

Mais c'était en vain qu'il avait cherché à s'étourdir en reprenant pour quelques heures ses habitudes de viveur; en vain qu'il avait voulu chasser de son esprit la pensée de la petite Suzanne et de Clotilde.

A chaque instant elles se dressaient devant lui, l'enfant si pâle qu'elle ressemblait à une morte quand de Guérande l'avait emportée toute endormie; la mère si effrayante et si tragique dans sa douleur, qu'il ne pouvait s'empêcher d'en frissonner encore.

— Maintenant que va-t-il arriver?... Maintenant comment tout cela va-t-il finir?

Telle était la question qu'il ne cessait de se poser... telle était la pensée fixe qui ne cessait de le hanter.

Aussi, comme il venait de rentrer, tout pâle de fatigue et à demi-ivre, son premier soin fut-il de chercher, parmi les quelques lettres qui lui étaient parvenues pendant son absence, s'il ne trouverait pas celle qu'il attendait... celle que Clotilde lui avait annoncée en le quittant... une lettre l'invitant à passer sans retard chez le procureur de la République ou le juge d'instruction...

Et sa surprise fut grande:

— Rien! fit-il.

Puis, de plus en plus étonné, il ajouta au bout d'un moment:

— Qu'est-ce que cela signifie?... Pourquoi ce silence?... Étrange!

Et les mains appuyées sur la table, il fouillait encore du regard dans le tas de lettres, quand, soudain, il pâlit.

— Ah! voici du nouveau-t-il. Une lettre du comte... une lettre de M. de Belleruche!... Oh! alors, tout s'explique... C'est à lui qu'elle s'est adressée et que je vais avoir affaire... Voyons donc!

Et s'emparant d'une lettre dont la large enveloppe blanche portait, en effet, les armes et la devise du comte, il l'ouvrit nerveusement.

Mais brusquement, son visage, très soucieux et très sombre, s'éclaircit et prit une nouvelle expression de surprise.

— Ah! ça! ai-je mal lu? murmura-t-il encore. Pas un mot de Clo-

tilde... pas le moindre allusion à la petite Suzanne... Une lettre très courtoise... presque amicale... Mais oui!

Et il relut à voix haute:

" Mon cher marquis,

" Voulez-vous me permettre de vous demander, dans une circonstance des plus graves, un service que je ne solliciterais qu'avec regret d'un autre?

" Si, comme j'en suis convaincu, je puis compter sur votre obligeance je vous attendrai demain matin, entre dix et onze heures.

" Pardonnez-moi d'en user aussi familièrement avec vous, et veuillez me croire toujours,

" Votre bien dévoué,

" COMTE DE BELLEROUCHE."

Et toujours la lettre sous les yeux, le marquis s'interrogeait, cherchait à comprendre.

Quelle pouvait bien être cette circonstance des plus graves dont lui parlait le comte?... Quel était donc ce service qu'il lui demanderait de préférence à un autre?

Et maintenant, étendu sur un canapé, car il était mort de fatigue, de Prades, les yeux fermés, réfléchissait encore.

Et, tout à coup, il tressaillit légèrement, car il croyait avoir trouvé le mot de cette énigme.

— Oui, c'est cela!... ce ne peut-être que cela! se dit-il. Circonstance grave!... Une affaire d'honneur... Le comte se bat et il a compté sur moi pour être un de ses témoins... Oui, oui, plus j'y pense, plus je suis convaincu que ce n'est pas autre chose... Et si le comte s'adresse à moi quand il a tant d'amis, c'est que, sans doute, l'affaire est pressée... la rencontre imminente... et que je suis son voisin.

Puis, réfléchissant toujours:

— Mais de Clotilde, mais de la petite Suzanne, non, non, ce n'est pas d'elles qu'il s'agit, reprit le marquis. Oh! si Clotilde avait parlé, si elle l'avait chargé de sa défense, je le connais!... Il ne m'aurait pas écrit cette lettre si courtoise... il ne m'aurait pas attiré dans un piège... Mais il n'aurait fait qu'un bond pour venir à moi... Non! non! de ce côté-là, je puis être tranquille... Dormons!

Il se retourna du côté du mur, de nouveau ferma les yeux; puis, au bout de quelques minutes, s'endormit en effet.

Mais ce n'était point du calme sommeil de l'honnête homme dont la conscience est tranquille.

Très pâle, les lèvres agitées d'un tremblement nerveux, il avait parfois de brusques frissons, de violents soubresauts, tandis que des cris rauques et inarticulés s'échappaient de sa bouche entr'ouverte.

Car le souvenir de son crime, qui ne l'avait pas quitté une minute, lui revenant encore avec plus de force peut-être, il était en proie à des cauchemars terribles et qui le remplissaient d'épouvante... à des cauchemars qui lui mettaient sur la poitrine un poids énorme, lui arrachaient des cris, et contre lesquels il cherchait vainement à se défendre...

Il dormit de ce sommeil plein de fièvre, de ce lourd sommeil plein de remords, pendant environ deux heures. Puis, comme le jour venait de paraître, brusquement il se dressa sur son séant, l'air hébété, l'œil hagard.

Et blême, défait, tout frissonnant, il cherchait, fouillait partout autour de lui.

Était-il bien seul?

Clotilde n'était-elle pas là... ou plutôt son ombre, son spectre, son fantôme?

— Ah! je suis fou!... je suis fou! murmura-t-il enfin en passant la main sur son front tout inondé de sueur. Mais aussi quel étrange, quel horrible songe je viens d'avoir!... Clotilde...

Il venait de baisser la voix, comme s'il n'osait plus prononcer ce nom-là. Et, doucement, après avoir encore fouillé d'un regard inquiet, d'un regard peureux dans la chambre:

— Clotilde morte... et morte frappée par moi! reprit-il. Clotilde m'apparaissant dans les plis d'un suaire, et, soudain, se réveillant, ressuscitant pour me demander encore sa fille... pour me demander encore Suzanne!...

" Ah! oui, quel songe atroce, affreux!... Et j'ai froid!... Je grelotte!... C'est la fièvre!..."

Il venait de se lever, très las, puis de se diriger vers la fenêtre qu'il ouvrit toute grande.

Et, lourdement accoudé sur le balcon, respirant avec effort l'air frais qui montait du jardin, sa pensée revenait toujours, malgré lui, vers Clotilde... vers Clotilde dont il voyait toujours le désespoir et dont il entendait toujours les menaces, quand, soudain, il tressaillit, plus livide encore.

Un tintement très lent, très sourd, venait tout à coup de se faire entendre.

C'était le glas qui recommençait... le glas qui jetait encore ses sanglots funèbres...

De Prades s'était redressé et, de plus en plus saisi, écoutait.

Encore sous le coup de l'émotion que lui avait fait éprouver le

rêve si sombre, le rêve si tragique qu'il venait de faire, cette sonnerie de mort achevait de le remplir d'effroi...

—Le glas ! murmura-t-il. Oui, c'est le glas !... Qui donc est mort ?...

Et un grand frisson le traversa, son cœur cessa de battre, il eut peur !

Ne venait-il pas de voir se dresser, en face de lui, le fantôme de la mère de Suzanne...

Est-ce que ce rêve était un avertissement ?

Est-ce qu'elle était morte, en effet, morte de chagrin et de douleur... et ces cloches sonnaient-elles pour elle... ce glas annonçait-il ses funérailles ?

Un vertige le prit, puis une immense épouvante...

Car si c'était elle qui était morte... car si c'était pour elle que ce glas, qu'il ne pouvait entendre sans frissonner de plus en plus, demandait des prières, n'était-ce pas lui son meurtrier ?... n'était-ce pas lui son assassin ?

—Oh ! je l'avais bien dit ! s'écria-t-il tout haut, je l'avais bien dit : un pareil coup peut la tuer !

Et il était dans une telle anxiété qu'il allait sortir, courir aux nouvelles, tâcher de savoir pour qui ces cloches pleuraient et sanglotaient ainsi, quand il aperçut son jardinier passer à quelques pas de lui.

Il l'appela.

Et sa voix avait un accent si étrange et son visage une expression si saisissante que le jardinier le regarda tout surpris.

—Monsieur le marquis m'appelle ? fit-il en se rapprochant vivement de la fenêtre.

—Oui. Vous entendez ?

—Oui, monsieur.

—C'est bien le glas ?

—Oui, monsieur... Il sonne ainsi depuis hier l'après-midi.

—Depuis hier !

—Oui, monsieur. Et ce n'est pas gai.

—Qui donc est mort à Fontenay ? fit, la voix plus sourde, le marquis.

—Je ne sais pas, monsieur.

—Vous ne l'avez pas entendu dire ?

—Non monsieur. Tout ce que je sais, c'est que l'on carillonne rudement !... Écoutez !... Voilà que ça redouble !... Oh ! pour sûr, ce sera un bel enterrement !

Et, de son pas traînant, le jardinier disparut au détour d'une allée.

Le marquis venait de refermer sa fenêtre, pour tâcher de ne plus entendre ce glas lugubre, ce glas dont chaque sanglot le faisait tressaillir.

Mais il l'entendait quand même, plus sourd et plus lointain, mais peut-être plus lugubre et plus sinistre encore.

Et pendant longtemps, il se promena de long en large, la tête basse, de plus en plus fébrile.

Mais, cependant, comme le temps s'écoulait ; comme la demi-ivresse dans laquelle il était plongé tout à l'heure avait fini par se dissiper ; comme avec le jour grandissant, le souvenir de ce cauchemar qui l'avait tant impressionné peu à peu s'effaçait ; comme, enfin, il pouvait reprendre possession de lui-même et mieux penser, mieux réfléchir, il finit non seulement par se rassurer, mais encore par se moquer, par rougir de ses terreurs.

Et, pour se tranquilliser davantage encore, il trouvait des raisons, des arguments.

—Clotilde !... Une étrangère au pays, se disait-il. Pourquoi sonnerait-on le glas pour elle ?... Et puis, s'il s'agissait d'elle, pourquoi M. de Belleruche m'écrirait-il, que me voudrait-il ?... Enfin, dans ce cas-là, ne s'exprimerait-il pas autrement et ne me ferait-il pas connaître la nouvelle ?... Allons, allons, ajouta-t-il en haussant les épaules, décidément j'étais stupide... Un rêve !... Qu'est ce que cela prouve ?

Et, jetant un coup d'œil sur la pendule :

—Quelle heure ! reprit-il. Neuf heures et demie. — Le comte me donne rendez-vous entre dix et onze heures... Il est temps de m'habiller.

Puis, tout en s'habillant lentement, de Prades réfléchissait encore.

Un autre souci à présent venait de le prendre, — le souci de savoir ce qui allait se passer entre Clotilde et lui, si tout à l'heure ils se trouvaient face à face avec le comte.

Mais, cette fois encore, le marquis se rassura, se tranquillisa.

Il était bien certain que Clotilde ne devait pas être en ce moment chez M. de Belleruche... Qu'y aurait-elle fait ?... Mais, affolée, elle avait dû courir à Paris... courir, comme elle l'en avait menacé, vers ceux à qui elle voulait demander justice.

Il ne la rencontrerait donc pas...

Mais, si par hasard, il se trompait... si, par hasard, elle allait surgir devant lui, n'aurait-il pas à craindre encore l'explosion de sa colère, l'explosion de son désespoir ?

Et, si elle l'accusait devant le comte, que dirait-il ?... que répondrait-il, après avoir fait si audacieusement et si cyniquement l'aveu de son crime ?

Cet aveu, pouvait-il le renouveler en présence d'un témoin... en présence de M. de Belleruche !

Non, bien entendu, car alors ce serait le coup manqué, le coup raté... l'enlèvement de la petite Suzanne devenant inutile et ne lui rapportant plus rien...

Car si avec Clotilde il pouvait le prendre de haut... s'il avait pu la torturer tout à son aise, il était bien évident que les choses ne se passeraient pas de même avec le comte de Belleruche.

En face du comte, il ne pourrait plus dire effrontément à la pauvre mère :

—Oui, c'est moi qui vous ai enlevé Suzanne... Oui, je sais où elle est cachée, mais je ne le vous dirai pas... où plutôt je ne vous le dirai qu'à la condition que vous savez... qu'à la condition que vous consentiez enfin à devenir marquise de Prades.

Car, s'il tenait ce langage, le comte qui n'était pas une femme, le comte devant qui s'ouvraient toutes les portes et qui avait à son service les plus hautes et les plus puissantes influences, le comte saurait bien le forcer à parler.

Et alors, encore une fois, non-seulement son crime ne lui rapporterait plus rien, mais encore c'était pour de Guérande et pour lui le châtimement assuré, c'est-à-dire la prison, c'est-à-dire le bagne peut-être !

Si donc ce cas-là, se réalisait... si, contrairement à ses prévisions, il rencontrait là-bas, Clotilde Didier et qu'elle l'accusât, il lui faudrait donc mentir... mentir comme un lâche devant elle !...

Cela serait peut-être un peu dur pour son amour-propre, mais de Prades n'en était plus à avoir de ces délicatesses.

Il mentirait donc... Il rétracterait donc sans sourciller le terrible aveu qu'il avait fait l'autre nuit...

Mais alors que pourrait-il trouver pour se défendre contre l'accusation de Clotilde ?

Comment pourrait-il expliquer qu'elle le chargea de ce crime atroce ?

Il n'en savait rien et il demeurait tout perplexe, tout saisi.

Car, rester chez lui et ne pas répondre à l'appel du comte, n'était pas chose possible, il le comprenait bien...

Alors, quoi ?... Comment se tirerait-il de ce mauvais pas ?

Et il cherchait encore, mais vainement, un moyen, quand, soudain, son front s'éclaira.

—Suis-je bête !... Cette fois encore, je m'effraie trop vite !... Eh bien ! non, non, je crois que si ma déveine me mettait en face de Clotilde, Clotilde ne dirait rien... Clotilde ne parlerait pas !

"Et la preuve, c'est que le comte ne sait rien encore, j'en suis convaincu..."

"Et pourquoi ?... Rien de plus clair !..."

"Clotilde m'a bien menacé de la justice... des foudres du juge d'instruction et du procureur de la République... mais, au fond, je suis bien sûr qu'elle n'y compte guère..."

"Pour l'acquit de sa conscience, elle ira peut-être se plaindre, mais c'est encore vers moi qu'elle reviendra..."

"Et voilà pourquoi le comte ne sait rien !... Et voilà pourquoi, devant lui, elle continuerait de se taire !

"Car, au fond, j'en suis sûr aussi, le seul espoir qu'elle garde, le seul espoir qui lui reste, c'est qu'elle parviendra à m'attendrir et que je finirai par lui rendre Suzanne..."

"Or, dans ces conditions-là, n'a-t-elle pas tout intérêt à ne pas m'accuser... tout intérêt à ne pas gêner et à ne pas empirer les choses ?

"Donc, mon cher de Prades, sois très calme... Tu peux aller sans danger chez le comte de Belleruche !..."

Et, comme nous l'avons dit, le complice du comte de Guérande avait fini par complètement se rassurer, par complètement se tranquilliser.

Le glas jetait bien toujours sur Fontenay ses notes plaintives, ses notes désolées ; mais ce bruit que, quelques instants auparavant, il ne pouvait entendre sans pâlir, ne lui causait plus à présent le moindre trouble, le moindre émoi.

Mais, en revanche, combien il en troublait d'autres... tous ceux qui avaient aimé Clotilde et qui si profondément la regrettaient !

Maurice, qui ne pouvait plus pleurer, restait le visage caché dans ses mains, tout frissonnant à chaque son qui traversait l'air...

Mme François, que son mari venait de quitter, après avoir passé la nuit avec elle auprès de la mère de Suzanne, Mme François aussi tressaillait à chaque coup qui vibrerait.

Enfin, le comte de Belleruche lui-même ne pouvait entendre sans un serrement de cœur ces cloches funèbres qui lui rappelaient à chaque instant, à chaque seconde, la brièveté de la vie, le néant de nos joies, la folie de nos espérances...

—Elle n'est plus... elle n'est plus, celle qui était ton amie, semblaient-elles lui dire. Elle n'est plus, cette jeune femme qui, après avoir tant souffert, croyait enfin avoir trouvé le bonheur...

"Elle n'est plus, et c'est pour elle que nous pleurons, pour elle que nous prions..."

"Oh ! pleure et prie aussi, car, ici-bas, tu ne la reverras plus !

Cette nuit-là, d'ailleurs, le comte ne s'était point couché, et à l'heure où le marquis de Prades rentrait enfin à Fontenay, on aurait pu voir encore, à travers les persiennes closes de sa chambre, filtrer la pâle clarté de sa lampe.

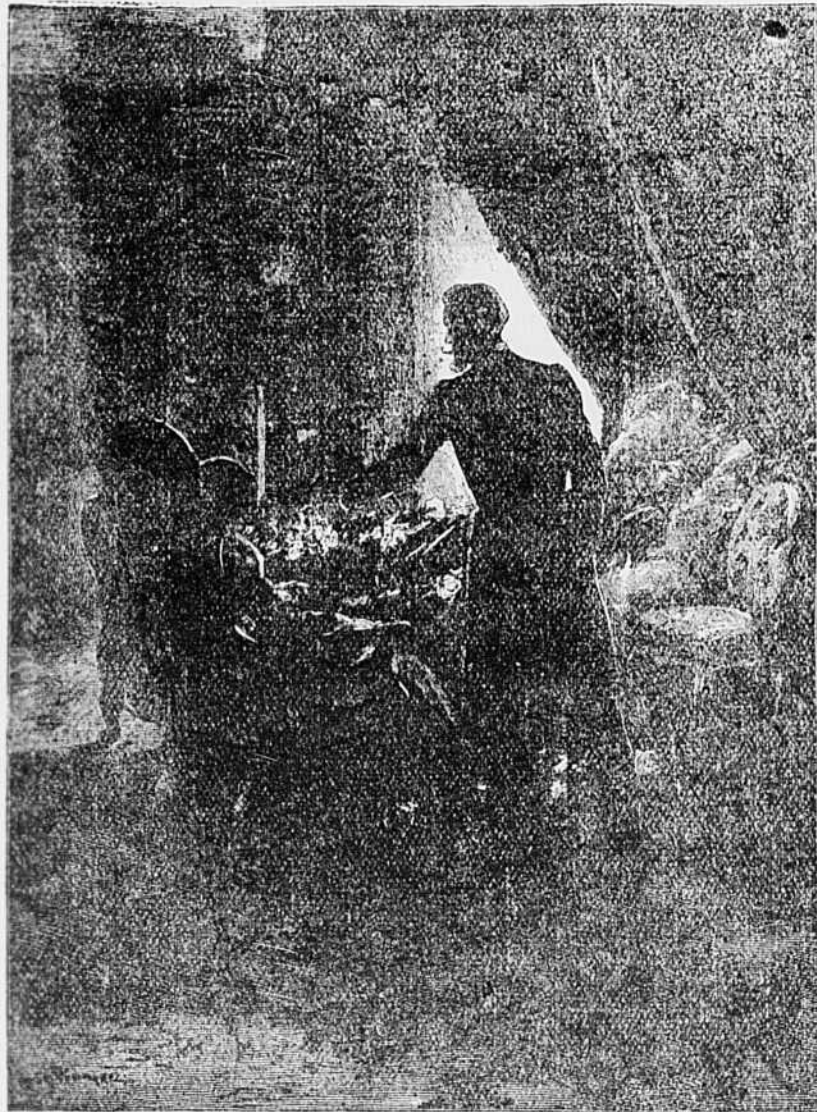
On aurait pu, aussi, le voir marcher, le regard flamboyant et tenant encore dans sa main crispée la lettre d'Adrienne... cette longue lettre qu'il avait lue dix fois au moins et qu'il relisait encore, et qu'il ne pouvait s'empêcher de relire.

Et tantôt se redressant brusquement, son sévère visage encore plus livide et plus pâle, tantôt faisant un geste de menace, un geste terrible, c'était toujours le nom du complice du marquis de Prades... le nom du comte de Guérande qui s'échappait de ses lèvres et qu'il jetait dans un cri plein de rage.

— Lui !... encore lui ! criait-il tout haut. Je trouverai donc toujours ce misérable entre moi et ceux que j'aime !... Tous mes chagrins, toutes mes douleurs et tous mes deuils me viendront donc maintenant de lui... me viendront donc maintenant de cet homme !...

En effet, n'était-ce pas cet infâme qui avait perdu l'avenir et brisé la vie d'Yvonne ?

N'était-ce pas lui qu'il l'avait rendue folle par sa déloyauté et son lâche abandon !



Il appela doucement Mme François...

N'était-ce pas lui qui, plus tard, avait aidé à l'enlever de la maison du docteur Laval pour aller la cacher là-bas, au bout du monde, là-bas dans le vieux château de Morgoff où elle achevait d'agoniser et de mourir ?

N'était-ce pas lui qui avait fait le désespoir du petit Maurice et qui avait failli le tuer, le monstre !...

N'était-ce pas grâce à lui que l'existence d'Adrienne n'était plus qu'une affreuse torture et un long supplice ?

N'était-ce pas lui, enfin, qui avait volé la petite Suzanne, et qui avait assassiné sa pauvre mère... la pauvre femme dont en ce moment le glas sonnait !...

Et le comte de Belleruche de plus en plus livide, de plus en plus frémissant, écoutait sonner les cloches funèbres, les cloches lugubres.

Mais il ne reconnaissait plus leur voix... Mais il lui semblait qu'elles n'étaient plus maintenant aussi plaintives, aussi explorées, aussi suppliantes...

Tout à l'heure, chacun de leurs sanglots semblait lui dire : "Prie pour Clotilde !... Prie pour cette amie que la mort vient de prendre !"

Maintenant elles semblaient lui crier : "Venge-la !... Châtie cet infâme !... Ne laisse pas tant de crimes impunis !"

— Oh ! oui, je la vengerai ! s'écria le comte avec un visage effrayant. Oh ! oui, je te le jure, cet homme, je le trouverai... cet homme me payera tout ce qu'il me doit !...

Et longtemps, le front très sombre, le comte de Belleruche laissa sa pensée fixée sur de Guérande, et ce qu'il se demandait à présent — ce que, d'ailleurs, depuis qu'il avait lu la lettre d'Adrienne, il s'était déjà demandé bien des fois, — c'était l'intérêt que cet homme avait pu avoir à faire disparaître la petite Suzanne.

Dans l'enlèvement d'Yvonne, son rôle se comprenait, car Yvonne était pour lui un remords et un obstacle.

Mais pourquoi avait-il enlevé Suzanne ?... Pourquoi avait-il voulu faire disparaître cet enfant qu'il ne connaissait pas ?

— Jamais Clotilde, se disait-il, n'a prononcé une seule fois le nom de ce misérable... Jamais, dans les confidences qu'elle m'a faites, elle n'a laissé échapper sur lui le moindre mot, la moindre allusion... Elle ne le connaissait donc pas, j'en suis sûr... Alors, quel était donc le but de ce bandit ?... Pour le compte de qui travaillait-il ?... Pour quel complice ?... Car il en a un...

Et, brusquement, tout saisi, le comte se dressa.

— Le père : s'écria-t-il, oui, le père de Suzanne !...

"Oh ! le docteur avait raison... le docteur avait bien deviné ! reprit-il au bout d'un moment... Oui, le drame s'est bien passé, s'est bien accompli ainsi qu'il le disait..."

"Oui, ce lâche qui, jadis, avait abandonné Clotilde, en la sachant devenue millionnaire, a voulu la forcer à un mariage qu'elle repoussait avec indignation, avec horreur... Et c'est alors que pour vaincre sa résistance, cet homme a eu cette idée-là... l'idée de lui voler son enfant pour arriver à lui voler sa fortune..."

"Oh ! oui, maintenant je comprends... maintenant, j'en suis de plus en plus convaincu, le docteur ne se trompait pas."

"Et la preuve... la preuve, la voilà !..."

Et s'emparant vivement de la lettre d'Adrienne qu'il avait posée sur sa table, M. de Belleruche en relut à voix haute ce passage :

"Cette femme est riche, très riche, plusieurs fois millionnaire ! s'écria le comte que l'attitude de son père évidemment encourageait. Le seul moyen d'en venir à bout, c'est ce que je viens de vous dire. Et maintenant que vous connaissez mon plan, qu'en dites-vous ?"

— *Le seul moyen d'en venir à bout !...* Ainsi s'était exprimé ce de Guérande, reprit M. de Belleruche. C'est clair ! Aucun doute ne peut subsister. Voilà l'aveu du complot !... Oui, celui pour le compte duquel agissait ce misérable, c'est bien le père de Suzanne...

Puis, après un instant :

— Le père de Suzanne ? fit-il tout pensif. Ce marquis de Prades ? Peut-être ! Tous mes pressentiments me disent que c'est lui ! Viendra-t-il ?

En ce moment, neuf coups sonnèrent à la pendule.

— Encore une heure à attendre ! reprit le comte.

"S'il ne vient pas... s'il trouve un prétexte pour se dérober au rendez-vous que je lui donne, les soupçons que j'ai sur lui ne feront que se fortifier davantage encore, car alors n'aurai-je pas le droit de penser qu'il a eu peur de se trouver en face de Clotilde... ou bien que, sachant déjà que, grâce à lui, la malheureuse femme est morte, il a tremblé de se voir devant son cadavre ?"

"Et s'il vient, mes soupçons tomberont-ils pour cela ? Non, certes ! Car s'il est l'homme que je suppose, car s'il est le bandit que je crois, il doit avoir une fière audace, un fier aplomb !"

"Mais je le confronterai avec elle !... Mais je lui mettrai sous les yeux son cadavre !... Mais si fort et si maître de lui qu'il puisse être, je saurai bien lui arracher la vérité que je veux, la vérité qu'il me faut pour le châtier, lui, et pour châtier l'autre !..."

Puis, très pâle et les bras croisés :

— Et si pourtant je me trompais ? se dit-il en secouant lentement la tête. Si, malgré tous mes pressentiments, j'accusais injustement cet homme ?... Si, enfin, après cette confrontation que je vais lui faire subir, je n'apprenais rien... si je restais toujours dans la même incertitude et le même doute ?

"Oh ! alors, s'écria-t-il, l'œil plein d'éclairs, la vérité, je la saurais par ce de Guérande !... par ce de Guérande que je n'aurais pas à chercher longtemps pour le découvrir !... par ce de Guérande que je saurais bien forcer à parler !..."

Le comte se promena pendant un moment de plus en plus absorbé, de plus en plus songeur : puis, tout à coup, il s'arrêta, regarda l'heure.

— Neuf heures trente-cinq ! murmura-t-il. Le moment approche.

Il mit dans sa poche la lettre d'Adrienne et sortit.

Il se dirigea tout droit vers la chambre de Clotilde.

Assise au pied du lit, Mme François, brisée d'émotion et de fatigue, semblait assoupie.

Il l'appela doucement :

— Mme François !

Aussitôt la blanchisseuse releva la tête.

— J'attends la visite du marquis de Prades dit M. de Belleruche.

— La visite du marquis de Prades ! s'écria-t-elle en le regardant avec surprise.

— Dans une demi-heure, une heure au plus tard, il sera ici.

— Le marquis !

— Oui, madame François. Je veux le voir... lui parler... Vous me comprenez ?

— Oui, monsieur le comte.

— Je désire donc être seul à ce moment-là auprès de Clotilde... seul dans cette chambre où, d'après mes ordres, on l'introduira dès qu'il arrivera...

— Bien, monsieur le comte.

— D'ailleurs, ma pauvre femme, reprit vivement M. de Belleruche, vous êtes toute pâle et vous devez avoir besoin d'un peu de repos... Vous devez aussi avoir besoin de vous reconforter un peu... Allez donc voir Pierre et demandez-lui ce qu'il vous faut...

— Je vous remercie, monsieur le comte.

Et Mme François allait se retirer, quand il la rappela.

— Ah ! j'oubliais ! fit-il vivement. Que personne ne se montre... que personne n'entre ici tant que je serai avec le marquis... J'ai bien prévenu Maurice, sans lui donner d'autres explications, mais je vous prierai de le lui rappeler à votre tour...

— Je vais le voir tout de suite, monsieur le comte.

Et M. de Belleruche resta seul dans la chambre de Clotilde.

Sous la lueur des cierges, qui jetaient maintenant de grandes flammes, la chambre semblait prendre un aspect plus saisissant et plus sinistre encore.

D'ailleurs, les persiennes étant closes et les doubles rideaux fermés, aucun rayon de jour ne pouvait y pénétrer, et, seule, cette lumière funèbre l'éclairait.

Après être demeuré quelques secondes immobile, le comte s'était rapproché de Clotilde, et comme il venait de se pencher et de fixer son regard sur elle, il eut un mouvement de surprise.

— Oh ! c'est étrange ! murmura-il. On ne croirait pas qu'elle est morte, on croirait qu'elle dort !

Car, en effet, après les longues heures qui s'étaient écoulées... après cette longue nuit qui venait de finir, il croyait bien la trouver plus défaite et plus décomposée.

Aussi ne s'était-il approché d'elle qu'avec un profond saisissement, une très grande émotion, se figurant qu'il n'allait plus la reconnaître et que la mort avait dû déjà faire son œuvre.

Et, à sa grande surprise, il la retrouvait encore telle qu'elle lui était apparue dès le premier moment... telle qu'elle lui était apparue quand le petit Maurice, la gorge pleine de sanglots et fou de douleur, était accouru lui annoncer l'horrible nouvelle...

— Son regard même... ce regard qui semble toujours vous suivre, n'est pas plus trouble qu'hier, se disait-il. On dirait qu'elle ne fait que prolonger son sommeil et que, d'un moment à l'autre, elle va se réveiller et vous parler...

Il eut un lourd soupir, un vague geste de désespoir, puis, s'éloignant du lit, pour se rapprocher de la fenêtre, il entre-bâilla doucement les rideaux.

Il avait ainsi devant lui la grande porte de la villa... la porte par laquelle tout à l'heure, bientôt, allait entrer le marquis de Prades. Pierre, du reste, obéissant, était à son poste, c'est-à-dire rôdait déjà dans l'allée principale, de façon à se trouver sur le chemin du marquis, qu'il était chargé de conduire dans la chambre mortuaire.

Et le comte se répétait ce qu'il devait faire, se rappelait le rôle qu'il s'était tracé.

Ce qu'il fallait d'abord, c'est que de Prades ne pût se douter que le rendez-vous qui lui avait été donné était un piège qui lui était tendu. Par conséquent, pour qu'il ne devinât, peut-être, l'arrière-pensée et les soupçons de M. de Belleruche, il fallait donc aussi que celui-ci eût assez d'empire sur lui-même pour lui faire le même accueil et lui montrer le même visage que d'habitude.

— Mon prétexte, d'ailleurs, est excellent, se dit le comte. Il est mon voisin, et cette pauvre femme étant morte chez moi, j'ai pensé qu'il ne refuserait pas de m'accompagner à la mairie et de faire avec moi la déclaration de décès.

— C'est donc un simple service que je lui demande et rien ne peut lui sembler plus naturel.

— Reste cette chambre... cette chambre où il trouvera peut-être étrange qu'on l'introduise...

— Mais cela peut s'expliquer aussi... C'est une bêtise de Pierre, c'est une maladresse commise par mon domestique et dont je m'excuse immédiatement... Oui, de cette manière-là, ceci s'explique encore...

— Et alors...

M. de Belleruche s'interrompit brusquement et jeta, à travers l'entrebâillement des rideaux, un rapide coup d'œil dans le parc.

Il lui semblait avoir aperçu quelqu'un au fond de l'allée.

Mais il s'était trompé.

Personne.

Au surplus, dix heures sonnaient seulement au clocher de Fontenay.

— Alors, oui, reprit-il tandis qu'une flamme étincelait dans ses yeux, s'il est le père de Suzanne et le complice du comte de Gué-

rande, il faudra bien qu'il laisse échapper son secret !... il faudra bien qu'il parle !...

Et il parlera par son saisissement, par son effroi, par son épouvante...

Comment, placé brusquement en face de cette morte qui serait sa victime... jeté brusquement en face du cadavre de cette femme qu'il aurait assassinée... comment n'aurait-il pas un cri, un geste, un regard qui le dénonce ?... C'est impossible !...

Et, de nouveau, il jeta un coup d'œil.

Mais il ne vit que Pierre, qui allait et venait, épiant, sans avoir l'air, l'arrivée du marquis.

Alors, les yeux toujours fixés au dehors, le comte continua de réfléchir.

— Il ne doit pas tarder beaucoup maintenant, se disait-il : peut-être même va-t-il surgir dans quelques secondes... Mais il va me falloir avoir beaucoup d'habileté et de sang-froid... il faudra que rien de ce qui pourra se passer en lui ne m'échappe... Et rien ne m'échappera, j'en réponds !... Pas un muscle de son visage ne tressaillira... pas une émotion ne le troublera, sans que je le voie, sans que je m'en rende compte !...

Et qui sait ?... oui, qui sait, s'il est bien le père de Suzanne, si je ne trouverai pas le moyen de le faire se trahir... le moyen de faire jaillir de sa bouche un mot, un seul mot qui soit un aveu ?

Et, son regard s'allumant en éclair :

— Oh ! alors, fit-il en s'oubliant jusqu'à parler presque à voix haute, oh ! alors il ne s'agirait plus de savoir de lui, ce qu'est devenue Suzanne... Suzanne !... Est-ce que je ne sais pas à présent où la retrouver ?... Est-ce que je n'ai pas la lettre d'Adrienne ?... Est-ce que je ne sais pas que c'est le château du baron de Chancel... que c'est le château de Morgoff qui la garde, comme il gardait déjà ma pauvre Yvonne ?

Non, non, il ne s'agirait plus de cela !... Mais je n'aurais plus à chercher le complice du comte de Guérande !... Mais je les tiendrais tous les deux !... Mais je pourrais frapper plus vite... venger plus vite et Clotilde et son enfant !...

Puis, son regard devenant plus étincelant, plus menaçant encore :

— Et, du même coup, te venger aussi, ô mon Yvonne ! ajouta-t-il en reportant sa pensée sur l'ancien fiancé d'Adrienne.

Mais, au même moment, il tressaillit.

Au fond du parc, le marquis de Prades venait d'apparaître.

— Le voilà ! murmura le comte.

Et, à demi effacé, l'œil à travers les rideaux, il le regarda s'avancer :

— Comme il est pâle !... Que cherche-t-il donc ? reprit-il au bout de quelques secondes en ne perdant pas un geste, pas un mouvement du marquis.

Car, en effet, à peine celui-ci avait-il franchi la grille de la villa que, malgré toutes les bonnes raisons qu'il avait pu se donner pour se prouver qu'il n'avait rien à craindre de Clotilde, il n'avait pu s'empêcher de se sentir profondément troublé.

Si ses calculs l'avaient trompé !

Si elle allait surgir !

Si l'affreuse scène qui avait eu lieu entre eux allait se renouveler ici !

Et l'œil inquiet, la gorge sèche, il fouillait avec anxiété autour de lui, quand Pierre, qui l'avait vu venir de loin, accourut à sa rencontre.

— Monsieur le marquis cherche monsieur le comte ?

— Oui, répondit-il, osant à peine élever la voix.

— Il vous attend... Veuillez me suivre...

Et Pierre, passant devant, se mit à marcher très rapidement.

A ce moment, le glas, qui, depuis quelques instants, ne jetait plus que des notes très douces, très assourdies, de nouveau s'éleva, sanglota.

De Prades avait tressailli.

— Pour qui sonne-t-on donc ainsi ? demanda-t-il.

Mais Pierre ne répondit pas.

— Ces cloches sont vraiment lugubres ! ajouta-t-il, la voix sourde.

Mais Pierre garda encore le silence.

Du reste, il n'était plus qu'à quelques pas de la maison.

— C'est ici monsieur, dit enfin le domestique de M. de Belleruche en montrant la porte.

— Ici ?

— Oui, c'est ici que vous trouverez monsieur le comte.

De Prades, qui ne savait pas que c'était là la chambre de Clotilde, ne pouvait avoir aucune méfiance.

Aussi, faisant un effort pour se ressaisir, venait-il de reprendre l'air tranquille et insouciant que le comte avait l'habitude de lui voir, lorsque, brusquement, pouvant à peine retenir un cri, il s'arrêta, cloué au sol, pétrifié...

Pierre venait de lui ouvrir la porte et il était sur le seuil de la chambre mortuaire.

M. de Belleruche, qui avait laissé retomber les rideaux, demeurait immobile aussi, blotti dans l'ombre.

Mais ses yeux ardents, ses yeux dont il aurait vainement voulu

éteindre les flammes, restaient fixés sur de Prades, livide et presque chancelant, sur de Prades de plus en plus saisi et dont le visage lui apparaissait seulement éclairé par la funèbre clarté des cierges.

— Il tremble ! se dit-il.

En effet, en face de ce spectacle inattendu, de ce spectacle effrayant, le marquis n'avait pu s'empêcher de trembler.

Dès le premier pas qui avait fait dans la chambre, dont Pierre avait refermé la porte sur lui, il avait aperçu dans sa blancheur et son immobilité de spectre, le corps de Clotilde.

Et tandis que le glas s'élevait de plus en plus sonore, de plus en plus sinistre, comme s'il le poursuivait de son anathème et de sa malédiction, le cœur glacé d'épouvante, il ne pouvait détacher son regard de cette tragique apparition.

Morte !... Elle était morte !... Ce cadavre, rigide et glacé, c'était le sien !... Elle était morte !... Il l'avait tuée !...

Mais, presque aussitôt, son cliroi tomba, et il n'eut plus qu'une déception, une immense colère.

Il songeait à ces millions perdus... à cette colossale fortune qu'il avait convoitée, pour laquelle il n'avait même pas reculé devant un crime et qui maintenant sûrement lui échappait...

Et s'il était pâle à présent, et si le comte le voyait encore trembler, ce n'était plus de saisissement et d'épouvante, mais de colère et de rage.

— Crime inutile !... Crime inutile ! pensait-il. Oh ! oui, je l'avais bien dit !... Oui, c'était bien là ce que je prévoyais... ce que je pressentais !...

Et le regard qu'il fixait maintenant sur Clotilde, — regard qui n'échappait pas au comte de Belleruche, — était un regard haineux et dur... Car c'était elle qui le volait !... Car c'était lui, maintenant, qui se trouvait une victime !...

Toute cette scène n'avait duré que quelques secondes...

Sortant enfin de l'ombre où il se dissimulait, M. de Belleruche venait de s'avancer vers le marquis.

Et, de même qu'avant de pénétrer dans la chambre, celui-ci avait fait un effort pour garder toute son assurance, le comte venait de faire appel à toute sa volonté pour ne pas trahir la violente émotion dont il était agité.

— Marquis, merci, dit-il à voix basse en tendant la main à de Prades, merci d'avoir répondu à mon appel... Et pardonnez-moi de vous recevoir dans cette chambre... Une erreur de Pierre qui aura mal compris les ordres que je lui avais donnés...

Et le comte sentit dans sa main trembler la main de Prades.

— Un grand malheur m'est arrivé hier, reprit M. de Belleruche, parlant toujours à voix très basse.

— Cette jeune femme, qui était mon amie... cette jeune femme pour qui j'avais la plus profonde et la plus ardente sympathie à cause de tout ce qu'elle avait souffert — car elle avait beaucoup souffert, — est tout à coup tombée foudroyée, frappée en plein cœur par le plus lâche et le plus abominable des crimes...

— Que voulez-vous dire ? s'écria le marquis.

— Je vous étonne ?

— Certes !

Et il y eut un moment de silence.

Pour ne pas donner l'éveil à celui qu'il épiait, le comte de Belleruche avait éteint le feu de son regard, et de Prades, comme s'il avait pu deviner le piège qui lui était tendu, avait subitement recouvert tout son sang-froid et toute sa présence d'esprit.

— Approchez... N'ayez pas peur, reprit le comte en l'amenant vers le lit.

— Ah ! je n'ai pas peur ! dit le marquis, qui n'avait pu, cependant, se défendre d'un léger frisson.

— Et regardez-la !

— Pauvre femme ! — Si jeune encore ?... Et qu'est-ce qui l'a tué ?

— Je viens de vous le dire : un crime !... un crime atroce... un crime odieux !

— Est-ce possible !

— Elle s'appelait Clotilde Didier, fit plus lentement le comte en jetant à la dérobée un nouveau coup d'œil sur de Prades.

Mais celui-ci ne sourcilla pas.

Il répéta même du ton le plus indifférent :

— Clotilde Didier ?

— Oui, c'était son nom, dit M. de Belleruche, toujours guettant, toujours épiait. Et peut-être la connaissez-vous ?

— Moi !

— Je veux dire, s'empressa d'ajouter le comte, que peut-être l'aviez-vous entrevue quand vous veniez chez moi ?

— Jamais.

— Dans tous les cas, si vous ne la connaissiez pas, vous connaissiez du moins sa fille... la pauvre enfant qu'on lui a volée...

Et, cette fois, M. de Belleruche crut voir passer un léger frisson sur le visage du marquis.

Mais, pourtant, ce fut toujours de l'accent le plus calme, et en feignant la plus vive surprise, que celui-ci répliqua !

— Sa fille ?... Comment aurais-je pu la connaître ?

— Oh ! j'en suis sûr... Rappelez-vous ce qui s'est passé, il y a quelque temps à Alfortville... Souvenez-vous de la scène à laquelle vous avez assisté au poste de secours... Cette pauvre petite que Maurice avait retirée de la Seine à demi-morte, à demi-asphyxiée...

— La petite Suzanne !

— Oui, Suzanne !

— Oh ! je m'en souviens bien !

Puis, retrouvant toute son habileté de comédien consommé, le marquis ajouta, jouant à merveille l'étonnement :

— Comment ! cette petite était donc la fille de cette pauvre femme ?

— Oui, sa fille... et sa fille qu'elle adorait... En voilà la preuve !

Et le comte, dans un geste rapide, montrait Clotilde...

— En effet, dit de Prades, toujours très maître de lui. Mais si je ne me trompe pas, je croyais que j'avais entendu raconter que la petite Suzanne n'avait pas de famille...

— Elle avait retrouvé sa mère... Sa mère qui, jadis, au risque d'en mourir, avait dû l'abandonner, non par sa faute, mais par celle du lâche, par celle du misérable qui l'avait trompé.

— Ah ! fit doucement le marquis, toujours sans broncher.

— Car cet homme était bien le dernier et le plus vil des hommes ! s'écria avec force M. de Belleruche qui pensait arracher ainsi au marquis un mouvement ou un geste qui pourrait le trahir. Cet homme était un de ces drôles à qui ni les promesses ni les serments ne coûtent rien... de ces êtres pétris de boue qui n'ont ni sentiment, ni conscience, ni honneur...

— Et cet homme, fit vivement et avec aplomb de Prades, naturellement elle ne l'avait plus revu... elle n'en avait plus eu de nouvelles ?...

— Attendez !... Trahie, délaissée, elle avait dû gravir le plus dur, le plus terrible calvaire...

— Oh ! je m'en doute bien !

— Pendant des années et des années, elle n'avait connu que la plus noire misère... que la plus atroce détresse...

— La malheureuse !

— Puis un jour, elle avait eu une chance inouïe... un bonheur inespéré...

— Ah !

— Pauvre la veille, elle s'était trouvée millionnaire le lendemain...

— Millionnaire !

— Six à sept fois millionnaire ! dit vivement le comte de Belleruche dont le regard sembla fouiller jusqu'au fond de l'âme du marquis.

— Or, ajouta-il, en regardant toujours bien en face de Prades, si vous aviez été à la place de celui dont je viens de vous parler... à la place de cet homme qui n'avait pas eu le cœur de faire son devoir et qui l'avait si odieusement délaissée, elle son enfant, elle et la petite Suzanne, si vous aviez été à la place de ce misérable, qu'eussiez-vous fait si le hasard vous l'eût alors fait rencontrer et vous eût encore placé sur son chemin ?...

De Prades avait légèrement tressailli.

— Je ne vous comprends pas, monsieur le comte, dit-il.

— Vous allez me comprendre, dit M. de Belleruche à qui le mouvement du marquis n'avait point échappé.

Puis, s'animant de plus en plus sans s'en apercevoir, et sa voix devenant de plus en plus indignée et méprisante :

— Oui, qu'auriez-vous fait dans ce cas-là, vous, monsieur de Prades ? reprit-il. Auriez-vous eu assez d'audace non seulement pour vous présenter encore devant cette femme qui vous aurait dû tant de souffrances... devant cette femme qui vous aurait dû tant de douleurs, mais encore pour oser lui rappeler le passé... mais encore pour oser implorer votre pardon ?

— Auriez-vous été assez misérable pour jouer la comédie du repentir quand vous n'auriez eu que l'ignoble arrière-pensée de vous emparer de sa fortune ?

— Auriez-vous osé braver son mépris et sa colère en lui offrant, aujourd'hui qu'elle était riche, le nom que vous lui aviez refusé autrefois quand elle était pauvre ?

— Est-ce qu'à cette seule pensée que vous étiez capable de faire un si infâme culcul, vous n'auriez pas senti tout votre orgueil se révolter et le rouge de la honte vous monter au front ?

— Non, n'est-ce pas, monsieur le marquis, vous qui êtes un homme de cœur... vous qui êtes un vrai gentilhomme, vous n'auriez jamais fait cela... vous ne seriez jamais tombé si bas !...

De Prades était devenu blême.

— Comme il me regarde !... Avec quel accent il me parle !... Tiens ! tiens ! pensa-t-il. Clotilde a donc parlé... Il se doute donc que c'est moi qui... Attention !... Tenons-nous bien !

— Eh bien, continua vivement et toujours sur le même ton plein d'indignation, M. de Belleruche, ce qu'aucun homme d'honneur n'aurait osé faire, cet homme, qui pourtant se disait gentilhomme et qui croyait l'être, cet homme l'a fait !...

— Foulant aux pieds toute pudeur et toute honte, il a été une fois de plus hypocrite et lâche avec ma pauvre amie... Mais elle le connaissait trop maintenant, mais elle avait trop de mépris pour lui

pour pouvoir l'entendre... Et elle lui jeta à la face le refus le plus outrageant, le plus sanglant... Elle avait cru s'en débarrasser ainsi, car elle ne le connaissait pas encore autant qu'elle croyait le connaître... car elle ne savait pas encore que cet être-là était capable de tout... capable même d'un crime!...

Et, cette fois encore, le comte de Belleruche regardait bien en face le marquis de Prades.

Celui-ci s'était senti pâlir, mais, pourtant, il ne baissa pas les yeux. Il affecta même de relever la tête, puis, avec cynisme :

—Et alors ? fit-il.

—Alors ?... Alors... écoutez !

La conviction de M. de Belleruche maintenant était faite.

Les frissons, les tremblements, les pâleurs soudaines qu'avait eus à certains moments le marquis, aussi bien que les éclairs de colère qui avaient étincelé dans son regard à certains mots qui le cinglaient, à certaines phrases qui le souffletaient, ne pouvaient plus lui laisser le moindre doute.

Oui, le père de la petite Suzanne... le complice du comte de Guérande... le bourreau de l'infortunée Clotilde, c'était bien lui... c'était bien ce marquis de Prades !

Aussi, depuis un instant déjà, depuis que cette conviction s'était de plus en plus ancrée en lui, le comte de Belleruche avait-il eu, parfois, toutes les peines du monde à se contenir, toutes les peines du monde à ne pas éclater.

A son insu, sa voix était devenue plus vibrante, son geste plus brusque, son attitude presque menaçante.

—Ah ! s'il n'y avait pas entre nous ce cadavre !... Ah ! s'il n'y avait pas entre nous cette morte ! n'avait-il pu s'empêcher de se dire plus d'une fois, prêt à bondir, prêt à se ruer sur de Prades.

Mais, dans cette chambre que la mort, croyait-il, emplissait de son mystère... Dans cette chambre qui était devenue un lieu sacré, n'avait-il pas le devoir de se taire, le devoir d'ajourner encore sa vengeance.

Et, tout à coup, il crut s'apercevoir que le marquis, surpris de ce long silence, le regardait fixement, étrangement, comme s'il cherchait à deviner ses pensées et à lire, à son tour, au fond de son âme.

—Il me guette ! se dit le comte. Est-ce qu'il me comprendrait ?... Est-ce que, malgré moi, je lui aurais donné l'éveil ?...

Aussi, faisant un effort de volonté, M. de Belleruche recouvra-t-il aussitôt tout son calme, tout son sang froid.

—Et alors, reprit-il, sans que, maintenant, sa voix trahit la moindre émotion, c'est à partir de ce moment-là... à partir du moment où cet homme, si fièrement éconduit et évincé par elle, vit s'écrouler l'espoir qu'il avait caressé de mettre la main sur ses millions et de lui voler sa fortune, que cet homme se révéla ce qu'il était au fond, non plus seulement un viveur, sans cœur et sans honneur, mais encore un gredin et un criminel...

Les paupières du marquis venaient de clignoter imperceptiblement.

—Chassé, repoussé par Clotilde, continua le comte, il ne se tint pas pour battu.

—Ah ! la pauvre femme ne veut plus être sa dupe !...

—Ah ! sous ses fausses protestations, sous son faux repentir, elle a reconnu le misérable qu'il était !

—Ah ! il a eu beau prier, supplier et s'avilir, elle est demeurée inflexible et inexorable !

—Eh bien ! Il ne priera plus... Il ne suppliera plus !

—Cette jeune mère adore sa petite Suzanne... sa petite Suzanne dont elle a été si longtemps séparée et qui lui a coûté tant de chagrins, tant de larmes !

—Cette jeune mère n'a qu'une joie, qu'un bonheur en ce monde : sa fille !... Sa fille qu'elle a enfin retrouvée... sa fille dont les baisers lui font oublier le sombre et douloureux passé... sa fille dont chaque caresse lui met dans le cœur toute la félicité du ciel... Sa fille, enfin, à qui elle devra un avenir rayonnant et radieux !...

—Et c'est dans son enfant que ce monstre se dit qu'il la frappera !... C'est l'enfant qui lui servira d'otage... C'est par l'enfant qu'il arrivera à triompher du mépris de la mère !

—Oui, voilà le crime sur lequel sans frémir, cet homme arrête sa pensée... Oui, voilà le crime qu'il médite, qu'il peut combiner froidement et qu'il exécute !

—Comme un larron, il s'en vient rôder autour de cette maison, autour de ma demeure... Car il n'a pas perdu de vue celles dont il veut faire ses victimes et il sait qu'elles sont chez moi...

—La mère s'absente pendant quelques heures...

—Elle s'en va à Paris préparer, précisément, le nid où, bientôt, elle recevra son enfant !

—Car vous pensez bien que rien n'était trop beau, trop riche, trop luxueux pour elle !

—Pendant ce temps la petite Suzanne est ici, dans le parc... Comme toujours, depuis que Maurice, depuis que son petit ami qu'elle aime tant, est hors de danger et qu'elle est sûre qu'il vivra, elle rit, gaie et heureuse...

—J'entends même son rire si clair et si pur m'arriver jusqu'au fond du parc, dans un pavillon où je vais quelquefois.

—Pais, tout à coup, Maurice s'inquiète...

—Depuis un moment, elle a disparu.

—Il l'appelle : elle ne répond pas !

—Il la cherche : il ne la trouve pas !

—Où donc est-elle ?... Que s'est-il donc passé ?

—Oh ! ce qui s'est passé, on ne le comprend que quelques heures plus tard, quand la mère revient... quand elle appelle encore l'enfant qui toujours ne répond pas, et quand après avoir fouillé dix fois, vingt fois encore le parc en tous sens, elle est bien obligée de se dire que le parc est vide et qu'elle n'y est pas !

—Oh ! ce moment-là, ces minutes-là, poursuit M. de Belleruche dont la voix venait de trembler, j'en garde encore l'effroi, j'en garde encore l'épouvante !...

—Cette mère affolée, désespérée... cette mère qui ne cesse d'appeler sa fille avec des cris déchirants, j'entends encore ses hurlements de douleur... je la vois encore, avec un regard d'insensée et plus pâle, plus livide, plus défaite qu'elle ne l'est à cette heure, se tordre les bras de désespoir.

—Puis, elle s'échappe, pleine de vertige, pleine de folie !...

—On voudrait la retenir, la rassurer, la consoler, mais elle ne peut plus rien entendre...

—Elle est déjà loin d'ici... Là-bas, sur la route, on entend ses cris éperdus... ses cris terribles qui vous font passer un frisson au cœur...

—Suzanne !... Suzanne !... Ah ! ma fille !... mon enfant !...

—De leur côté, mes gens s'élancent au dehors, et moi-même je cours partout.

—D'abord, l'espoir me reste que nous en serons quittes pour la peur et que, d'un moment à l'autre, nous allons enfin retrouver la petite Suzanne...

—Mais le temps passe, et rien, aucun indice, aucune trace !... Mais les gens que j'arrête, les gens que j'interroge me regardent avec surprise, puis hochent la tête. Non, ils n'ont pas vu la petite fille dont je leur ai parlé et dont je leur donne le signalement... Ils ne peuvent rien dire... Ils ne savent rien...

—Et c'est pour nous tous une nuit d'atroce angoisse, une vraie nuit d'agonie.

—Le petit Maurice pleure, sanglote, continue d'appeler aussi Suzanne avec des cris éperdus.

—Sa douleur est telle que c'est aussi pour lui maintenant que je tremble !

—Si, quand il est à peine revenu à la vie, ce coup-là allait me l'emporter !... me le tuer !...

—Et je ne le quitte pas... Je le berce sur mes genoux comme un tout petit enfant... Pour essayer de le calmer, je trouve le courage de mentir... de lui donner une confiance que je n'ai pas... que je n'ai plus !...

—Suzanne reviendra... Tout s'expliquera... Mais ne pleure pas ! lui dis-je.

—Brisé de douleur et de fatigue, il avait pourtant fini par s'endormir... Mais, à peine le jour venait-il de paraître que, profitant de ce que je n'étais plus auprès de lui, il ne fit qu'un bond pour venir ici... ici où Mme Clotilde avait dû rentrer, ramenant peut-être Suzanne !...

—Mais, hélas ! la pauvre mère était revenue seule... Pourtant elle avait un espoir... Elle savait, paraît-il, où retrouver sa fille.

De Prades n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

—Et c'était elle à présent qui consolait Maurice... Et c'était elle à présent qui lui essuyait les yeux et qui lui disait de ne pas pleurer...

—Oh ! bientôt je te la ramènerai !... lui cria-t-elle. Bientôt elle nous sera rendue, je te le jure !

—Elle était toujours très pâle, très nerveuse, et dans son regard passait parfois un éclair de colère terrible, tandis que des paroles lui échappaient que Maurice ne comprenait pas, mais que j'ai bien comprises, ou plutôt que j'ai bien devinées plus tard...

—Ah ! fit le marquis, de nouveau saisi.

—Mais, continua, la voix plus sourde, M. de Belleruche, la malheureuse ne se doutait pas que ce "bientôt" dont elle venait de parler à Maurice n'existerait pas pour elle !... Mais elle ne se doutait pas qu'elle ne reverrait plus sa fille et qu'elle n'avait plus que quelques instants à vivre !...

—Elle congédia l'enfant, car elle se disposait à sortir. Celui-ci m'avait raconté leur entrevue et pendant toute la matinée je la crus absente...

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

TROMBES ET CYCLONES

Les ouragans qui se sont produits au mois d'août dernier en différents points de la France et notamment à Dreux et à Saint-Claude (Jura), où ils ont causé de véritables désastres, ont attiré de nouveau l'attention sur ces grands phénomènes météorologiques connus sous le nom de *trombes* et de *cyclones*.

Le 18 août, vers dix heures du soir, une grande nuée sombre, constamment sillonnée d'éclairs incessants, se montrait au sud-ouest de Dreux, et quelques minutes plus tard un grondement se fit entendre; au même moment, et dans l'espace d'une ou deux minutes, vingt maisons furent détruites, cent autres au moins furent endommagées, les arbres brisés ou déracinés, les récoltes perdues, sur le passage d'un tourbillon terrible, analogue aux tornades qu'on observe aux Etats-Unis; ainsi qu'on a pu en juger par les dégâts produits, le tourbillon avait parcouru une étendue de 9 kilomètres environ, exerçant son action sur une largeur de 400 à 600 mètres.

Vingt quatre heures plus tard, un orage se produisit à Saint-Claude, accompagné également d'une trombe qui, vers sept et demie du soir, causait en moins de quatre minutes des dégâts incalculables, soulevant sur son passage les toits des maisons, dont plusieurs en faisant de nombreuses victimes, abattant des milliers de sapins, renversant les tombes des cimetières et jetant tout le pays dans une consternation impossible à décrire.

De pareils phénomènes sont heureusement fort rares en France et il faut remonter en 1845, pour trouver le souvenir d'une catastrophe semblable, et plus terrible encore, qui, le 19 août, pulvérisa en quelque sorte plusieurs filatures dans la vallée de Monville, aux environs de Rouen, ensevelissant dans l'une d'elles deux cents ouvriers sous les décombres.

Le propriétaire d'un de ces établissements, raconte M. Eugène Noël, venait d'en sortir et se dirigeait vers la maison d'habitation située à 100 mètres environ de distance; il entend un horrible fracas, se retourne: sa fabrique avait disparu; saisi de vertige, il se retourne encore pour fuir vers sa maison: Il voit sa maison qui s'écroule; pensant que sa mère est sans doute écrasée, il se précipite au milieu des débris, qui déjà prenaient feu, et réussit à la sauver.

C'était au milieu du jour; l'effroyable nouvelle, en quelques instants, se répandit par toute la contrée: tout Rouen, en moins de deux heures, se transporta, se bouscula, s'étouffa dans l'étroite vallée. Partout les magasins, les ateliers se fermèrent; les travaux de déblayement pour retrouver les morts durèrent jusqu'au matin du 20 août.

Les Etats-Unis sont particulièrement exposés aux ravages causés par des tourbillons violents, connus sous le nom de *tornades*, et qui sont analogues aux phénomènes dont nous venons de parler.

Nous citerons seulement une des plus célèbres, la tornade de Natchez (Mississippi) qui, le 7 mai 1840, fit périr plus de trois cents personnes, embarquées sur des navires qui sombrèrent dans le fleuve.

Quant aux trombes qui se produisent sur mer, les navigateurs en ont donné de nombreuses descriptions. Nous en trouvons une dans l'intéressant voyage de M. Coffinières de Nordeck, dans les pays des Bagas et du Rio-Nunez:

"Quand je quittai le Rio Nunez, lors d'un voyage précédent, il m'arriva une aventure qui montre les particularités atmosphériques bizarres de cette contrée. J'avais été mouiller à l'île de Sable et j'avais l'intention de traverser l'archipel des Bissagos.

"La nuit avait été belle avec brise du nord. Dès que le jour se fit sentir, au lever du jour, j'appareillai et je me dirigeai vers les récifs de Conflict, pour les doubler au sud avec l'aide du courant, qui portait dans cette direction. Depuis le matin j'entendais un orage éclater dans ces parages, et, à mesure que je m'en rapprochais, le ciel se couvrait peu à peu en faisant tomber la brise.

"On veillait le récif, que je voulais contourner à petite distance pour ne pas perdre de temps; tout à coup on le signale de la hune par tribord. Seymour l'aperçoit aussi. Je fais venir un peu sur bâbord par prudence, mais bientôt je revois mes brisants au même relèvement malgré la nouvelle route; comme le courant devait nous en éloigner, je suis très étonné de ce phénomène.

"Le récif a l'air de venir vers nous; ce n'est pas un banc de poissons, Seymour l'affirme, et maintient que ce sont les cailloux. Cependant, à son grand étonnement, je fais venir en grand sur tribord, laissant à bâbord ce singulier phénomène. C'est qu'en l'examinant bien avec ma lunette, je me suis aperçu qu'il était dominé dans les nuages par un petit cône m'indiquant que c'était une trombe en formation, qu'on pouvait éviter facilement en la doublant au vent de sa marche.

"Pendant ce temps, le météore s'est accentué, le ciel est devenu plus sombre, et nous venons passer à 850 mètres d'une superbe trombe. Son cône, long de plus de 40 mètres, a rejoint la mer fumante, dont les flots sont soulevés autour de sa base à environ 10 mètres de hauteur. Bientôt huit de ces trombes avec des proportions gigantesques tournoient à nos côtés; je les évite par ma manœuvre, car la rencontre de l'une d'entre elles serait notre perte. Par un phénomène d'optique ces immenses sucoirs semblent pomper les eaux de l'Océan; on dirait qu'ils retombent à côté en une pluie diluvienne d'un grain formidable.

"Je côtoie ce sombre cataclysme et je descends dans le sud à mesure qu'il s'éloigne. Enfin, faisant route à l'ouest, je double les récifs sans les voir. Par un coup de sonde je trouve 14 mètres de fond de sable, qui m'indique que je peux remonter au nord. Peu de temps après, des haubans on aperçoit deux grands flots de sable qui dominent le banc Conflict. Le danger est passé."

C'est surtout aux travaux de M. Faye que nous devons la connaissance des lois qui régissent les phénomènes dont il vient d'être question, ainsi

que les grands mouvements tournants qui se manifestent dans l'atmosphère, les *cyclones*, dont il nous reste à parler.

"Dans les mouvements tournants de notre atmosphère, dit l'illustre astronome, vous trouvez de petits tourbillons passagers de quelques décimètres, des trombes plus durables de 10 à 200 mètres, des tornados de 500 à 2400 mètres. Au-delà l'œil ne saisit plus bien les formes de la colonne giratoire: on leur donne un autre nom, mais le fond est le même. Plus grands encore, sous des diamètres de 3, 4, 5 degrés, c'est-à-dire de 300, 400, 500 mètres et au-delà, ils portent le nom d'ouragans ou de cyclones; mais le mécanisme ne change pas pour cela; ce sont toujours des mouvements giratoires, circulaires, à vitesse croissante vers le centre, nés dans les courants supérieurs aux dépens de leurs inégalités de vitesse, se propageant vers le bas dans les couches inférieures malgré leur état de calme parfait ou indépendamment des vents qui y règnent, exerçant leurs ravages dès qu'ils atteignent l'obstacle du sol, et suivant dans leur marche les courants supérieurs, en sorte que leurs dévastations dessinent en projection sur le globe terrestre la route de ces courants invisibles."

D'après M. A. Poey, qui a publié une table chronologique de quatre cents cyclones, de 1493 à 1858, ces ouragans terribles séviraient principalement dans les parties de l'Océan Atlantique correspondant aux petites et grandes Antilles, à la Caroline du Sud, aux Bermudes.

Un des plus épouvantables cyclones dont on ait gardé le souvenir, est celui du 10 octobre 1780, qui parcourut les Antilles et se fit sentir jusque dans le nord de l'Atlantique.

A Sainte-Lucie, les bâtiments les plus solides furent pulvérisés et six mille personnes périrent dans ce cataclysme.

Puis, se dirigeant vers la Martinique, l'ouragan rencontra une flotte française portant cinq mille hommes de troupes; sept ou huit matelots seulement survécurent au désastre.

Enfin, à la Martinique, on compte neuf mille morts. La force du vent était telle que des canons purent être déplacés, et l'un d'eux fut retrouvé à 126 mètres de l'endroit où il se trouvait avant la catastrophe.

Dans l'Océan Indien, dans les mers de Chine et du Japon, les sinistres causés par les tempêtes tournantes sont malheureusement trop fréquents, et la simple liste des navires perdus dans ces tourmentes suffirait à remplir de longues pages.

On doit espérer que le nombre de ces sinistres diminuera peu à peu, proportionnellement à l'amélioration de nos connaissances concernant les lois auxquelles sont soumis ces terribles ouragans.

Déjà nos marins sont mieux armés qu'autrefois pour éviter les cyclones, ou pour s'en dégager en manœuvrant du côté de ce qu'on appelle le *demi-cercle maniable*, par opposition au *demi-cercle dangereux*, que doivent chercher à éviter les navires qui se trouvent placés dans les régions voisines du centre du cyclone.

Le mouvement de rotation de l'air qui produit le cyclone, étant accompagné d'un mouvement de translation de toute la masse, il est facile de comprendre que la vitesse du vent ne doit pas être la même des deux côtés du centre, pour l'observateur placé de façon à regarder la direction dans laquelle se déplace le cyclone. Ainsi, le cyclone ayant un mouvement de rotation dirigé de droite à gauche pour l'observateur placé comme il vient d'être dit, dans le demi cercle situé à sa droite, la vitesse du vent est égale à la vitesse de translation à laquelle s'ajoute la vitesse de rotation; c'est donc le *demi-cercle dangereux*; au contraire, dans le demi cercle situé à la gauche de l'observateur, la vitesse du vent n'est égale qu'à la vitesse de translation, diminuée de la vitesse de rotation, qui se trouve dirigée en sens inverse: c'est par conséquent le *demi-cercle maniable*, et c'est de ce côté que le navire en danger pourra s'échapper.

Il faut compter aujourd'hui sur les services que peuvent rendre les renseignements des stations météorologiques transmis par le télégraphe d'un continent à l'autre. C'est ainsi que les tempêtes qui se dirigent sur les côtes européennes se forment toujours au sud des Etats Unis, et peuvent donc, lorsque sur le territoire de l'Union on voit leur marche tendre vers les côtes d'Europe, être annoncées à l'avance à 1500 lieues de distance. Grâce à ces renseignements, les marins avertis peuvent retarder leur départ ou modifier leur route; d'autre part les sémaphores signalent l'approche de la tempête aux bâtiments qui se trouvent au large, et ceux-ci s'empressement de regagner le port, échappant ainsi au danger qui les menaçait.

MAURICE DAUBIN.

UNE BONNE RECOMMANDATION

Il y a longtemps qu'on a dit que la meilleure recommandation est l'argent; c'est ce que fit bien sentir à ses amis Arlotto, célèbre par ses bons mots et ses plaisantes réparties. Cet homme s'embarquant pour un voyage, une foule de gens le prièrent de leur faire diverses emplettes au pays où il allait, et lui en donnèrent de longues listes; mais un seul s'avisa d'y joindre l'argent pour payer ce qu'il demandait. Le voyageur employa cet argent de son ami conformément à son mémoire, et n'acheta rien pour les autres. Lorsque Arlotto fut de retour, ses nombreux amis vinrent chez lui pour recevoir leurs emplettes. Le prudent voyageur se contenta de leur répondre: "Messieurs, lorsque je fus embarqué, je mis tous vos mémoires sur le pont du bâtiment, à dessein de les ranger par ordre; mais il s'éleva un vent si violent qu'il les emporta tous dans la mer; et je n'ai pu me souvenir de ce qu'ils contenaient." Cependant lui dit un d'entre eux, vous avez rapporté des étoffes à un tel.—Il est vrai, répliqua le voyageur, mais c'est qu'il avait enveloppé dans son mémoire un nombre de ducats dont le poids empêcha le vent de l'emporter avec les vôtres, qui étaient beaucoup plus légers: et voilà justement ce qui explique comment j'ai pu satisfaire à sa demande."

FEMMES SOUFFRANTES
VOUS POUVEZ MAINTENANT
OBTENIR UNE GUÉRISON PROMPTE ET PERMANENTE

Est-ce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe.
Est-ce que les remèdes que vous employez maintenant vous font du bien ?
Pensez-vous pouvoir obtenir une guérison permanente par l'emploi de ces remèdes ?
Croyez-vous que votre médecin comprend assez votre maladie pour vous guérir ?
Si oui, continuez à prendre ces remèdes consciencieusement, car si vous constatez une amélioration dans votre condition, vous avez une chance de vous guérir.
Mais si ces remèdes ne vous font aucun bien et si votre condition ne s'améliore pas par leur usage, **croyez-moi**, abandonnez-les immédiatement et commencez mon traitement de suite.
Une femme comprend mieux que toute autre personne les maladies de la femme et mon traitement **guérit** lorsque les autres **manquent**.

ÉCRIREZ POUR MON LIVRE LA SANTÉ DE LA FEMME GRATIS

NE NÉGLIGEZ PAS CETTE OCCASION ÉCRIREZ AUJOURD'HUI

MME JULIA C. RICHARD

BOITE 996 MONTRÉAL

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Rolla.—Caractère véhément, passionné, audacieux et confiant en sa propre force. Sentiments élevés, droiture et extrême optimisme.

Blonde à Jos.—Vous êtes d'une nature froide, concentrée et peu impressionnable. Intuition délicate, justesse d'appréciation et constance.

Eugénie.—Sens pratique, économie, activité et courage. Volonté assez forte, mais non incontrôlable. Beaucoup de réflexion et de prudence.

Sophie.—Nature franche, bienveillante et sympathique, légèrement égoïste pourtant. Grandes dispositions amoureuses.

M'aimera-t-il toujours ?—Délicate et sensible nature, jugement très éclairé et volonté quelque peu indécise et timide. Talents littéraires.

M. B. JEANNETTE.—Tempérament calme, sérieux et même quelque peu morose parfois. Nature très loyale, incapable du plus léger mensonge.

POISSON D'AVRIL.—Originalité poussée aux dernières limites, audace, indépendance et orgueil. Assez bon pouvoir de persuasion.

PETIT FRÈRE.—Tous mes compliments, cher "Petit Frère", votre écriture seule, peut rendre jalouses de vos ans bon nombre de grandes personnes. Nul doute que vous devez avoir le plus charmant caractère, mon petit ami. Qu'en dit votre maman ?

AUTHUCHE.—Nature irrégulière et changeante. Imagination assez active, mais très portée à l'exagération en toutes choses.

FLORENCE R.—Sens littéraire, imagination active, caractère bienveillant, doux et sensible. Volonté assez personnelle, mais peu persévérante.

RAOUL M.—Insouciance, franchise, désintéressement et esprit d'initiative. Bonnes dispositions à l'amour, mais peu de constance.

VOYE.—Esprit froid, calculateur. Caractère vindictif, autoritaire et très obstiné. Énergie, ambition, persévérance et bon courage physique.

RIT PEUT.—Imagination romanesque, très grande sensibilité. Nature intuitive ressentant vivement, mais conservant peu les impressions reçues.

FIFINE J.—Excessive timidité ; manque de courage, d'énergie et de persévérance. Sensibilité, douceur et bonté d'âme.

PAS DE DENTS.—Entente des affaires et habileté exécutive. Sens pratique, volonté puissante et tenace. Dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

CORETTE.—Nature agressive et bataillesse. Franchise brusque, générosité. Volonté très personnelle et un peu opiniâtre.

AMÉDÉE DE L'ISLE.—Amour des livres, de la musique et des fleurs. Nature impressionnable, poétique et quelque peu irrégulière. Générosité.

ESPERANCE DÉCUE.—Courage physique et force morale. Caractère peu expansif, très aimant toutefois. Sensibilité et constance dans les affections.

RUCÉPHALE.—Élévation de sentiments, sens littéraire. Nature ardente, enthousiaste et passionnée pour toutes les grandes actions. Sens littéraire.

PIRON.—Très grande ambition, puissamment secondée par une extrême audace et un esprit très prompt à la combinaison. Caractère doux.

Cœur aimant.—Inégalité d'humeur. Amour des bals, du théâtre, du sport, etc., du "dirt". Esprit de contradiction et obstination.

Rose Souriante.—Indécision, timidité et défiance. Nature douce, se laissant facilement influencer. Faiblesse de volonté.

Attica.—Jugement droit, volonté très forte et grand empire sur ses propres sentiments. Nature aimante et sensible. Aptitudes pour la musique.

Silvrette.—Vous êtes franche, loyale envers vos amis et généreuse. Votre nature est fière, quelque peu présomptueuse et persévérante dans le ressentiment comme dans l'affection.

Cause secondaire de Jalousie.—Caractère un peu irrégulier quoique assez entreprenant. Imagination active et tendance à la rêverie. Je ne puis pour le moment, vous donner les avis que vous demandez, je le regrette, mais je n'y puis rien.

Nil.—Coquetterie, insouciance et malice. Ambition, esprit d'entreprise. Manque de persévérance dans les choses ordinaires généralement et de constance dans l'affection, en particulier.

Jules et Rose.—Vous êtes, je crois, curieuse, gourmande et un peu irréfléchie. Du reste, grande bonté d'âme, générosité et franchise. Mélange de timidité et d'audace.

Patineuse.—Tempérament flegmatique toujours bien disposé à prendre les choses comme elles se présentent. Insouciance et inconsistance en amour.

A revenir.—Entente des affaires, ambition et initiative. Tendance au scepticisme et à la raillerie. Esprit subtil et analyste.

La Mécaniciste.—Manque d'ordre et distraction. Caractère nerveux, excitable. Opiniâtreté et esprit de contradiction. Imagination paresseuse.

Zozo.—Vivacité d'intuition, exaltation et tendance à l'exagération. Esprit paradoxal. Manque de persévérance et de sens pratique.

Mardi Gras.—Nature tout à fait supérieure et légère. Imagination ardente et très romanesque. Amour des plaisirs bruyants, du sport et des voyages.

Mignonnelle.—Défiance, jalousie. Caractère peu communicatif, volonté très forte, ne reculant devant aucune difficulté.

E. Bastienne.—Nature ardente, expansif et inhabile à dissimuler quoique ce soit. Tendance à la rêverie et imagination romanesque.

Face de nègresse.—Manque de discrétion et de discernement. Cœur tendre, généreux et sensible. Constance dans l'affection.

Minutieuse.—Nature calme, pondérée et douée de beaucoup de sens pratique. Esprit observateur et caractère indépendant.

Veloutine.—Ambition, énergie et force morale. Très grand contrôle sur sa propre volonté. Un peu de coquetterie et une pointe de malice.

Yvonne.—Capricieuse et fantasque nature. Imagination active, quelque peu surexcitée. Manque absolu d'esprit pratique.

Souvenir.—Talents artistiques, tendance à la mélancolie. Nature sentimentale, s'exagérant les moindres choses, surtout dans la contrariété.

J'admire the Lillies.—Goût pour les voyages, les aventures et les "sports" violents. Assez bonne entente des affaires, originalité et jovialité. Jugement droit.

Pon-pon-Pil.—Nature irrégulière, tantôt froide et sarcastique, tantôt ardente et passionnée. De même, irrégularité d'humeur et de caractère.

Nap.—Est-ce votre écriture ordinaire, elle est tout simplement illisible ! Vous manquez totalement de persévérance, en revanche vous êtes discret et très fin analyste.

Londre.—Caractère excitable, vif et s'enthousiasmant facilement. Nature chaude, sympathique, franche et spontanée dans ses affections.

Cœur Sensible.—Sens commercial, esprit ductif et prompt à saisir les moindres détails de toutes choses. Grande rapidité de décision.

Fankee.—Originalité et délicatesse de sentiments. Tendances artistiques. Imagination ardente et amour des jouissances intellectuelles.

Castel-Beauvoir.—Distraction, manque d'ordre et tendance à la paresse. Égoïsme, sensualité. Franchise et désintéressement.

Fleurs de Nuit.—Nature inquiète, indécise et timide. Délicatesse de conscience. Humeur un peu capricieuse et amour de l'étude.

Aimante.—Très grande coquetterie, amour des compliments et des fêtes. Habileté aux travaux domestiques et activité. Nature peu discrète et peu clairvoyante.

Nanon.—Caractère sérieux et pondéré. Faculté de s'assimiler très vite à tout état de chose. Excellentes dispositions générales.

Humble Fleur.—Vous êtes vive et portée à la colère, pas rancunière, cependant. Votre nature est très sympathique et tendre du reste. Quelques talents musicaux.

Cucullette.—Orgueil, indépendance de caractère et présomption. Caractère plutôt froid et réservé ne prodiguant que très rarement son affection.

Léopold H.—Tâchez de vous reconnaître, je ne sais pas si vous m'avez donné votre nom véritable et si c'est un pseudo. Je ne mets que votre initiale. Votre nature est prudente, discrète et réservée. Peu de dispositions à l'amour.

Sifavaï su.—Droiture, affabilité et désintéressement. Jugement impartial et éclairé et très grand contrôle sur soi-même.

Arthur.—Tempérament de politicien ou de diplomate. Caractère souple, subtil, sachant tirer profit des moindres circonstances.

Allebi.—Volonté presque incontrôlable, peu persévérante, cependant. Esprit d'ordre et de progrès. Sensibilité non apparente.

Dieu-Donné L.—Vous n'avez pas pris de pseudo ; je vous réponds tout de même. Votre nature est fine, intuitive et quelque peu sentimentale. Vous êtes portée à la mélancolie.

Otis.—Caractère franc, droit et laissant parfaitement deviner ses moindres impressions. Assez bon courage physique et goûts aventureux.

La Fontenelle.—Votre nature est indécise et changeante. Vous êtes timide et d'un caractère peu entreprenant. Je ne puis répondre à votre question.

Vallante Modiste.—Imagination romanesque. Pensée active et féconde. Esprit d'ordre et amour du travail. Orgueil, ambition et énergie.

Lisette B.—Economie domestique, habileté aux travaux de l'aiguille, discrétion et prudence. Vous ferez, je crois, le bonheur de votre mari.

Bâton de Traine.—Nature superficielle, originalité, hardiesse et humeur voyageuse. Caractère entreprenant et actif.

St-Malo.—Esprit d'ordre, de progrès et d'entreprise. Très grand courage physique et témérité. Cœur sensible et bon.

Berline à Marie.—Tendance à la colère, amour de la flatterie, activité et habileté exécutive. Aptitudes pour la musique.

Isola aux yeux noirs.—Tempérament hautain et quelque peu affecté. Intelligence assez vive et bonnes dispositions à l'amour.

Fait l'Ours.—Caractère irrégulier, dissimulé et très simple. Nature ambitieuse et très ingénieuse à surmonter toutes les difficultés.

Le Glaneur.—Indépendance de caractère, originalité et courage. Esprit caustique, brillant et souvent paradoxal. Générosité.

Foin Coupé.—Sens artistique, délicatesse de sentiments et justesse d'appréciation. Vous êtes susceptible d'amour, beaucoup et bien.

Esmeralda.—Véhémence et enflammable nature. Imagination capricieuse et spontanée dans les affections. Constance en amour.

Arthur et Marie.—Sens commercial. Ambition et énergie. Affabilité, franchise et discrétion. Beaucoup de persévérance.

Moi, j'aimerais un Notaire.—Vous êtes douée d'une nature impressionnable et poétique. Les plus délicates impressions sont ressenties par vous d'une manière très vive.

C'est du lendemain que le cœur etc.—Votre pseudo est trop long, ma chère amie, malgré toute ma bonne volonté, je ne puis faire mieux que cela. Votre nature est très délicate, sensible et aimante. Très grande constance dans l'affection.

Bruno Inquiète.—Non, je ne puis rien vous dire sur l'avenir. Pour votre caractère, voilà : Prudence, défiance, timidité et pourtant très grande ambition. Esprit entreprenant.

Un bon vivant.—Orgueil et égoïsme. A part cela, bonnes dispositions générales. Franchise, générosité, bienveillance et intelligence assez vive.

Ginèvre J. B.—Talent pour la musique. Caractère à la fois sévère et tendre, toujours très bienveillant mais inflexible parfois.

Fillette à l'Amour.—Insouciance, spontanéité de sentiments. Nature primesautière, vive et décidée. Talent musical.

(Suite à la page 30)

Deux bohèmes passent devant un grand restaurant :

—Quelle chance, dit l'un, si nous avions chaque jour notre couvert là-dedans !...

—Et quelle ressource, ajoute l'autre, si chaque jour nous pouvions l'emporter !

J-A-DUMAS

Photographe

112 Rue Vitre
coin St Laurent
MONTREAL.

Toto questionne sa mère :

— Dis donc, m'man, comment ça s'appelle, les deux petits garçons que tante Alice a trouvés dans un gros chou ?
— Des jumeaux, mon enfant.
— Les trumeaux alors, c'est quand il y en a trois ?

— Mon cher oncle, j'ai pris une grande résolution. Je veux régler dès demain tous mes créanciers.

— Voilà un louable projet.
— Plus de dettes, mon oncle ! Seulement, pour cela, il faut d'abord que vous me prêtiez quinze mille francs.

Un ramasseur de bouts de cigare s'empare du "mégot" que vient d'abandonner un bourgeois

— Ce métier, lui demande celui-ci, vous rapporte-t-il de quoi vivre ?

— Dans cette saison, répond l'homme ça va encore ; mais l'hiver, on a bien de la peine à joindre les deux bouts !

Un cambrioleur comparait en correctionnelle.

— Vous reconnaissez, lui dit le président, vous être introduit dans l'appartement et avoir fracturé un secrétaire ?

— Je le reconnais, mais j'invoque une circonstance atténuante.

— Laquelle ?
— Il n'y avait rien dedans !

PERDUE ET RETROUVÉE

Si votre santé vous a abandonné pour céder la place à quelque maladie de la gorge ou des bronches, prenez du *Baume Rhumal* et elle viendra bien vite reprendre sa place.

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montréal, - \$1.00 par an
Hors Montréal, \$3 00 "

A Montréal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de Magnifiques Primes. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Rédaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal



TRIO.



AUGUSTA.

VALE BRILLANTE.

By A. FRENCCELLI.

Tempo di Valse.



LE SAMEDI

24

Augusta.

cantabile.

cres.

Sea...

loco.

Ser...

loco.

2

LE JEUNE GALLANT

By M. T. KEAN.

Fine.

3

LA VOCATION D'HERMANN

Les trois enfants du guide sont réunis comme d'habitude sur la terrasse fleurie, à cette heure tardive qui précède le coucher du soleil et annonce le repos du soir. C'est le moment préféré de la journée où, dans l'apaisement qui monte de la vallée et la liberté des causeries qui suit la tâche accomplie, ils sentent mieux la douceur d'être ensemble.

Depuis que le père a disparu, il y a longtemps déjà, dans une crevasse de la Jungfrau, leurs trois vies n'en font qu'une. La bonne et sérieuse Frida, presque enfant encore, est restée seule pour élever les deux petits, remplaçant à force d'activité et de courage les parents qui ne sont plus, et c'est maintenant une jeune fille, estimée de tout le village.

Près d'elle est Lizlie qui, à douze ans, en dépit de la mutinerie de son caractère, aide déjà la grande sœur à maintenir l'ordre et la propreté dans la chère maison ; car Frida, malgré l'offre faite jadis par une excellente voisine qui demandait à les recueillir, n'a jamais voulu quitter le toit que son père a construit.

En récompense de deux sauvetages périlleux, les autorités avaient donné au guide un large terrain, où les deux pans de murs d'un ancien castel étaient encore debout. Par respect des vieilles pierres en ruines autant que par raison pratique, il avait lui-même bâti le petit chalet de sapin en laissant subsister les arches vénérables ; le contraste des boiseries claires mêlées aux murailles grises était pittoresque et charmant : on eût dit un jeune nid gazouilleur au creux d'un rocher. Et Frida n'a pas voulu quitter ce nid de son enfance, où, à son tour, elle a abrité de ses ailes maternelles l'enfance de Lizlie et celle du petit Hermann.

Justement, assise dans l'angle de la terrasse où grimpe de la vigne vierge, elle raccommode une veste que son frère a déchirée en montant dans les hautes branches d'un pommier.

Hermann, debout, la regarde coudre d'un air chagrin. Frida n'a rien dit, car elle gronde rarement ; pourtant le petit garçon voit bien que c'est ouvrage difficile, et il pousse un gros soupir. Il voudrait tant faire quelque chose pour sa sœur aimée, mais il ne sait pas quoi. Frida lève les yeux et voit la tristesse de l'enfant. Alors, elle sourit gaiement et dit : "Hermann fera attention une autre fois".

Tout à coup, le bruit lointain d'une fanfare l'interrompt : des voix d'hommes chantent en chœur une marche joyeuse. La petite Lizlie, qui s'est penchée tant qu'elle peut sur la galerie de bois, se met à crier à tue-tête en frappant dans ses mains : "Les voilà !"

Drapeau en tête, un bruyant cortège tourne devant l'église, et s'approche.

"Que je suis sotte !" s'écrie Frida en riant. "J'oubliais : c'est le retour du tir cantonal !"

En effet, voilà les garçons du village qui sont allés au concours annuel de tir ; sûrement l'un d'eux a eu un prix, sans cela ils ne reviendraient pas si fièrement. Ils descendent : ce sont bien les carabiniers avec leur petit chapeau tyrolien garni de plumes de coq ; et celui qui marche en tête est le fils du maréchal ferrant, le grand Walther, qui agite en l'air un beau foulard rouge, prix qu'il a remporté et qui honore avec lui tout le village. Aussi il faut voir comme on l'acclame !

La bonne Frida et Lizlie, qui s'est agenouillée sur une chaise pour mieux voir, continuent à regarder. Entre elles deux, debout, Hermann suit des yeux le défilé avec une fixité singulière ; il semble absorbé par le spectacle et plongé dans un rêve ; et même quand Lizlie est descendue de sa chaise et que Frida a repris son ouvrage, le petit garçon, immobile à sa place, toujours pensif et muet, regarde encore du côté où le cortège a disparu.

Le lendemain matin, en sortant de l'école, Hermann s'arrête devant la forge de Walther, et lui demande la permission d'essayer sa carabine. D'abord Walther se met à rire à gorge déployée ; mais c'est un excellent homme qui pour rien au monde ne voudrait faire de la peine au petit garçon. Il décroche donc la carabine, et, à la prière de l'enfant, il lui montre comment on ajuste et comment on vise, selon les vrais principes de l'art national.

Hermann trouve le fusil bien lourd, mais il ne dit rien. Des gouttes de sueur roulent sur son front tandis qu'il imite les mouvements de Walther. Celui-ci s'étonne d'un effort si persévérant, et frappé, presque ému

de tant de fermeté : "C'est assez pour aujourd'hui, dit-il. Mais tu es un brave garçon, et tu peux revenir demain si le cœur t'en dit."

Le lendemain et les jours suivants Hermann revient, et bientôt il passe toutes ses heures de loisir dans la forge. Frida, souriante, le laisse faire, sachant que le jeune homme est le plus laborieux et le plus vaillant parmi les garçons du pays, et qu'auprès de lui son frère ne peut que gagner plus d'ardeur au travail.

Les mois s'écoulaient ainsi, paisiblement. Un jour vient, — un grand jour ! — où Walther laisse essayer la carabine chargée à Hermann. L'habileté de l'enfant le surprend ; autrefois déjà le maître d'école s'étonnait de la justesse de son coup d'œil en le voyant jouer aux flèches pendant une récréation. Peu de temps après, Walther confie l'arme entièrement à son petit ami. C'est qu'il l'a observé et mis à l'épreuve, et qu'il est sûr de sa prudence.

L'automne est de retour et le village est en émoi : le grand tir fédéral a lieu cette fois à Thoun, tout près, de l'autre côté du lac !

Pour comprendre cette agitation, il faut se rappeler que le tir fédéral est une solennité et la fête la plus populaire de la Suisse. Ce n'est plus le simple tir cantonal où concourent entre eux, ainsi que le nom l'indique, les garçons d'un même canton ; c'est le grand concours national, où chaque canton envoie ses hommes et où tous les petits États sont représentés. Et ce concours a lieu chaque fois dans une ville différente,

pour n'en favoriser aucune spécialement et les honorer à tour de rôle.

Il est entendu que les enfants du guide iront à la fête pour la première fois. Hermann l'a demandé, et comme il a eu tous les prix à l'école, Frida n'a pas voulu refuser.

Le jour du concours arrivé, on s'embarque ; le petit garçon, sans rien dire, a glissé dans ses poches des plumes de coq. Pendant la traversée, rien ne peut distraire son air absorbé ; ses sœurs, que le voyage enchante, bavardent au contraire, et Frida a beaucoup à faire pour répondre aux multiples questions de Lizlie.

Enfin on arrive au tir : la foule, déjà considérable, augmente toujours ; heureusement, les trois enfants retrouvent là des amis qui leur viennent en aide et les font passer au premier rang.

Bientôt les autorités arrivent ; la musique cesse, le maire fait un discours, et le concours commence.

La foule applaudit ceux qui trouvent de leur balle le plus petit cercle ; mais pas un tireur n'a encore touché le point noir. Quand vient le tour du village, un seul garçon se présente. Walther est là, mais ne concourt pas, s'étant démis le bras peu de temps auparavant. Frida et Lizlie sont si attentives qu'elles ne s'aperçoivent pas qu'Hermann est devenu tout pâle. Le garçon n'a pas mieux tiré que les autres et retourne à sa place.

Soudain, un enfant se précipite dans le cercle, saisit une carabine sur une table, et se pose droit devant la cible.

Après une seconde de stupeur, un grand bruit se fait, dominé par un cri, le cri de la sœur aînée, car c'est son Hermann qui est là !

Des paroles bruyantes s'entre-croisent :

"Non, non, arrêtez-le !"

"C'est dangereux !"

"Laissez-le faire !"

La voix puissante de Walther domine le tumulte :

"Je réponds de lui", prononce-t-il fortement.

Le président du concours se tourne vers la foule et commande : "Silence !" Pais à Hermann, qui a ôté son chapeau où tremblent les petites plumes vertes, et le salue avec sa grâce d'enfant : "Tu peux tirer, mon garçon", dit-il en souriant.

Hermann épaula, vise deux secondes, et fait feu... La balle va trouver le point noir, juste au milieu.

L'étonnement est indescriptible ; un véritable délire d'enthousiasme lui succède. On veut porter l'enfant en triomphe ; mais lui, suppliant, se dérobe, et cherche des yeux la chère créature à qui il veut offrir toute sa jeune gloire. Il court vers elle et se jette dans ses bras, tandis que Lizlie pleure de joie et d'orgueil.

"Allons, mon garçon, tu vas être mon maître à présent, dit une voix à côté de lui. — Oh, mon bon Walther, s'écrie Hermann en lui sautant au cou et en l'embrassant, tout cela, c'est à toi que je le dois ! — Non, mon ami, répond Walther, en lui remettant la merveilleuse carabine que le président envoie au premier prix, mais à ta persévérance."

Et se penchant à l'oreille du jeune vainqueur : "C'est égal", ajoute-t-il en riant : "tu as bien gardé ton secret !"

JEAN HELLÉ,

La gloire, une bouffée de vent qui passe. — BALZAC.



"Les voilà !", s'écrie Lizlie. (Col. 1.)

NOS BONNS LARBINS



— Comment, vous vous servez de ma brosse à dents !
— Oh ! je ne suis pas dégoûté de madame !

VIEILLERIES

Ses onduyans cheveux du sillon blondissant.
DU BELLAY.

Point ne veux aimer que la blonde,
Que la blonde aux yeux de lapis,
Aux cheveux dorés comme épis,
Aux regards plus d'azur que l'onde.

Tout est blond ou bleu par le monde !
Blonds, les matins d'été jolis ;
Blondes, dans l'automne, les taillies,
Les feuillettes dansant la ronde.

Et blond des avettes le miel ;
Aussi le toit est bleu du ciel ;
Aussi bleue est la mer profonde...

Point brunette n'aura mes feux :
N'aimerai—peu me chaut qu'on gronde—
N'aimerai que blonde aux yeux bleus.

PAUL MIIJANE

CAUSERIE PARISIENNE

Un médecin de mes amis avait deux malades...
Vous riez !... Permettez moi de vous dire que vous avez tort !...
Je connais des malades qui ont deux médecins... et je vous assure qu'ils ne trouvent pas cela drôle...

C'est des malades que je parle !...
Mais pour en revenir à mon médecin, je vous disais donc qu'il avait deux malades... parmi beaucoup d'autres... bien entendu...

Seulement, ces deux-là l'intéressaient plus que tous les autres.
L'un avait une maladie de foie, parce qu'il avait trop bu de ces boissons qui... de ces breuvages que...

Bref... l'alcool était cause de tout le mal.
L'autre avait ce que l'on est convenu d'appeler une *bonne* fièvre typhoïde...
Pour ceux qui l'ignoreraient, *bonne* fièvre typhoïde est celle qui a le plus de virulence.

La mauvaise, dans ce cas, devrait être celle qui ne fait pas mourir ceux qui en sont atteints.

Ce devrait être la bonne, vu que le malade trépassa...
— Ah ! — me dit mon ami le médecin — c'est terrible de penser que ce malheureux est mort parce qu'il buvait, avec excès, de l'eau... et que dans cette eau se trouvait la bacille typhique...

Les Parques voulurent que, presque simultanément, mourût l'homme à la maladie de foie.

Le médecin, mon ami, me dit :
— Oh !... combien il est douloureux de songer que cet homme abrégé ses jours en ne mettant jamais d'eau dans son vin !...

— L'écriture dit que le premier homme fut puni pour avoir goûté au fruit défendu... celui qui poussait sur l'arbre de la science...

Pâles enfants d'Adam et d'Eve, nous continuons à cueillir sur cet arbre scientifique des fruits... pénibles.
Nous savons deux choses... si nous buvons de l'eau, nous attrapons la fièvre typhoïde...

Si nous buvons *sec*... nous attrapons des maladies de foie...

Faut-il donc, dieux immortels ! ne boire que de la tisane des quatre fleurs !...

* * *

Les affiches de théâtre son bien dangereuses... pour la postérité.
Un érudit de Dublin vient d'en découvrir une... de l'époque, qui prouverait que *Hamlet* n'est pas de Shakespeare.

L'insinuation ne serait pas nouvelle...
Je me rappelle avoir lu un ouvrage anglais tendant à démontrer que le véritable auteur des pièces de Shakespeare était le fameux chancelier Bacon.

Il les faisait jouer sur le nom d'un acteur d'origine française, un certain Jacques-Pierre, dont l'appellation patronymique était orthographiée par ses contemporains, Shakspeare, ou Shakespeare, car on trouve ces deux noms dans les anciens manuscrits.

Comme je ne tiens pas à voir mes œuvres attribuées plus tard à Herbert Spencer, je prends d'ores et déjà mes précautions.

J'écris toutes mes chroniques sur papier timbré, par devant maître Hunte et son collègue, tous deux notaires en cette ville.

Et, ce, afin qu'on n'en ignore !...

* * *

Tant de choses, en ce bas monde, s'en vont en fumée, que l'idée devait venir de l'utiliser... pas le bas monde, mais la fumée.

Aussi, est-ce sans le moindre étonnement que j'ai appris la découverte de ce chimiste, qui, d'après mon savant confrère Emile Gautier, a trouvé le moyen de transformer, en bonne vieille eau-de-vie, les fumées opaques, suffocantes, fuligineuses et nauséabondes qui font de Paris un petit Londres...

Désireux d'éviter un conflit diplomatique, je me garde bien de dire que Paris est l'égal de Londres,

Car ils seraient gens à me tondre !

Et je dis un petit, tout petit Londres, avec de moins somptueuses fumées et de moins superbes brouillards.

Mais enfin, des fumées de cheminées d'usines, on n'en a pas qu'en Angleterre... nous en avons notre part aussi, et pour la mienne — de part — je rends grâce à l'éminent chimiste qui va nous en faire du cognac.

Le bienfait de cette invention sera double... d'abord, l'abondance sur laquelle je n'insiste pas, et puis... le bon marché.

En effet, cette eau de-vie, récoltée dans le ciel de Paris, n'aura pas eu de droits d'entrée à acquitter, ces taxes ne frapperont que les fumées de province et de la banlieue...

QUESTION IMPORTANTE



Le maître de la maison. — Allez-y, garçons ; pelleter la neige est une occupation intéressante, saine, excellente pour la santé.

Petit Louis. — Bon ; mais nous ne pelletons pas pour notre santé, nous, mais pour cinquante cents.

PAS POSSIBLE !



Madame (qui lit sa gazette). — "Au Groënland, il n'y a que deux jours par an et ils ont six mois chacun de durée."

Monsieur. — Ah, ça, par exemple, je n'en crois pas un mot. Où serait donc le bébé capable de crier, sans interruption, pendant une nuit de six mois !

Quant aux fumées de l'étranger, j'espère que, grâce à des tarifs protecteurs, on les arrêtera aux douanes de la frontière.

* * *

C'est le chat... qui rapporte le plus à élever, et il est, sous ce rapport, bien supérieur au lapin.

Un fourreur anglais — encore — vient de révéler — où la révélation va-t-elle se fourrer ? — que la zibeline est faite avec de la peau de chat...

Il y a une localité de l'Amérique du Nord où l'on se livre à l'élevage du susdit félin qui, grâce à une nourriture spéciale, acquiert des poils qui font la pige, si j'ose, toutefois, m'exprimer ainsi, à la fourrure des martres les plus notoirement zibelines.

Ceci est une réponse péremptoire aux sceptiques qui disent que le chat n'est d'aucune utilité...

Oui ! le chat est utile... aux fourreurs et les sceptiques se fourrent les doigts dans l'orbite... Cet animal — le chat — est même utilisé encore comme gibier, sous le nom de lapin de gouttière.

Seuls les gens qui savent l'anatomie comparée — ils sont rares, mais il y en a ! — seuls, dis-je, les anatomistes comparatifs peuvent différencier le chat zibeline à gibelotte du lapin vulgaire, par l'examen de la dentition.

Pour empêcher cette reconnaissance posthume, il suffit de ne pas mettre la tête du félin dans le civet. Je livre ce tuyau aux gargotiers indécents... mais ils sont plus ferrés que moi sur la question.

Et puis, rien ne prouve que le chat bien accommodé soit moins bon que le garenne.

JULIEN MAURAC.

Amusements et Sports

MONUMENT NATIONAL

La 14e Soirée de Famille nous a apporté, jeudi, le beau drame de S. Cormon et E. Grangé : "Les Crochets du père Martin".

La troupe entière de nos amateurs canadiens augmentée de quelques recrues, a donné, avec ensemble, dans ce drame si pathétique. M. Al. Pinet, le père Martin, a été particulièrement applaudi du public. Les autres interprètes principaux : MM. R. Barré, T. Lemay, R. Duhamel, Mesdames Chapdelaine, Y. Jacques et C. Reid, ont été à la hauteur de leurs rôles respectifs.

L'orchestre de guitares et de mandolines de M. Lachance, a exécuté un attrayant programme d'entr'actes.

Jeudi prochain, "Les Boulinards".

x

AU PATINOIR LE MONTAGNARD

Brillante réunion mardi, au Patinoir le Montagnard, pour la fête masquée qui, dès 9 heures, le bondait d'un public élégant. La vaste piste était insuffisante pour la foule des masques qui s'y étaient donné rendez-vous et à 11 heures, il arrivait encore du monde.

C'est que les fêtes données par le club Le Montagnard sont tout particulièrement goûtées du public, qu'elles offrent un intérêt bien propre à attirer les amateurs du sport si national qui y est pratiqué et que qui-

conque y a assisté une fois ne manque aucune des occasions qui lui sont offertes d'y revenir.

Les costumes sont originaux, les patineurs habiles ; l'orchestre de Hardy est toujours entraînant et les organisateurs aimables ! Comment n'y aurait-il pas toujours foule à chaque fête donnée par le Montagnard ?

x

HER MAJESTY'S THEATRE

Le 6 mars aura lieu, à ce théâtre, la première représentation des "Trois Mousquetaires", de Sydney Gouddy. La valeur des artistes, auxquels sont distribués les principaux rôles, ne laisse rien à désirer et la pièce est des meilleures que nous ayons eu à applaudir à Montréal.

PALLADIO.

ÉTONNANT HASARD !

Marguerite (7 ans). — Papa, je pense que tu es le plus bel homme du monde.

Papa. — Et je pense que tu es la plus jolie petite fille du monde.

Marguerite. — Comme de raison que je la suis ; n'est-il pas étrange que d'aussi jolies personnes que nous se rencontrent par hasard dans la même famille ?

NOUVELLE RECETTE

Julie (à un petit dîner donné en l'honneur des poupées). — Mesdemoiselles, quelle délicieuse crème fouettée vous avez là. Où l'avez-vous donc pris ?

Joséphine (la plus petite des filles). — Oh ! nous sommes justement sorties d'hors et nous avons fouetté la vache.

LE SEUL MOYEN

Rouleau. — Crois moi, Bouleau, le seul moyen pour un homme d'acquiescer quelque chose sur la femme, c'est de se marier.

Bouleau. — Et d'étudier la vie de sa femme, n'est-ce pas ?

Rouleau. — Non. C'est tout simplement d'écouter ce qu'elle dira sur les autres femmes.

EXAMEN FIN DE SIÈCLE

Le professeur. — Quelles sont les dents qui viennent les dernières ?

L'élève. — Les fausses dents, m'sieu.

PAS POUR LUI PERSONNELLEMENT



Le tramp Crainslasioif (à la dame qui vient de lui apporter un morceau de pâté). — Et, madame, pourriez-vous donner, pour quelques jours, de l'ouvrage à un pauvre homme ?

La dame charitable. — Mais certainement, et si vous...

Le tramp Crainslasioif. — Merci bien, madame. Le prochain pauvre homme que je rencontrerai en route et qui aura besoin de travail, soyez sûre que je vous l'adresserai. (Et il achève gravement de dévorer son pâté.)

QUEL ÉTAIT LE PLUS A PLAINDRE



Sa nièce. — Ah, mon oncle, que les jupes sont encombrantes quand il fait un pareil vent.

Son oncle. — Ne te plains pas. Penses à un homme qui a une grande barbe et qui essaie de fumer un cigare.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 490. — Ce corsage est fait en serge brune avec empiècement en velours brun seal, garni avec des bandes de rubans brodées. Une doublure ajustée sur laquelle on applique le dessus, se ferme sur le devant; le dessus se ferme devant ou sur l'épaule gauche; si l'on ferme sur le devant, faites un pli pour cacher la fermeture; si c'est sur l'épaule, elle se fait sur l'empiècement et le dessous du bras. Un col droit boutonne sur le côté gauche; les manches ont deux coutures, très serrées en haut et une épaulette droite.

1 verge $\frac{1}{2}$ en 44 pouces pour une jeune fille de 14 ans.

No 490 est coupé dans les grandeurs de 12 à 16 ans.



No 490. — Corsage pour jeune fille



No 476. — Jupe pour dame

No 479. — Panneaux et volants sont les derniers modèles en fait de jupes. Celle que nous offrons est de la dernière élégance, si elle est faite en drap faon avec panneaux velours lie de vin et le volant surmonté d'une bande de fourrure en astrakan; la jupe peut être faite ronde ou plus longue en observant le pointillé du patron; la jupe doit être allongée ou raccourcie par le bas en dessous du volant. Le volant est pris dans la cou-

ture du lé de devant jusqu'à quelques pouces du bas, il continue la perforation. Notre illustration vous montre le volant en velours, lequel est surmonté d'un biais en velours de même couleur. Le corps de la jupe est de trois morceaux très ajustés sur les hanches et se ferme derrière d'après la dernière mode. La largeur de la jupe du bas est de 4 verges $\frac{1}{2}$.

6 verges $\frac{1}{2}$ en 44 pouces pour une personne de grandeur moyenne.

No 476 est coupé de 22 à 30 pouces, mesure de taille.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

LE CHAPITRE DES NEZ

La nasographie ou l'art de connaître les gens par leur nez n'est pas encore classée comme science; mais malgré cela, le docteur Cabanès, dans son érudite *Chronique médicale*, s'occupe de cet intéressant chapitre.

Le nez a donné naissance à bon nombre de locutions populaires: se laisser mener par le bout du nez; ne pas y voir plus que son nez; se casser le nez à une porte inhospitalière; avoir quelqu'un dans le nez, etc.

Existe-t-il une relation entre le caractère d'un individu et la forme de son appendice nasal? D'aucuns le prétendent.

Un nez fin, aigu, dénote l'acuité de l'esprit (Saint Simon); un nez arqué est un indice de domination et de cruauté (Catherine de Médicis, Elizabeth d'Angleterre); un nez retroussé est vraiment féminin; fendu, il est le signe d'une grande bonté (Saint Vincent de Paul); le nez busqué est l'apanage du rêveur, du poète, du critique.

La plupart des grands hommes possédaient un grand nez: citons au hasard Virgile, Démosthène, Hippocrate, Scipion, Luther, Michel-Ange, Mazarin, Corneille et pour faire l'actualité, terminons par... Cyrano de Bergerac, sans oublier toutefois, le nez pyramidal de feu Hyacinthe, le joyeux comique du Palais-Royal.

IL CHANTAIT

Un mineur, récemment arrivé du Klondike, se trouvait l'autre jour dans un wagon de chemin de fer rempli de voyageurs. Soudain, notre mineur se mit à geindre de telle sorte qu'un passager, le croyant malade et pris de pitié, s'approche et lui présente une bouteille de cognac. Le mineur, après avoir ingurgité une bonne dose de la liqueur réconfortante, remet la bouteille au passager charitable et continue à se plaindre.

— Vous n'êtes donc pas mieux? dit le passager.

— Mieux! répond le mineur étonné. Mais je n'ai jamais été malade.

— Qu'avez-vous donc à geindre alors?

— Geindre! moi! Mille noms d'une pipe, si l'on peut dire! Mais je chantais!

UNE LEÇON D'ARITHMÉTIQUE

Le garçon (entrant à la course dans une épicerie). — Donnez-moi six livres de sucre, monsieur.

L'épicier (finissant d'attacher le paquet). — Quatre cents la livre, cela fait vingt-quatre cents.

Le garçon. — Attendez. Je veux avoir aussi dix livres de riz; combien la livre?

L'épicier. — Six cents; cela fait soixante cents. Est-ce que ta mère a encore besoin de quelque chose?

Le garçon. — Je voudrais avoir huit pintes de fèves; combien cela fera?

L'épicier. — Quinze cents la pinte: une piastre et vingt cents.

Le garçon (lisant un papier qu'il tient à la main). — Maintenant, laissez-moi avoir sept livres de morue, deux livres et demie de thé, un demi-gallon de vinaigre, six douzaines d'épingles à linge, et un demi-minot de patates. Et, maintenant, donnez-moi le compte.

L'épicier (après avoir fait les paquets, les avoir réunis et attachés et écrit le compte qu'il lui passe). — Est-ce que ta mère t'a donné l'argent ou si elle veut que je le marque? Ça fait quatre piastres et soixante-onze cents.

Le garçon (gagnant doucement la porte). — Ma maman ne m'a rien envoyé chercher, m'sieu; c'est ma leçon d'arithmétique et j'étais obligé d'avoir la réponse ou d'être puni. (Et il s'éloigna, laissant l'épicier consterné).

EXPLICATION

Le paysan (saisissant au collet un touriste qui s'était aventuré à travers champs). — Dix piastres d'amende pour être passé sur ce terrain!

Le touriste. — Mais aucune défense n'est affichée.

Le paysan. — J'en avais bien mis une, mais j'ai été obligé de l'enlever, il ne passait plus personne.

RÉMINISCENCES

Bouleau (attendri). — Les plus beaux jours de ma vie ont été ceux où j'allais à l'école.

Rouleau. — Pour être franc, moi, je dois dire que les moments les plus heureux de ma vie, ont été ceux où je sortais de l'école, le soir, après la classe.

PHYSIOLOGIE D'HABITANT

Le voyageur. — Sapristi, maître Mingot, vous avez là un fichu chemin pour aller chez vous! Vous devriez l'entretenir mieux que ça!

Le cocher. — Pour que les autres passent dessus, n'est-ce pas? J'en ai pas besoin? C'est un chemin à moué! pris sur ma propriété!!! Et pour moué, il est bon comme ça!!!

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent. Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 210 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : MARDI, 28 FEVRIER

TRIO DE PROVERBES

Charge bien liée est à moitié portée.

x

En cheminant on apprend à mal faire.

x

Qui achète par franc vend par écu.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

POUR FAIRE DISPARAITRE LES VERRUES

On peut recouvrir la verrue d'un morceau de papier fortement enduit de savon noir ; fixer par des bandes de diachylum et laisser en place vingt-quatre heures.

Comme autre topique efficace, on cite encore la mixture suivante : fleur de soufre, 20 parties ; glycérine, 50 ; acide acétique concentré, 10.

BL. de S.

Calino, en voyage, est interpellé au buffet d'une gare par un de ses amis.

—Tiens ! fait Calino surpris, vous m'avez reconnu, ça m'étonne.

—Pourquoi ça ? fait l'ami, stupéfait.

—Mais, parce que je voyage inconnu !

La modiste. — Ainsi, vous n'êtes pas satisfaite de mon travail et vous allez m'abandonner ?

Mme Deuxvisages. — Oui, mais je vais vous recommander auprès de mes amies.

Madame E. CANTIN

DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES TORTURÉE PAR LA DYSPEPSIE, BATTEMENTS DE CŒUR ET DÉBILITÉ GÉNÉRALE

Vous tous qui Souffrez ! ne vous découragez pas. Suivez l'exemple de Mme Cantin, Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre et vous verrez la fin de tous vos maux

La débilité générale est simplement une perte générale de santé et de force. Elle est causée ordinairement par l'épuisement ou autres affections sur le système qui réduisent les forces vitales à un tel point qu'il est difficile d'être rendu à la santé. Il n'y a que les femmes qui sont affligées de cette maladie qui peuvent réellement comprendre ou apprécier l'angoisse de celles qui souffrent. Les jours sont pour elles des jours de douleurs et les nuits, des nuits de chétive insomnie. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le plus grand tonique qui ait jamais été découvert. Elles donnent l'appétit et aident la digestion, stimulent le cœur, enrichissent le sang, et donnent une nouvelle vitalité à chaque organe. Elles rendent la vigueur et la santé à celles qui souffrent de quelque forme de prostration ou de débilité. Elles guérissent cet état de fatigue, d'épuisement et de faiblesse après le moindre exercice et donnent une couleur fraîche et pleine de santé aux femmes pâles et manquant de sang. Quand une femme se trouve presque miraculeusement délivrée de l'esclavage de la douleur elle est heureuse de faire connaître à ses semblables les moyens qu'elle a pris pour se soustraire au joug maladif et regagner la santé et le bonheur. Lisez ce que Mme E. Cantin, charmante jeune dame de Montréal, dit : "Je suis née à Québec, où j'ai toujours demeurée. Depuis six mois je réside à Montréal. Ma "maladie date de quatre ans, je puis dire depuis un siècle de souffrances. J'étais faible, mes vives me fatiguaient, je digérais très mal, je vomissais tout, et j'avais de vilains étouffements, "douleurs dans la tête, les membres engourdis, battements de cœur, la dyspepsie me rendait malheureuse et très découragée. "Un jour, je vis sur les journaux le récit d'une guérison dont la "maladie était semblable à la mienne. Cela me donna du courage, je commençai à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, "et elles m'ont complètement guérie, je puis manger de tout sans "être malade, ma digestion se fait bien, enfin je suis heureuse. Bien "sincèrement, je les recommande à toute les femmes souffrantes "comme le meilleur remède." Mme E. Cantin, 209 rue Ste-Elizabeth, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtés, font désenfler les mains, les jambes et les pieds, douleurs dans le bas-ventre, douleurs des maladies mensuelles, irrégularités, toutes les mala-



MME E. CANTIN

dies du changement d'âge, leucorrhée, l'hystérie, douleurs dans l'estomac, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, des faibles, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie ; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont surtout recommandées aux femmes enceintes, elles donneront des forces à la mère et aideront à la formation de l'enfant. Nous n'exagérons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes, c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes des plus éminents pour les maladies des femmes. Nous vous invitons à leur écrire une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement. Ils vous répondront confidentiellement et absolument pour

rien. Ils vous donneront de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas, car tous les jours votre maladie s'aggrave et devient plus difficile à guérir. Adressez comme suit : Département Médical, Boîte 2306, Montréal. Les femmes qui préfèrent consulter nos médecins personnellement, n'ont qu'à s'adresser au No 274 rue St-Denis. Consultations gratuites.

En garde contre les pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Ces pilules ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations, refusez-les. Elles vous feront plus de tort que de bien. Un grand nombre de ces imitations contiennent de la morphine, de la strychnine ou de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous envoyons les Pilules Rouges du Dr Coderre dans toutes les parties du monde, pas de douane à payer. Adressez : Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

Carnet d'un observateur.

—J'ai entendu dire bien souvent : "Cet emploi ferait bien mon affaire" ; jamais : "Je ferais bien l'affaire de cet emploi."

L'archange St-Michel, terrassant Lucifer, Symbolise le Ciel triomphant de l'enfer. Le baume sans pareil pour

triumpher du mal, Vous le connaissez tous, 28 c'est le Baume Rhumal.

Un Monsieur se fait couper les cheveux : quand l'opération est terminée, le coiffeur lui remet une glace à main, pour qu'il puisse juger de l'effet de la coupe.

—Vos cheveux sont-ils bien comme cela, Monsieur ?

Le client se regarde attentivement, puis, rendant le miroir au coiffeur, s'étendant dans son fauteuil et se recroisant dans son peignoir :

—Non, dit-il, un peu plus longs !

LA CONSUMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérissait radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité l'envoierai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et notre adresse. Mentionner ce journal. W. A. NOYES, 320 Powers' Block, Rochester, N. Y.

Un très joli mist et bien juste, entendu à la sortie de la cour de cassation : —C'est la fin ou... le commencement des militaires.

Dans une maison de santé.

—Alors, docteur, ce pauvre X... a été interné chez vous pour aliénation mentale ?

—Hélas !

—Et vous l'avez mis avec les fous ?

—Oh ! non, comme il a joué un rôle important dans la politique et que je ne partageai pas complètement ses opinions, je l'ai mis avec les idiots.

BUY

Coleman's Salt
THE BEST

Chaque paquet est garanti.

Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Suggestions aux Mères...

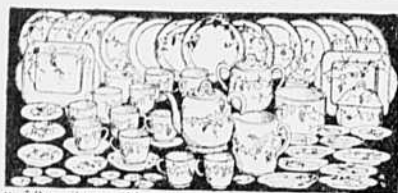
Combien souvent les mères sont inquiètes et pre-que portées aux désespoir en voyant leurs bébés perdre l'appétit et refuser de prendre toute nourriture, quand les enfants prennent volontiers

BOVRIL...

presque constamment !

Une tasse de Bovril entre les repas ou aux repas est la forme de nourriture la plus parfaite pour donner aux enfants

LA SANTÉ ET LA FORCE



56 PIECES FREE

Full-Size, for Families.

There is no fake about this; send your address at once. Every person answering this advertisement can get a Handsomely Decorated Set, absolutely free—we mean it. There is no trick, no juggling with words, nothing but what is honest. Our offer is in black & white, no misrepresentation of any sort; everybody can receive & take advantage of it, & we positively will not let back on it no matter what it costs us. We wish to put our paper on top, & will do anything to get it in the hand quickly. It is one of the best & most interesting Fashion, News & Story Papers in existence. You can prove all we say, the absolute TRUTH, if you will send us 10c. silver or 15c. stamps to cover expense of postage, mailing, addressing & packing, & we will send you the paper for three months free. Every one can have their choice of Breakfast, Dinner or Tea Set Free. All Sets carefully boxed & packed at our expense.

POPULAR FASHIONS, NEW YORK CITY, DEPT. 414c P. O. Box 2617.

ASSUREZ-VOUS DANS

THE CANADA REGISTRY CO., LTD.

Capital, \$50,000

Pour identification au cas de maladie, accident ou mort quand vous êtes absent de la maison

PRIME: UNE PIASTRE PAR AN

BUREAU PRINCIPAL:

DEMANDEZ NOS PROSPECTUS

No 20 RUE ST-ALEXIS

A. MILLETTE, Gerant

Boîte de Poste, 1025

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

Petite Organiste.—Bonnes dispositions, nature généreuse, tendre et dévouée. Volonté faible et se laissant aisément dominer.

La vie à deux.—Caractère très exalté et imagination romantique. Nature quelque peu transparente, c'est à dire laissant trop deviner ses impressions.

U-y-r-o.—Esprit assez judicieux. Tempérament calme, peu expansif, quoiqu'assez disposé aux affections tendres. Pouvoir d'observation.

Soliva.—Nature véhémence, intuitive et enthousiaste. Energie et courage. Esprit lucide et prompt à la combinaison. Bienveillance, douceur et sympathie.

Perle de Provence.—Caractère très doux et peu entreprenant. Indolence, manque de décision et tendance à la rêverie.

Aguinaldo A. C.—Nature active, méthodique, rangée et laborieuse. Très grand empire sur ses propres sentiments et persévérance.

Bourdonne C.—Votre nature est quelque peu irrégulière. Vous êtes prompt à la colère, mais d'un caractère très franc et pas du tout rancunier. Esprit aventureux.

Bois Dur.—Audace et sentiment de sa propre valeur. Initiative et esprit d'entreprise, peu de sens pratique, cependant.

Trois as brassé.—Nature agressive et astucieuse. Très grande ambition servie par une vive intelligence et une audace extrême.

Brunette ancienne.—Votre nature est délicate et impulsive, pas très impressionnable, cependant. Votre imagination est un peu capricieuse et a besoin d'être contrôlée par un jugement droit.

Fée Vert d'eau.—Talents artistiques. Exaltation, enthousiasme et sentimentalité. Nature orgueilleuse, fière et peu démonstrative dans l'affection. Délicatesse de goût.

Gabrielle.—Je n'ai pas compris votre pseudo, j'y substitue votre prénom. Sens littéraire, affabilité, générosité, activité de pensée et spontanéité d'affection.

Antonine.—Ce spécimen démontre un caractère froid, calculateur et ne laissant jamais deviner toutes ses impressions. Quelques talents musicaux.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ.
de Gonzague.

Jalousie.—Défiance, prudence et obstination. Curiosité, mais assez bonne discrétion, cependant. Esprit subtil et clairvoyant.

(A Suivre.)

Information

Afin de satisfaire à des demandes nombreuses et répétées, Mme T. d'Astour informe le public qu'à l'avenir elle répondra, par lettre particulière à leur adresse, à toutes personnes désirant une consultation complète. Lui adresser, outre une page entière d'écriture, signature avec parole, sur papier non rayé, la somme de 25 centins en timbres-poste.

ST-JOSEPH

Plusieurs faveurs ont été obtenues pour les clients dévots de ce grand patron par l'intercession des Sœurs St-Joseph qui, durant le mois entier de mars, offriront volontairement leurs prières et leurs travaux à ceux qui voudront bien demander leurs secours. Envoyez votre demande au Couvent Nazareth, Kalamazoo, Mich., E.-U.

TÉMOIGNAGE DE CONFIANCE

Notre distingué photographe et excellent ami, M. T. N. Laprés, de la société Laprés et Lavergne, a été nommé juge de paix par le gouvernement provincial.

Nos félicitations bien sincères au nouveau magistrat.

BON MOYEN

Le meilleur moyen de guérir la toux, la bronchite, les maux de gorge et les rhumes de poitrine est de faire usage du Baume Rhumal.

29

Petite Correspondance

Speranza.—Impossible insérer maintenant.

Me Retirant Des Affaires,

Tous les meubles ont été réduits de 25 à 75% ainsi que tapis, prélatrs, rideaux, pendules, argenterie, etc.

Vous n'avez aucune idée de la quantité et de la qualité du stock que nous avons en main en fait d'ameublements de chambre à coucher, salon, salle à diner, meubles de bureaux, etc., etc.

Tous nos prix sont marqués en chiffres vulgaires sur chaque article.

Cette vente se continuera de jour en jour tant que tout le stock ne sera pas écoulé.

Pour la commodité des acheteurs, le magasin restera ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

ENEZ VOIR.

F. Lapointe,

1551 rue Sainte-Catherine, Est.

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3 h. p.m et 8 h. 30 p.m. Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3 h et 8 h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er etage

On demande des Elèves.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

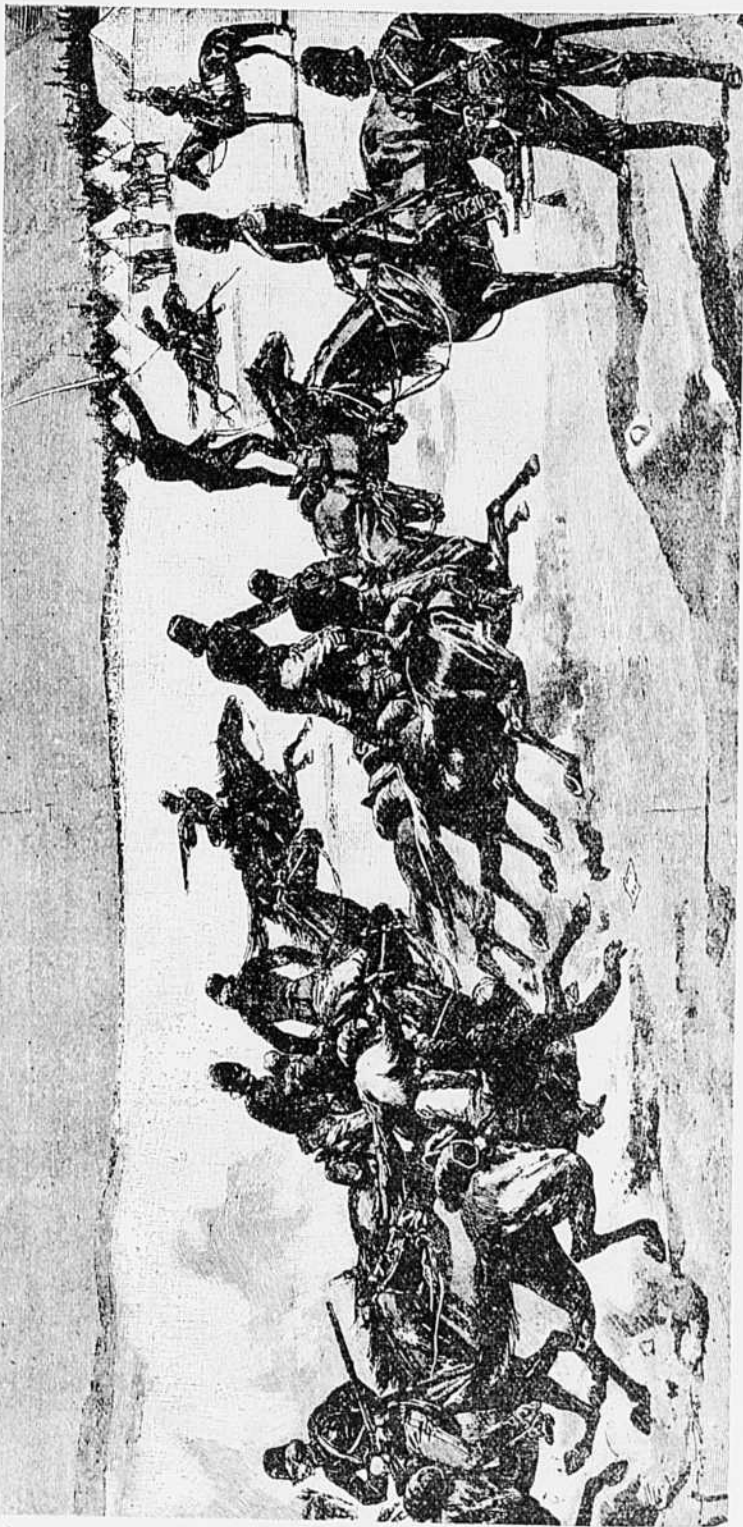
Coupon No 40

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec paraphé) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. d'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 170



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mesdames J C Brochu, C Bussière, P Cantin, Cardin, W Desjardins, Ed Gervais, A Holland, A Lafond, F Lalonde, M Lebeau, J McKeen, A Nantel, A Provost, Mesdemoiselles M Allard, A Aubertin, J Bertrand, E Berubé, C Brodeur, R Desjardins, B Dubé, A Gosselin, A Grégoire, E Jobin, Labelle, B Laurin, G Lebeau, A Lecours, A L'Ecuyer, B Legault, O Morency, B Poirier, R A Primeau, A Racine, A Renaud, J Richer, V Rousseau, M Savarin, E Thibaut, M L Trépanier, A Vallée, R H... MM J Auger, A Asselin, R Bachant, R Beaudry, J P Bélanger, G Bernier, P Bolduc, A Bougie, Brunet, J W Carrière, J Chalifoux, A Chassé, A Cornélius, A Courtemanche, L Croteau, J A Dauth, Delorme, J Demers, Ed Desroches, E Ducloux, J Dufour, L Dupont, S Filion, A Fortier, E Gagnon, R Gagnon, E Ghysens, C I Giroux, A Goullioud, W Grainger, Henry, R P Labadie, F X Labbe, L Lacroix, J Lamoureux, EG Lanctot, O Larose, A Lauzon, A Leblanc, E Lecompte, D M Lefebvre, C Marengo, J P Martel, A Mondy, F X Monette, A Nantel, J O Provost, H Raymond, P O Richard, A Rivard, E Rozon, H Sasseville, A Sincennes, L Tourangeau, G Vadboncoeur, J Venne, O Warneault, Montréal, Q : Mlle B Rousseau, Acton Vale, Q : Mlle J H Bourbeau, Asbestos, Q : O Audy, Bordeaux, Q : V Privost, Côte des Neiges, Q : Mlle C Dugal, D'Arctagnan, Q : A Bergeron, Etchemin, Q : Mlle O Gravel, Granby, Q : Mlle M L Grenon, Henryville, Q : J E Jones, Hochelaga, Q : Mlle A Dumais, M Dumais, R Durocher, L Leduc, E Moussette, G Renaud, E Savard, M P O Thériault, Hull, Q : A Dalphond, Joliette, Q : A A Naud, Lachetrotière, Q : Mlle G Blondin, P W Valois, Lachine, Q :

F Cyr, Ste Agathe des Monts, Q : Mlle H Bourbeau, Mlle J Roy, A Barsalou, L Dufour, A Baby, Ste Cunegonde, Q : Mlle A Hébert, Ste Martine, Q : Mlle R Labonte, J P A Brats, Ste Rose, Q : Mlle R Eullette, St Stanislas, Q : J A Lacerte, E Bellemare, Ste Anne d'Yamachiche, Q : Mlle A Godin, Ste Anne de la Pêrade, Q : Mlle A Bellefeuille, R Lymburner, Trois Rivières, Q : W McDuff, Upton, Q : Mlle A Quesnel, Valois Ville, Q : Z Lacoste, Varrenne, Q : J D Descoteaux, Victoriaville, Q : Mlle L Vermette, Village Richelieu, Q : Mlle J Bie Forte, Village Turcot, Q : Mlle A Daoust, J C Nantel, Ville St Paul, Q : J Plante, Arctie, Centre, R I : Mlle D Fortin, Auburn, Me : H Pelletier, A Duhaime, Augusta, Me : M Houle, Barrington Centre, R I : Mlle M Biledeau, J Samson, Berlin Falls, N H : Mlle A Sirois, J Leclerc, Berlin Mills, N H : Mlle E Gagné, Oscar G Parent, Bideford, Me : Mlle M A Cloutier, A Lemieux, Brunswick, Me : Mlle M Brisebois, Cambridgeport, Mass : J Côte, T Dionne, Chicopee, Mass : Mlle D Boudreau, A Lacasse, Cohoes, N Y : Mlle M Lorange, Epping, N H : Mlle G Bonin, Mlle P Chalhot, C Côte, C Gagne, C Lavoie, M P Martel, A Mercier, MM M D Bussière, F E Gagne, A Gauthier, F N LeGendre, R P Parenteau, C Poirier, P Robida, Fall River, Mass : Mlle D Lord, Fortune's Rocks, Me : T Letourneau, Graniteville, Vt : Mlle A Bourque, Grosevernordale, Conn : A Couture, Haverhill, Mass : Mlle D Couture, A Couture, J Goulet, E Lacombe, J Piquette, Holyoke, Mass : Mlle A Berube, A Beaulieu, E Gagnon, F Normand, Lawrence, Mass : Mlle P Houle, Mlle A Paquette, St Hilaire, V Fortin, A Lebrun, fils, Lewiston, Me : Mlle C H Boisvert, G Dion, E Dubé, J Paquin, Mlle N Allaire, A Cloutier, D Fontaine, G Gamache, N Laval, M L Morneau, E Paquin, MM H Arcand, H Bolland, H Caillie, G E Caisse, J Delante, T A Gauthier, A J Lemire, R Lirette, E Maille, P Pagé, Lowell, Mass : L P Belard, L J Guertin, Lynn, Mass : L Gauthier, J Lavalée, Manchaug, Mass : Mlle A Ferland, Mlle D Gamelin, M L Hébert, L Levesque, MM N Boisvert, A Chagnon, D Douville, L B Drouin, A Lemay, E Phaneuf, Manchester, N H : Mlle C Tarte, Manville, Me : A Labine, A Pineault, Nashua, N H : Mlle L M Lafrance, Mlle Z Spirlet, a Spirlet, New Bedford, Mass : L A Castex, Nouvelle Orleans, La : L R Murry, J Bie Vary, Ogdensburg, N Y : A Falcon, Pawtucket, R I : Mlle A B Lafleur, N Ouellette, Salem, Mass : J E Soucy, Salmon Falls, N H : L P Borthiaume, Sandersville, Mass : Mlle P Labonte, Mlle M Duford, H Richard, Somersworth, N H : H C Larivière, Southbridge, Mass : E Gaudelle, Taftville, Conn : C Gremillot, Torrington, Conn : Mmes F Guimond, Frs Lapiere : Z

Lacroix, Ware, Mass : H Dero he, Williamansette, Mass : Mlle C Sylvestre, Mlle E Boudreau, M Leclerc, M Pelletier, L Tambouise, J G Beauparlant, H Lavelle, Woonsocket, R I : Mlle L Dubois, Worcester, Mass : P R Mathurin, G Charest : J A Dion, Montréal, Q : V Roux, Danville, Q : Mmes H F Cloutier, L Ruest : Oct Crockett, Québec, Q : Mlle F Carroll, R de V Lefebvre, Fall River, Mass : Arm Elset, Haverhill, Mass : D Danguimont, J Derbes, Nouvelle Orleans, La.

Mmes T Bourdeau, A Desjardins, J W Lamontagne, Mlle L Adam, H Archambault, M Barrott, C Benard, J Bolduc, M Bouchard, B Chapleau, D Durand, F Maillois, A Rochon, MM F Boucher, U H Deschambault, H Dorval, O Dulude, I Lamer, A L Larose, P O Lorange, L Morin, A A Rochelleau, J Rousseau, A Senecal, H P Turcotte, Montréal, Q : T Eflion, Cascades Pointe, Q : Mlle L Lebel, Edmundston, N B : E A Courchele, Forestville, Q : Mlle L Thout, Iversville, Q : Mlle Z Chalin, Joliette, Q : E Joannin, Maniwaki, Q : Mlle F Dufresne, Mlle End, Q : Mlle I Lavoie, Mlle J Archambault, A Vézina, Québec, Q : Mlle A Morrisette, Sherbrooke East, Q : L Ladebauche, Sorel, Q : J Cartier, St Ephrem d'Upton, Q : A J Gaudreau, St Jules, Q : Mlle B Morin, St Pie, Q : O Lalonde, St Polycarpe, Q : Mlle A Huot, St Sauveur de Québec, Q : Mlle B Blain, Ste Cunegonde, Q : C Lussier, Varrennes, Q : C Guimond, Berlin, N H : E Roy, Berlin Mills, N H : Mlle N Jacques, Beverly, Mass : Mlle J Laine, Chicago, Ill : Mlle A Ouellette, E Villemaire, P Michaud, P Robert, Fall River, Mass : Mlle E Ordway, Haverhill, Mass : Mlle D Aubry, Holyoke, Mass : Mlle S Marquis, P Cadarette, Lawrence, Mass : Mlle M Gagne, M Lebrun, Lewiston, Me : O Duma, A Tourangeau, Lowell, Mass : E Lacerte, J Tremblay, Manchester, N H : Mlle M Magnin, Manistee, Mich : W Bedard, New Auburn, Me : Mlle A L Rubino, Nouvelle Orleans, La : Mlle E Bernier, Taftville, Conn : Mlle A Lafrance, Warren, R I : J B Durocher, Woonsocket, R I : Mlle A Gingras, Québec, Q : Mlle J Sauvageau et C Sauvageau, Institutrice.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : E Gagnon, 1000 Sanguinet, Montréal : Mlle A Daoust, Ville St Paul, Q : L P Belard, H Woodhewn, Lynn, Mass : J Lavalée, Manchaug, Mass : Mlle C Gervais, Sault aux Recollets, Q.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

LA VELOUTINE Poudre de Rix spéciale préparée au Bismuth
HYGIENIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.
Seule Récompensée à l'Exposition Universelle de 1889.
CH. FAÏ, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.
(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875)

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Durotin va se battre en duel au pistolet. Il est très inquiet. Son adversaire, chasseur enragé, est un tireur de premier ordre.

—Si on pouvait le faire tirer en l'air! murmure Durotin.

—Oui, mais comment? demande un témoin.

—Au moment précis où vous commanderez feu, lâchez un perdreau!

Massage Electrique

Ce traitement fait disparaître le Rhumatisme, la Sciaticque et toutes les maladies des nerfs.

Departement de Bains Electriques,

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Entrée privée des dames:

210 RUE CRAIG.

On complimente Château-Buzard qui vient de jouer la comédie en amateur.

—Vous avez été d'un naturel parfait.

—Je me suis donné assez de mal pour cela!

FAITES USAGE

DE LA

GOMME DU Dr ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

Arrete le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéries en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rife de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **D^R CODERRE**

PILULES
DE
Noix Longues
(Composées)
De McGALE

POUR
GUERISON
CERTAINE
DE TOUTES
Affections
bilieuses,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Examen d'histoire.

— Jeune homme, parlez-moi des Guises et de la Ligue.

Pas de Réponse.

— Savez-vous ce que c'est que la Ligue ?

— Oh ! oui, monsieur ; mais nous en avons tellement, que je ne sais plus de laquelle vous voulez parler !

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

VIN
St Lehon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans
les meilleures
pharmacies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE**

Seuls Agents pour
le Canada.



On reprochait, sous Napoléon Ier, à un personnage politique d'avoir été souvent au-dessous du caractère que sa position exigeait !

— Que voulez-vous que j'y fisse, cria-t-il, j'ai toujours été entre l'enclume et le marteau.

La duchesse de S... qui était présente, dit tout bas :

— Je ne m'étonne plus qu'il soit si plat !

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.

Les Rasoirs de Sûreté "Star"
Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX

Prix, \$2.50 à \$4.00.

COUTEAUX A DÉPECER dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier

6 RUE ST-LAURENT
Tél. Main 1914.

M. Prudhomme. — Mon fils, n'oublie jamais que la bonne tenue est la seule chose qui nous distingue des gens qui en ont une mauvaise !

**The Promotive of Arts
Association, Ltd.**

Incorporée par lettres patentes en date
du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

TOUS

Les **Premiers Mercredis**
du mois.

Prix du billet, 25 cents.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 172



INSTRUCTIONS A SUIVRE

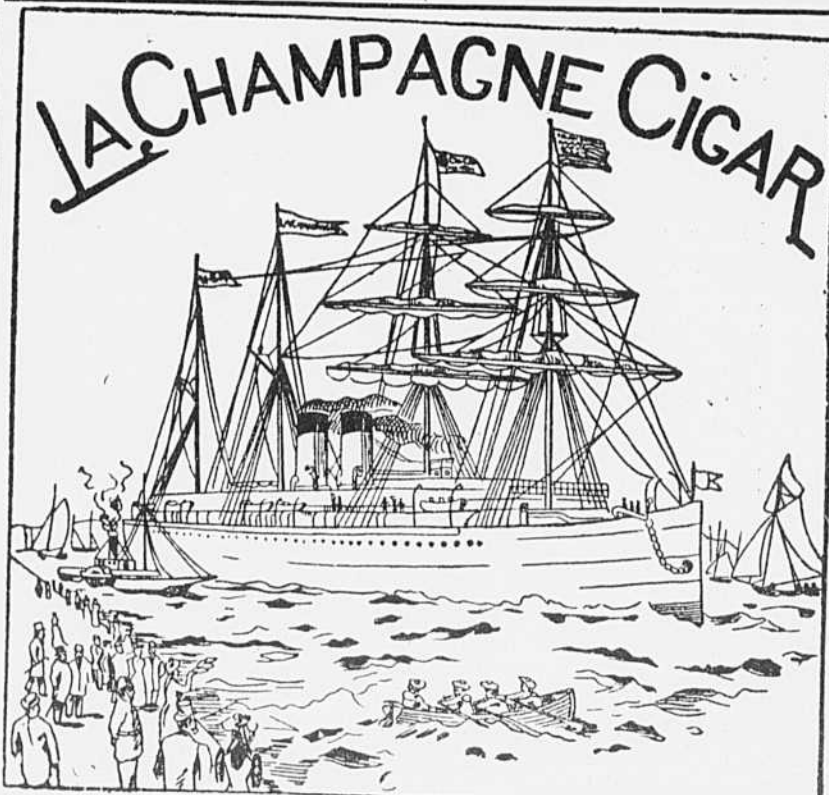
Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : MADAME GROSHEIDON ET SA FILLE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 8 mars, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants, ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.



PETIT DUC

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.